ANTHOLOGIE
DES ÉCRIVAINS FRANÇAIS DES XVe ET XVIe SIÈCLES

Poésie

Publiée sous la direction
de GAUTHIER-FERRIÈRES
Lauréat de l'Académie française

Mort pour la France



16 gravures dont 4 hors texte
8 autographes.

Bibliothèque Larousse
13-17, rue Montparnasse — PARIS



LA POÉSIE
AUX XVE ET XVIE SIÈCLES

1391-1465 *CHARLES D'ORLÉANS**

REGRETS DU PAYS

Ballade.

EN regardant vers le païs de France,
Ung jour m'avint, à Dovre sur la mer
Qu'il me souvint de la doulce plaisance
Que souloye oudit païs trouver[1].
Si commençay de cueur à souspirer,
Combien certes que grant bien me faisoit
De veoir France, que mon cueur amer doit.

1. Que j'avais coutume de trouver dans le dit pays.

* ORLÉANS (Charles D'), fils aîné de Louis Ier d'Orléans et de Valentine de Milan, né à Paris en 1391, mort à Amboise en 1465. D'abord comte d'Angoulême, il devint le chef de la maison d'Orléans à l'assassinat de son père par Jean sans Peur (1407). Fait prisonnier à la bataille d'Azincourt (1415), il resta en Angleterre pendant vingt-cinq ans. Traîné de prison en prison, ce ne fut qu'en 1440, et par la protection du duc de Bourgogne, qu'il put enfin retourner en France. Suspect à la cour de Charles VII, à cause de son amitié avec le duc de Bourgogne, il se retira à Blois. Après avoir songé à revendiquer le duché de Milan, dont s'empara François Sforza, il demeura jusqu'à ses derniers jours, dans une retraite à peu près absolue, au château de Blois, où il réunissait poètes, jongleurs, ménestrels, artistes. Il fut lui-même poète. Ses *Œuvres* n'ont, il est vrai, été connues qu'au XVIIIe siècle. Elles se composent surtout de chansons, rondeaux, ballades, d'une forme très gracieuse. Il y cherche non à se souvenir, mais à oublier, et il chante éloquemment les joies et les peines de l'amour.

Je m'avisay que c'estoit non sçavance[1]
De telz souspirs dedens mon cueur garder,
Veu que je voy que la voye commence
De bonne paix, qui tous biens peut donner.
Pour ce, tournay en confort mon penser :
Mais non pourtant mon cueur ne se lassoit
De veoir France, que mon cueur amer doit.

Alors chargeay en la nef d'Espérance
Tous mes souhaitz en les priant d'aler
Oultre la mer, sans faire demourance,
Et à France de me recommander.
Or nous doint Dieu[2] bonne paix sans tarder !
Adonc auray loisir, mais qu'ainsi soit,
De veoir France, que mon cueur amer doit.

Paix est trésor qu'on ne peut trop louer,
Je hé guerre, point ne la doy priser ;
Destourbé[3] m'a longtemps, soit tort ou droit,
De veoir France, que mon cueur amer doit.

Ballade sur la paix.

PRIEZ pour paix, doulce vierge Marie,
Royne des cieulx et du monde maistresse :
Faictes prier, par vostre courtoisie,
Saints et saintes, et prenez vostre adresse
Vers vostre filz, requérant sa haultesse
Qu'il lui plaise son peuple regarder
Que de son sang a voulu racheter,
En desboutant guerre qui tout desvoye.
De prièrez ne vous veuillez lasser :
Priez pour paix, le vray trésor de joye.

Priez, prélats et gens de sainte vie,
Religieux, ne dormez en peresse[4] ;
Priez, maistres et tous suivans clergie,

---

1. Ignorance. — 2. Que Dieu nous donne. — 3. *Destourbé :* empêché. — 4. *Peresse :* paresse.

Car par guerre fault que l'estude cesse.
Moustiers destruis sont, sans qu'on les redresse,
Le service de Dieu vous fault laissier
Quant ne povez en repos demourer.
Priez si fort que briefment Dieu vous oye ;
L'Eglise voult à ce vous ordonner :
Priez pour paix, le vray trésor de joye.

Priez, princes qui avez seigneurie,
Rois, ducs, contes, barons plains de noblesse,
Gentilz-hommes avec chevalerie ;
Car meschans gens surmontent Gentillesse,
En leurs mains ont toute vostre richesse.
Débatz les font en hault estat monter ;
Vous le povez chascun jour veoir au cler,
Et sont riches de voz biens et monnoye,
Dont vous deussies le peuple supporter.
Priez pour paix, le vray trésor de joye.

Priez, peuple qui souffrez tirannie :
Car vos seigneurs sont en telle foiblesse
Qu'ilz ne pevent vous garder par mestrie,
Ne vous aidier en vostre grant destresse.
Loyaulx marchans la selle si vous blesse,
Fort sur le dos chascun vous vient presser
Et ne povez marchandise mener :
Car vous n'avez seur passage ne voye
Et maint péril vous convient-il passer.
Priez pour paix, le vray trésor de joye.

Priez, galans, joyeulx en compagnie,
Qui despendre desirez à largesse ;
Guerre vous tient la bourse desgarnie.
Priez, amans qui voulez en liesse
Servir amours ; car guerre par rudesse
Vous destourbe de voz dames hanter,
Qui maintes foiz fait leurs vouloirs tourner :
Et quant tenez le bout de la courroye
Ung estrangier si le vous vient oster.
Priez pour paix, le vray trésor de joye.

Dieu tout puissant nous vueille conforter
Toutes choses en terre, ciel et mer !

Priez vers lui que brief en tout pourvoye,
En lui seul est de tous maulx amender :
Priez pour paix, le vray trésor de joye.

Ballade sur le bruit qui avait couru de sa mort.

NOUVELLES ont couru en France,
Par maints lieux, que j'estoye mort,
Dont avoient peu de desplaisance
Aucuns qui me hayent à tort.
Autres en ont eu desconfort[1],
Qui m'ayment de loyal vouloir,
Comme mes bons et vrais amis.
Si[2] fais à toutes gens sçavoir
Qu'encore est vive la souris.

Je n'ay eu mal ne grevance[3],
Dieu mercy, mais suis sain et fort ;
Et passe temps en espérance
Que paix, qui trop longuement dort,
S'esveillera et par accort
A tous fera liesse avoir.
Pour ce, de Dieu soient maudis
Ceulx qui sont dolents de veoir
Qu'encore est vive la souris.

Jeunesse sur moy a puissance ;
Mais Vieillesse fait son esfort
De m'avoir en sa gouvernance,
A présent faillira son sort :
Je suis assez loing de son port.
De plourer vueil garder mon hoir[4].
Loué soit Dieu de paradis
Qui m'a donné force et pouvoir
Qu'encore est vive la souris.

---

1. *Desconfort :* affliction. — 2. *Si :* c'est pourquoi, aussi. — 3. *Grevance :* chagrin. — 4. *Hoir :* héritier.

Nul ne porte pour moy le noir,
On vent meillieur marchié drap gris,
Or tiengne chascun pour tout voir[1]
Qu'encore est vive la souris.

La Bonne et la Belle.

Dieu ! qu'il la fait bon regarder
La gracieuse, bonne et belle !
Pour les grans biens qui sont en elle,
Chascun est fort de la louër.

Qui se pourroit d'elle lasser?
Toujours sa beauté renouvelle.
Dieu ! qu'il la fait bon regarder,
La gracieuse, bonne et belle !

Par decà ne delà la mer
Ne scay dame ne damoiselle
Qui soit en tous biens parfois telle.
C'est ung songe que d'y penser.
Dieu ! qu'il la fait bon regarder.

Le Printemps.

LE temps a laissié son manteau
De vent, de froidure et de pluye,
Et s'est vestu de broderye,
De soleil raiant, cler et beau.

Il n'y a beste ne oiseau
Qu'en son jargon ne chante ou crye :
Le temps a laissié son manteau
De vent, de froidure et de pluye,

---

1. Or que chacun tienne pour vrai.

Rivière, fontaine et ruisseau
Portent, en livrée jolye,
Goultes d'argent d'orfaverie,
Chascun s'habille de nouveau.
Le temps a laissié son manteau.

L'Été.

LES fourriers d'esté sont venuz
Pour appareiller son logis
Et ont fait tendre ses tappis
De fleurs et verdure tissuz.

En estandant tappis veluz
De vert herbe par le païs,
Les fourriers d'esté sont venuz
Pour appareiller son logis.

Cueurs d'ennuy piéçà[1] morfonduz,
Dieu mercy, sont sains et jolis ;
Alez-vous en, prenez païs,
Yver, vous ne demourez plus,
Les fourriers d'esté sont venuz.

---

1. *Piéçà :* depuis longtemps.

Éloge de Noé.

QUE Noé fut un patriarche digne !
Car ce fut luy qui nous planta la vigne
Et beust premier le jus de son raisin.
O le bon vin !

Mais tu estois, Lycurgue, mal habile,
Qui ne voulus qu'on beust vin en ta ville ;
Les beuveurs d'eau ne font point bonne fin.
O le bon vin !

Qui boit bon vin, il fait bien sa besongne.
On voit souvent vieillir un bon ivrongne,
Et mourir jeune un savant médecin.
O le bon vin !

Le vin n'est point de ces mauvais beuvraiges
Qui, beus par trop, font faillir les couraiges :
J'ay, quand j'en bois, le couraige herculin.
O le bon vin !

Puisque Noé, un si grand personnaige,
De boire bien nous a appris l'usaige,
Je boirai tout. Fay comme moi, voisin !
O le bon vin !

* BASSELIN (Olivier), poète normand du XVe siècle, né à Vire, où il possédait un moulin à foulon, de l'exploitation duquel il vivait. Cette usine, dont on voit encore les restes, a conservé le nom de *moulin Basselin ;* elle se trouve sous le coteau des Cordeliers, tout près du pont de Vaux. On sait peu de chose de sa vie. Adonné aux plaisirs de la table, au vin et au cidre, il employait ses loisirs à rimer des chansons naïves qui, à cause du pays, reçurent le nom de *vau de Vire*, d'où l'on fait dériver celui de *vaudeville.* Basselin n'était point illettré ; il savait le latin, avait voyagé et avait été soldat. Il eut beaucoup à souffrir des Anglais et des Français durant la guerre de Cent ans ; sa fabrique fut ruinée lors du siège de Vire par Charles VII, en 1450, et, plus tard, sa famille, le voyant trop adonné au cidre et à la bonne chère, le fit interdire.

Ce fut Basselin qui introduisit dans le Bocage l'usage de chanter des chansons après le repas. Les siennes se transmirent de bouche en bouche jusqu'au temps où Jean Le Houx les recueillit et les livra à l'impression.

Hommage au cidre.

NE laissons point seicher
Le passaige des vivres.
Mais que[1] nous soyons ivres,
Nous nous irons coucher.

Noyons nostre soucy
En ce Doux-Dagorie.
Beuvons tous, je vous prie,
A l'hoste que voicy !

Il n'a point de regret
Au sidre qu'il nous donne ;
En eust il une tonne,
Il l'abandonneroit.

Voulez vous rien mander
Là bas à la rivière?
Y avez vous affaire?
Les tripes vay laver.

O soulas[2] des gosiers !
O tres bon jus de pomme !
Prions pour le bon homme
Qui planta les pommiers.

A son nez.

BEAU nez, dont les rubis ont cousté mainte pippe
De vin blanc et clairet,
Et duquel la couleur richement participe
Du rouge et violet ;

Gros nez ! qui te regarde à travers un grant verre
Te juge encor plus beau :
Tu ne ressembles point au nez de quelque herre
Qui ne beoit que de l'eau.

1. *Mais que :* lorsque. — 2. *Soulas :* soulagement.

Un coq d'Inde sa gorge a toy semblable porte :
Combien de riches gens
N'ont pas si riche nez ! Pour le peindre en la sorte
Il faut beaucoup de temps.

Le verre est le pinceau duquel on t'enlumine ;
Le vin est la couleur
Dont on t'a peint ainsy plus rouge qu'une guigne,
En beuvant du meilleur.

On dit qu'il nuit aux yeux, mais seront-ils les maîtres?
Le vin est guarison
De mes maux ; j'ame mieux perdre les deux fenestres
Que toute la maison.

La Guerre et le vin.

HARDY comme un César, je suis a cette guerre,
Où l'on combat armé d'un grand pot et d'un verre.
Plus tost un coup de vin me perce et m'entre au corps
Qu'un boulet qui cruel rend les gens si tost morts.

Le cliquetis que j'ame est celui des bouteilles !
Les pippes, les bereaux[1] pleins de liqueurs vermeilles,
Ce sont mes gros canons qui battent, sans faillir,
La soif, qui est le fort que je vueil assaillir.

Je trouve, quant à moy, que les gens sont bien bestes,
Qui ne se font plus tost au vin rompre les testes
Qu'aux coups de coutelas, en cherchant du renom ;
Que leur chault[2], estant mort, que l'on en parle ou non?

Il vaut bien mieux cacher son nez dans un grant verre,
Il est mieux asseuré qu'en ung casque de guerre ;
Pour cornette ou guidon suivre plutot on doibt
Les branches d'hierre[3] ou d'if qui montrent où l'on boit.

1. *Bereau :* sorte de cuvier. — 2. *Chault :* importe. — 3. *Hierre :* lierre.

Regrets.

JE plains le temps de ma jeunesse,
Ouquel j'ay plus qu'autre gallé[1],
Jusque à l'entrée de vieillesse,
Qui son partement m'a celé :
Il ne s'en est à pied allé,
N'â cheval, hélas ! Comment donc?
Soudainement s'en est vollé,
Et ne m'a laissé quelque don.

Allé s'en est, et je demeure,
Povre de sens et de sçavoir,
Triste, failly[2], plus noir que meure[3],
Qui n'ay cens, rente, ne avoir :
Des miens le moindre, je dy voir,
De me desadvouer s'avance,
Oubliant nature, devoir,
Par faulte d'ung peu de chevance[4].

Si ne crains avoir despendu,
Par friander et par leschier :
Par trop aymer n'ay riens vendu,
Que nuls ne peussent reprouchier,

---

1. *Gallé :* mené joyeuse vie. — 2. *Failly :* consterné. — 3. *Meure :* mûre. — 4. *Chevance :* avoir.

* VILLON (François), né à Paris, en 1431. Il appartenait à une humble famille du nom de Des Loges de Montcorbier. Ayant perdu son père, il fut recueilli par un chapelain de Saint-Benoît, Guillaume de Villon, qui était probablement son parent, et il conquit, par ses soins, le grade de maître ès arts, en 1452. Mais sa conduite était déjà gravement dérangée ; il ne tardait pas à être affilié à une bande de malandrins, et, en 1455, il eut le malheur du tuer un prêtre, Philippe Sermoise, dans une rixe. A ce moment, il achevait son *Petit Testament* et quittait Paris pour Angers, après avoir participé à un vol avec effraction au collège de Navarre. Il mena dès lors une vie errante, passant de la cour de Charles d'Orléans, à Blois, aux prisons de l'évêque d'Orléans, d'où l'avènement de Louis XI le délivra. C'est alors qu'il écrivit le *Grand Testament.* Rentré à Paris, il fut détenu au Châtelet (1462) et condamné par le prévôt à être pendu et étranglé, à cause d'un nouveau meurtre. Mais il fit appel et obtint d'être seulement banni de Paris

Au moins qui leur couste trop cher.
Je le dys, et ne croy mesdire.
De ce je me puis revencher :
Qui n'a meffait ne le doit dire.

Il est bien vray que j'ay aimé
Et aymeroye voulentiers :
Mais triste cueur, ventre affamé
Qui n'est rassasié au tiers,
Me oste des amoureux sentiers.
Au fort, quelqu'un s'en recompense,
Qui est remply sur les chantiers,
Car la danse vient de la panse.

Ho Dieu ! se j'eusse estudié,
Au temps de ma jeunesse folle,
Et à bonnes meurs dedié,
J'eusse maison et couche molle !
Mais quoy? je fuyoye l'Escolle,
Comme faict le mauvays enfant...
En escrivant ceste parolle,
A peu que le cueur ne me fend.

Le dict du Saige trop le feis
Favorable, bien n'en puys mais,
Qui dit : « Esjoye-toy, mon filz,
A ton adolescence, mais

pour dix ans. Dès lors on perd sa trace, et l'on n'a pu établir, d'une façon certaine, la date de sa mort.

Villon est un grand poète par la sincérité touchante de son inspiration. Dans le *Grand Testament*, il s'est mis tout entier, et sous le malandrin qu'il est éclate une âme naïve et simple, qui regrette amèrement ses désordres, parle de sa mère avec une candide piété, s'apitoie sur tous les maux, y compris ceux du « royaume de France », pleure Jeanne « la Bonne Lorraine », et trouve sur la mort des accents profonds, inconnus jusqu'à lui et où palpite tout le moyen âge. On cite toujours la *Ballade des dames du temps jadis* « Mais où sont les neiges d'antan ! » et aussi la pathétique *Ballade des pendus*, écrite bravement par le poète la veille d'un jour où on devait l'envoyer à la potence. Nul n'est plus franc, plus net, plus précis dans sa forme que Villon. Le *Grand Testament* est le premier spécimen, dans toute la littérature européenne, d'une poésie profondément personnelle et vivante.

Ailleurs sers bien d'ung autre mets,
Car jeunesse et adolescence
(C'est son parler, ne moins ne mais),
Ne sont qu'abus et ignorance. »

Mes jours s'en sont allez errant,
Comme, dit Job, d'une touaille[1]
Sont les filetz, quant tisserant
Tient en son poing ardente paille :
Lors, s'il y a nul bout qui saille,
Soudainement il le ravit.
Si ne crains plus que rien m'assaille,
Car à la mort tout s'assouvit.

Où sont les gratieux gallans
Que je suyvoye au temps jadis,
Si bien chantans, si bien parlans,
Si plaisans en faictz et en dictz !
Les aucuns sont mortz et roydiz ;
Rien n'est-il plus d'eulx maintenant.
Repos ils ayent en paradis,
Et Dieu saulve le remenant[2] !

Et les aucuns sont devenuz,
Dieu mercy ! grans seigneurs et maistres ;
Les autres mendient tous nudz,
Et pain ne voyent qu'aux fenestres ;
Les autres sont entrez en cloistres
De Celestins et de Chartreux,
Bottez, housez, comm' pescheurs d'oystres[3] :
Voilà l'estat divers d'entre eulx.

Ballade des dames du temps jadis

DICTES-MOY où, n'en quel pays,
Est Flora, la belle Romaine?
Archipiada, ne Thaïs,
Qui fut sa cousine germaine?

1. *Touaille :* serviette. — 2. *Remenant :* reste. — 3. *D'oystres :* d'huîtres.



JEUNES GENS ET CLERCS DU TEMPS DE VILLON

Bibliothèque Nationale. MANUSCRIT FRANÇAIS

Echo, parlant quand bruyt on maine
Dessus rivière ou sus estan,
Qui beaulté eut trop plus qu'humaine?...
Mais où sont les neiges d'antan !

Où est la tres-sage Heloïs,
Pour qui fut chastré et puis moyne
Pierre Esbaillart[1], à Sainct-Denys?
Pour son amour eut cest essoyne[2].
Semblablement, où est la Royne
Qui commanda que Buridan
Fust jetté en ung sac en Seine?...
Mais où sont les neiges d'antan !

La royne Blanche comme ung lys,
Qui chantoit à voix de seraine,
Berthe au grand pied, Beatrix, Allys,
Haremburges, qui tint la Mayne,
Et Jehanne, la bonne Lorraine,
Qu'Anglois bruslerent à Rouen :
Où sont-ilz, Vierge souveraine?...
Mais où sont les neiges d'antan !

ENVOI

Prince, n'enquerez, de sepmaine,
Où elles sont, ne de cest an,
Car ce refrain le vous remaine :
Mais où sont les neiges d'antan !

Ballade.

que feit Villon à la requeste de sa mère, pour prier Nostre-Dame.

DAME du ciel, regente terrienne,
Emperiere[3] des infernaulx paluz[4],
Recevez-moy vostre humble chrestienne :
Que comprinse soye entre vos esleuz,
Ce non obstant qu'oncques rien ne valuz.

---

1. *Esbaillart :* Abailard. — 2. *Essoyne :* peine, épreuve. — 3. *Emperiere :* impératrice. — 4. *Paluz :* marais.

Les biens de vous, ma dame et ma maistresse,
Sont trop plus grans que ne suis pecheresse,
Sans lesquelz biens ame ne peult merir,
N'avoir les cieulx. Je n'en suis menteresse :
En ceste foy je vueil vivre et mourir.

A vostre Filz dictes que je suis sienne :
De luy soyent mes pechez aboluz.
Pardonnez-moy, comme à l'Egyptienne,
Ou comme il feit au cler Theophilus,
Lequel par vous fut quitte et absoluz,
Combien qu'il eust au diable faict promesse.
Preservez-moy que je n'accomplisse ce !
Vierge, portant, sans rompure encourir,
Le sacrement qu'on celebre à la messe...
En ceste foy je vueil vivre et mourir.

Femme je suis povrette et ancienne,
Qui riens ne sçay, oncques lettre ne leuz ;
Au moustier voy dont suis parroissienne,
Paradis painct, où sont harpes et luz,
Et ung enfer où damnez sont boulluz :
L'ung me faict paour, l'autre joye et liesse.
La joye avoir fais-moy, haulte Deesse,
A qui pecheurs doivent tous recourir,
Comblez de foy, sans faincte ne paresse...
En ceste foy je vueil vivre et mourir.

ENVOI

Vous portastes, Vierge, digne princesse,
Jesus regnant, qui n'a ne fin ne cesse.
Le Tout-Puissant, prenant nostre foiblesse,
Laissa les cieulx et nous vint secourir,
Offrist à mort sa tres-chere jeunesse.
Nostre Seigneur est tel, je le confesse...
En ceste foy je vueil vivre et mourir.

Le Charnier des Innocents.

QUAND je considere ces testes
Entassées en ces charniers,
Tous furent maistres des requestes,
Au moins de la Chambre aux Deniers,
Ou tous furent porte-paniers[1],
Autant puis l'ung que l'autre dire :
Car, d'evesques ou lanterniers,
Je n'y congnois rien à redire.

Et icelles qui s'inclinoient
Unes contre autres en leurs vies,
Desquelles les unes regnoient,
Des autres craintes et servies :
Là les voy toutes assouvies,
Ensemble en ung tas mesle-pesle.
Seigneuries leur sont ravies :
Clerc ne maistre ne s'y appelle.

Or sont-ilz mortz, Dieu ayt leurs ames !
Quant est des corps, ilz sont pourriz.
Ayent esté seigneurs ou dames,
Souef et tendrement nourriz
De cresme, fromentée ou riz,
Leurs os sont declinez en pouldre,
Auxquelz ne chault d'esbatz, ne riz...
Plaise au doulx Jesus les absouldre !

L'Épitaphe en forme de ballade
que feit Villon pour luy et ses compagnons, s'attendant estre pendu avec eulx.

FRERES humains, qui après nous vivez,
N'ayez les cueurs contre nous endurcis,
Car, se pitié de nous povres avez,
Dieu en aura plus tost de vous merciz.

---

1. Commissionnaire des Halles.

Vous nous voyez cy attachez cinq, six.
Quant de la chair, que trop avons nourrie,
Elle est pieça devorée et pourrie,
Et nous, les os, devenons cendre et pouldre.
De nostre mal personne ne s'en rie,
Mais priez Dieu que tous nous vueille absouldre.

Se vous clamons, freres, pas n'en devez
Avoir desdaing, quoyque fusmes occis
Par justice. Toutesfois, vous sçavez
Que tous les hommes n'ont pas bon sens assis ;
Intercedez doncques, de cueur rassis,
Envers le Filz de la Vierge Marie,
Que sa grace ne soit pour nous tarie,
Nous préservant de l'infernale fouldre.
Nous sommes morts, ame ne nous harie[1] ;
Mais priez Dieu que tous nous vueille absouldre

La pluye nous a debuez et lavez,
Et le soleil dessechez et noircis ;
Pies, corbeaulx, nous ont les yeux cavez,
Et arrachez la barbe et les sourcilz.
Jamais, nul temps, nous ne sommes assis ;
Puis çà, puis là, comme le vent varie,
A son plaisir, sans cesser, nous charie,
Plus becquetez d'oyseaulx que dez à couldre.
Ne soyez donc de nostre confrairie,
Mais priez Dieu que tous nous vueille absouldre.

ENVOI

Prince Jesus, qui sur tous seigneurie,
Garde qu'Enfer n'ayt de nous la maistrie :
A luy n'ayons que faire ne que souldre[2].
Hommes, icy, n'usez de mocquerie,
Mais priez Dieu que tous nous vueille absouldre.

---

1. *Harier :* tourmenter. — 2. *Souldre :* régler.

Contre un envieux.

JE prie à Dieu qu'il vous doint pauvreté,
Hiver sans feu, vieillesse sans maison,
Grenier sans bled en l'arriere-saison,
Cave sans vin tout le long de l'été.

Je prie à Dieu qu'à bon droict et raison
N'ayez chez vous rien qui ne vous déplaise,
Tant que pour estre un peu mieux à vostre aise
Vous pourchassiez d'estre mis en prison.

Je prie à Dieu, le roy du paradis,
Que mendiant vostre pain alliez querre
Seul, inconnu, et en estrange terre,
Non entendu par signes ni par ditz.

Je prie à Dieu que bous puissiez attendre
Qu'on ouvre l'huis, une nuit toute entière,
Tout en pourpoint dessous une gouttière,
Et que l'huis à vous ne veuille entendre.



* SAINT-GELAIS (Mellin DE), né à Angoulême en 1491, mort à Paris en 1558. Il alla compléter ses études en Italie, où il s'adonna à la philosophie, aux mathématiques et à l'astrologie. De retour en France, il entra dans les ordres et fut bien accueilli à la cour par son compatriote François Ier, qui le nomma aumônier du Dauphin, puis bibliothécaire de Fontainebleau. Causeur spirituel, musicien et rimeur agréable, il fut l'idole et le poète attitré de cette cour aussi dissolue qu'élégante. Quand parut Ronsard, il essaya vainement de lui faire échec, mais il comprit qu'il ne serait pas le plus fort et se réconcilia avec les chefs de l'école nouvelle. Il n'avait publié de son vivant qu'une mince plaquette ; quand parut le recueil complet de ses œuvres poétiques (1574), ce fut un désenchantement. On a retenu de lui quelques épigrammes spirituelles. Outre ses poésies fugitives, il avait donné une traduction de la *Sophonisbe* du Trissin (représentée à Blois en 1559).

Dixain.

SI j'ay du bien, hélas, c'est par mensonge,
Et mon tourment est pure vérité :
Je n'ai douceur qu'en dormant et en songe,
Et en veillant je n'ay qu'austérité :
Le jour m'est mal, et bien l'obscurité :
Le court sommeil ma dame me présente,
Et le réveil la fait trouver absente.
Ah ! pauvres yeux, où estes-vous réduits?
Clos, vous voyez tout ce qui vous contente,
Tandis qu'ouverts ne voyez rien qu'ennuis?

D'un Charlatan.

UN charlatan disoit en plein marché
Qu'il monstreroit le diable à tout le monde ;
Si n'y eut nul, tant fust il empesché,
Qui ne courust pour voir l'esprit immonde.
Lors une bourse assez large et profonde
Il leur desploie, et leur dit : « Gens de bien,
Ouvrez vos yeux, voyez, y a-t-il rien?
— Non, dit quelqu'un des plus près regardans.
— Et c'est, dit-il, le diable, oyez vous bien,
Ouvrir sa bourse et ne voir rien dedans.

A un importun.

TU te plains, amy, grandement,
Qu'en mes vers j'ay loué Clement
Et que je n'ay rien dit de toy.
Comment veulx-tu que je m'amuse
A louer ny toy ny ta muse?
Tu le fais cent fois mieux que moy.

Pensées de la Reine de Navarre étant dans sa litière durant la maladie du Roy.

SI la douleur de mon esprit
Je ne puis monstrer par parole,
Ou la déclarer par écrit,
Oncques ne feut si triste rolle ;
Car le mal qui plus fort m'affole,
Je le cache et couvre plus fort ;
Parquoy n'ay rien qui me console,
Fors l'espoir de la douce mort.

Je sçay que je ne dois celer
Mon ennuy, plus que raisonnable ;
Mais si ne sçaurait mon parler
Atteindre à mon dueil importable,
A l'écriture véritable
Defaudrait la force à ma main.
Le taire me serait louable,
S'il ne m'estoit tant inhumain.

Mes larmes, mes soupirs, mes criz,
Dont tant bien que je scay la pratique,
Sont mon parler et mes escritz,
Car je n'ay autre rhetorique.
Mais leurs effets à Dieu j'applique
Devant son throne de pitié ;
Monstrant par raison et réplique
Mon cœur souffrant plein d'amitié.



* VALOIS (Marguerite DE) ou D'ANGOULÊME, duchesse d'Alençon, reine de Navarre et sœur de François I[er]. Née à Angoulême en 1492, morte à Odos, en Bigorre, en 1549. Protectrice des arts et de la Réforme, elle a laissé, sous le nom d'*Heptaméron*, un recueil de nouvelles. Ses poésies, d'un beau souffle lyrique et d'une mélancolie pénétrante, sont connues sous le titre de *Marguerites de la Marguerite des princesses.*

O Dieu, qui les vostres aymez
J'adresse à vous seul ma complainte ;
Vous qui les amis estimez,
Voyez l'amour que j'ay sans feinte ;
Ou par vostre loy suis contrainte,
Et par nature, et par raison :
J'appelle chacun Saint et Sainte
Pour se joindre à mon oraison.

Las, celui que vous aymez tant
Est détenu par maladie,
Qui rend son peuple mal content,
Et moy envers vous sy hardie.
Que j'obtiendray, quoi que l'on die,
Pour luy très parfaite santé ;
De vous seul ce bien je mendie
Pour rendre chacun contenté.

C'est celuy que vous avez oinct
A Roy, sur nous par vostre grâce :
C'est celui qui a son cœur joint
A vous, quoy qu'il die, ou qu'il face ;
Qui votre Foy et toute place
Soustient, laquelle le rend seur
De voir à jamais vostre face ;
Oyez donc les cris de sa sœur.

Hélas, c'est vostre vray David
Qui en vous seul à sa fiance,
Vous vivez en luy tant qu'il vit ;
Car de vous ha vraye science ;
Vous régnez en sa conscience,
Vous estes son Roy et son Dieu.
En autre nul n'a confiance,
N'y n'a son cœur en autre lieu.

Pour maladie et pour prison,
Pour peine, douleur, ou souffrance,
Pour ennuie ou pour trahison
N'a eu en vous moindre espérance.
Par luy estes connu en France
Mieux que n'estiez le temps passé,
Il est ennemy d'ignorance,
Son sçavoir tout autre a passé.

De toutes les grâces et dons
A vous seul a rendu la gloire ;
Parquoy les mains à vous tendons
Afin qu'ayez de luy mémoire.
Puisqu'il vous plaist luy faire boire
Vostre calice de douleur,
Donnez à nature victoire
Sur son mal et nostre malheur.

O grand Médecin tout puissant,
Redonnez luy santé parfaite
Et des ans vivre jusqu'à cent,
Et à son cœur ce qu'il souhaite ;
Lors sera la joye refaite,
Que douleur brise dans nos cœurs ;
Dont louange vous sera faite
De femmes, enfants et serviteurs.

Par Jésus-Christ notre Sauveur
En ce temps de sa mort cruelle,
Seigneur, j'attends votre faveur,
Pour en ouïr bonne nouvelle.
J'en suis loing, dont j'ay douleur telle
Que nul ne la peut estimer.
O que la lettre sera belle,
Qui le pourra sain affermer.

Le désir du bien que j'attends
Me donne de travail matière ;
Une heure me dure cent ans,
Et me semble que ma litière
Ne bouge, on retourne en arrière :
Tant j'ay de m'avancer désir.
O qu'elle est longue la carrière,
Où à la fin gist mon plaisir !

Je regarde de tous costez
Pour voir s'il arrive personne,
Priant sans cesser, n'en doutez,
Dieu, que santé à mon Roy donne.
Quand nul ne voy, l'œil abandonne
A pleurer ; puis sur le papier
Un peu de ma douleur j'ordonne,
Voilà mon douloureux mestier.

O qu'il sera le bienvenu
Celuy qui, frappant à ma porte,
Dira : Le Roy est revenu
En sa santé très bonne et forte.
Alors sa sœur plus mal que morte
Courra baiser le Messager
Qui belles nouvelles apporte,
Que son frère est hors de danger.

Avancez-vous, homme et chevaux,
Assurez-moy, je vous supplie,
Que nostre Roy pour ses grands maux
A reçu santé accomplie.
Lors seray de joye emplie.
Las, Seigneur Dieu, esveillez-vous,
Et vostre œil sa douceur desplie,
Sauvant vostre Christ et nous tous.

Sauvez, Seigneur, Royaume et Roy.
Et ceux qui vivent en sa vie ;
Voyez son espoir et sa foy,
Qui à le sauver vous convie.
Son cœur, son désir, son envie,
A toujours offert à vos yeux :
Rendez nostre joye assouvie,
Le nous donnant sain et joyeux.

Vous le voulez, et le pouvez ;
Aussi mon Dieu à vous m'adresse ;
Car le moyen vous seul scavez
De m'oster hors de la détresse,
De peur de pis, qui tant me presse,
Que je ne scay là où j'en suis.
Changez en joye ma tristesse,
Las, hastez-vous ; car plus n'en puis.

Autres pensées
faites un mois après la mort du Roy.

LAS, tant malheureuse je suis
Que mon malheur dire ne puis,
Sinon qu'il est sans espérance :
Desespoir est déjà à l'huys
Pour me jeter au fond du puits,
Ou n'a d'en saillir apparence.

Tant de larmes jettent mes yeux,
Qu'ils ne voient terre ni cieux,
Telle est de leur pleur abondance.
Ma bouche se plaint en tous lieux,
De mon cœur ne peut saillir mieux
Que souspirs, sans nulle allégeance.

Tristesse par ses grands efforts
A rendu si faible mon corps
Qu'il n'a ni vertu ni puissance.
Il est semblable à l'un des morts,
Tant que, le voyant par dehors,
L'on perd de lui la connaissance.

Je n'ai plus que la triste voix
De laquelle crier m'en vois,
En lamentant la dure absence.
Las, de celui pour qui vivois,
Que de si bon cœur je voyois,
J'ai perdu l'heureuse présence.

Sûre je suis que son esprit
Règne avec son chef Jésus-Christ,
Contemplant la divine essence.
Combien que son corps soit prescrit,
Les promesses de saint Ecrit
Le font vivre au ciel sans doutance.

Tandis qu'il étoit sain et fort,
La loi étoit son réconfort,
Son Dieu possédait par créance.
En cette Foi vive il est mort,
Qui la conduit au tresseur port
Où il a de Dieu jouissance.

Mais hélas, mon corps est banni
Du sien, auquel il fut uni
Depuis le temps de notre enfance !
Mon espoir aussi est puni,
Quand il se trouve dégarni
Du sien plein de toute science.

Esprit et corps de deuil sont pleins,
Tant qu'ils sont convertis en plains ;
Seul pleurer est ma contenance.
Je crie par bois et par plains,
Au ciel et terre me complains ;
A rien fors à mon deuil ne pense.

Mort qui m'as fait si mauvais tour
D'abattre ma force et ma tour,
Tout mon refuge et ma défense,
N'as su ruiner mon amour
Que je sens croître nuit et jour,
Qui ma douleur croit et avance.

Mon mal ne se peut révéler,
Et m'est si dur à ravaler
Que j'en perds toute patience.
Il ne m'en faut donc plus parler,
Mais penser de bientôt aller
Où Dieu l'a mis par sa clémence.

O mort, que le frère a dompté,
Viens donc par la grande bonté
Transpercer la Sœur de ta lance.
Mon deuil par toi soit surmonté ;
Car quand j'ai bien le tout compté,
Combattre le veux à outrance.

Viens doncques, ne retardes pas ;
Mais cours la poste à bien grand pas,
Je t'envoie ma défiance.
Puisque mon frère est en tes lacs,
Prends moi, afin qu'un seul soulas
Donne à tous esjouissance.

Vers à un Crucifix.

C'EST vous, Seigneur, pendant en ceste croix,
Qui montrés bien que, cloué et lyé,
Vous commandés aux princes et aux roys,
L'humble haulsant, le fier humilié ;
Et je, ton serf, Seigneur, t'ay supplié :
Tu m'as ouy, selon mon seur espoir,
En me donnant, ne m'ayant oublyé,
Conqueste, enffans, et defence, et pouvoir.

Huitain.

CELLE qui fut de beauté si louable
Que pour sa garde elle avoit une armée
A aultre plus qu'à vous ne fut semblable,
Ni de Pâris, son ami, mieulx aimée
Que de chacun vous estes estimée :
Mais il y a difference d'un poinct ;
Car à bon droict elle a esté blasmée
De trop aimer, et vous de n'aimer poinct.

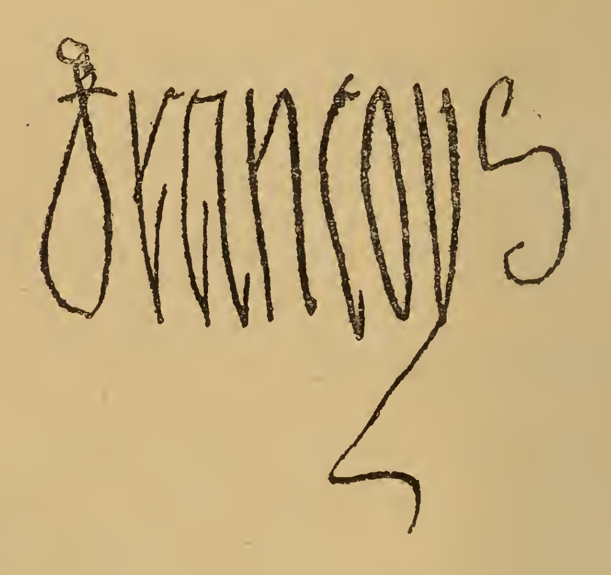


* FRANCOIS Ier. Né en 1494, roi de France de 1515 à 1547. Caractère aventureux, nourri des romans de chevalerie, petit-neveu de Charles d'Orléans et frère de la Marguerite des Marguerites, François Ier devait naturellement écrire des vers. Aucune des pièces qu'il écrivit n'a acquis de célébrité, et, pour la mémoire populaire, François Ier poète sera toujours tout entier dans ce distique qu'il aurait gravé avec une émeraude sur une des vitres du château de Chambord :

Souvent femme varie ;
Bien fol est qui s'y fie.

Épitaphe de Laure de Noves.

EN petit lieu compris vous pouvez voir
Ce que comprend beaucoup par renommée,
Plume, labeur, la langue et le savoir
Furent vaincus par l'amant de l'aymée.
O gentille âme ! étant tout estimée,
Qui te pourra louer qu'en se taisant?
Car la parole est toujours réprimée
Quand le sujet surmonte le disant.



ÉPITRES

Le Camp d'Attigny.

DE jour en jour, une campagne verte
Voit on icy de gens toute couverte,
La picque au poing, les trenchantes espées
Ceinctes à droict, chausseures decoupées,
Plumes au vent, et haultz fiffres sonner
Sur gros tambours qui font l'air resonner,
Au son desquelz d'une fiere façon
Marchent en ordre et font le limaçon,
Comme en bataille, afin de ne faillir
Quand leur faudra deffendre ou assaillir,
Tousjours crians : « Les ennemys sont nostres ! »
Et en tel poinct sont les six mil apostres
Deliberez soubz l'espée Sainct Pol,
Sans qu'aucun d'eulx se monstre lasche ou mol.

* MAROT (Clément), né à Cahors vers 1495, mort à Turin en 1544. Fils de Jean Marot, poète français, il abandonna le droit pour entrer comme page chez M. de Villeroy, puis comme valet de chambre chez Marguerite d'Alençon, sœur de François Ier, et enfin chez ce roi lui-même.

Fait prisonnier à Pavie, il fut, après sa délivrance, en butte à de nombreuses accusations d'hérésie qui l'obligèrent à s'enfuir d'abord à Bordeaux, ensuite chez la reine Marguerite, en Béarn, enfin à Ferrare. Après un séjour à Venise, il put rentrer en France; mais pour déchaîner une véritable guerre de libelles provoquée par un prêtre de Beauvais nommé Sagon. Vers 1540 il traduisit les *Psaumes* en vers français et, censuré par la Sorbonne, s'enfuit à Genève d'où il fut expulsé, puis à Turin, où il mourut. On lui doit un grand nombre d'œuvres : *le Temple de Cupido* (1515), imitation du *Roman de la Rose ; le Dialogue de deux amoureux ; l'Enfer*, énergique peinture du Châtelet où il était détenu (1532). Mais le meilleur de son œuvre est dans ces petites pièces fugitives : *Epîtres*, *Rondeaux*, *Epigrammes*, *Ballades* et *Etrennes*, où éclate sa grâce, son esprit clair et primesautier, et quelquefois aussi sa sensibilité. Dès qu'il veut s'élever à la grande poésie, Marot échoue. Ses *Cantiques*, ses *Chants royaux* et *nuptiaux*, ses *Epitaphes* se perdent dans un style alambiqué, et ses *Psaumes* tombent à plat. Cependant il essaie de traduire des fragments de l'antiquité (Virgile, Ovide, Lucien), et il importe en France l'élégie et le sonnet des Italiens, dont la Pléiade va tirer de si grands effets. C'est en somme le dernier représentant de la poésie du moyen âge.

Souventefoys par devant la maison
De Monseigneur viennent à grand'foyson
Donner l'aulbade à coups de hacquebutes,
D'un autre accord qu'espinettes ou flustes.
Après oyt on sur icelle praerie
Par grand'terreur bruyre l'artillerie,
Comme canons doubles et racoursiz,
Chargez de pouldre et gros bouletz massifz,
Faisans tel bruit qu'il semble que la terre
Contre le ciel vueille faire la guerre.

Le Lion et le Rat.

FABLE

CESTUY Lyon, plus fort qu'un vieil verrat,
Veit une foys que le rat ne sçavoit
Sortir d'un lieu, pour autant qu'il avoit
Mengé le lard et la chair toute crue ;
Mais ce lyon (qui jamais ne fut grue)
Trouva moyen et maniere et matiere,
D'ongles et dens, de rompre la ratiere
Dont maistre rat eschappe vistement,
Puis meit à terre un genouil gentement,
Et en ostant son bonnet de la teste,
A mercié mille foys la grand'beste,
Jurant le Dieu des souris et des ratz
Qu'il luy rendroit. Maintenant tu verras
Le bon du compte. Il advint d'aventure
Que le lyon pour chercher sa pasture
Saillit dehors sa caverne et son siege,
Dont, par malheur, se trouva pris au piege,
Et fut lié contre un ferme posteau.
Adonc le rat, sans serpe ne cousteau,
Y arriva joyeux et esbaudy,
Et du lyon (pour vray) ne s'est gaudy,
Mais despita chatz, chates et chatons,
Et prisa fort ratz, rates et chatons.
Dont il avoit trouvé temps favorable
Pour secourir le lyon secourable,



CLÉMENT MAROT

Appartient à M. Tronchin, Genève. AUTEUR INCONNU, VERS 1550

Auquel a dict : « Tais toy, lyon lié,
Par moy seras maintenant deslyé :
Tu le vaulx bien, car le cueur joly as ;
Bien y parut quant tu me deslyas.
Secouru m'as fort lyonneusement ;
Or secouru seras rateusement. »
Lors le lyon ses deux grans yeulx vertit,
Et vers le rat les tourna un petit
En luy disant : « O povre vermyniere,
Tu n'as sur toy instrument ne maniere,
Tu n'as cousteau, serpe ne serpillon,
Qui sceust coupper corde ne cordillon
Pour me jecter de ceste etroicte voye ;
Va te cacher, que le chat ne te voye,
— Sire lyon, dit le filz de souris,
De ton propos certes je me soubzris :
J'ay des cousteaux assez, ne te soucie,
De bel os blanc, plus trenchans qu'une scye ;
Leur gaine, c'est ma gencive et ma bouche ;
Bien coupperont la corde qui te touche
De si tresprès, car j'y mettray bon ordre. »
Lors sire rat va commencer à mordre
Ce gros lien : vray est qu'il y songea
Assez longtemps ; mais il le vous rongea
Souvent, et tant, qu'à la parfin tout rompt,
Et le lyon de s'en aller fut prompt,
Disant en soy : « Nul plaisir en effect
Ne se perd point quelque part où soit faict. »
Voyla le compte en termes rithmassez :
Il est bien long, mais il est vieil assez,
Tesmoing Esope, et plus d'un million.
Or viens me veoir pour faire le lyon,
Et je mettray peine, sens et estude
D'estre le rat, exempt d'ingratitude,
J'entends, si Dieu te donne autant d'affaire
Qu'au grand lyon, ce qu'il ne vueille faire.

Au Roy
Pour avoir esté derobé.

ON dict bien vray, la maulvaise Fortune
Ne vient jamais qu'elle n'en apporte une
Ou deux ou trois avecques elle, Syre.
Vostre cueur noble en sçauroit bien que dire ;
Et moy, chetif, qui ne suis Roy ne rien,
L'ay esprouvé, et vous compteray bien,
Si vous voulez, comme vint la besongne.
J'avois un jour un vallet de Gascongne,
Gourmand, ivrongne, et asseuré menteur,
Pipeur, larron, jureur, blasphemateur,
Sentant la hart de cent pas à la ronde,
Au demourant le meilleur filz du monde,
Prisé, loué, fort estimé des filles
Par les bordeaulx, et beau joueur de quilles.
Ce venerable hillot fut adverty
De quelque argent que m'aviez departy,
Et que ma bourse avoit grosse apostume[1] ;
Si se leva plus tost que de coustume,
Et me va prendre en tapinoys icelle,
Puis la vous meit tresbien soubz son esselle,
Argent et tout, cela se doit entendre,
Et ne croy point que ce fust pour la rendre,
Car oncques puis n'en ay ouy parler.
Brief, le villain ne s'en voulut aller
Pour si petit ; mais encor il me happe
Saye[2] et bonnet, chausses, pourpoint et cappe ;
De mes habitz, en effect, il pilla
Tous les plus beaux, et puis s'en habilla
Si justement qu'à le veoir ainsi estre,
Vous l'eussiez prins (en plein jour) pour son maistre.
Finablement, de ma chambre il s'en va
Droict à l'estable, où deux chevaulx trouva,
Laisse le pire, et sur le meilleur monte,
Pique et s'en va. Pour abreger le compte,
Soyez certain qu'au partir du dict lieu
N'oublia rien fors qu'à me dire adieu.

---

1. Corruption de *apostème*, abcès. — 2. *Saye, sayon :* manteau grossier.

Ainsi s'en va, chatouilleux de la gorge,
Ledict vallet, monté comme un sainct Georges,
Et vous laissa Monsieur dormir son soul,
Qui au resveil n'eust sceu finer d'un soul.
Ce Monsieur là, Syre, c'estoit moy mesme,
Qui, sans mentir, fuz au matin bien blesme,
Quand je me vey sans honneste vesture,
Et fort fasché de perdre ma monture ;
Mais de l'argent que vous m'aviez donné,
Je ne fuz poinct de le perdre estonné ;
Car vostre argent, très debonnaire Prince,
Sans point de faulte est subject à la pince.
Bien tost après ceste fortune là,
Une autre pire encores se mesla
De m'assaillir, et chascun jour m'assault,
Me menaçant de me donner le sault,
Et de ce sault m'envoyer à l'envers,
Rithmer soubz terre et y faire des vers.
C'est une lourde et longue maladie
De trois bons moys, qui m'a toute eslourdie
La povre teste, et ne veult terminer,
Ains me contrainct d'apprendre à cheminer,
Tant affoibly m'a d'estrange maniere ;
Et si m'a faict la cuysse heronniere,
L'estomac sec, le ventre plat et vague :
Quand tout est dit, aussi mauvaise bague,
Ou peut s'en fault, que femme de Paris,
Saulve l'honneur d'elles et leurs maris.
Que diray plus? au miserable corps
Dont je vous parle il n'est demouré fors
Le povre esprit, qui lamente et souspire,
Et en pleurant tasche à vous faire rire.
Et pour autant, Syre, que suis à vous,
De trois jours l'un viennent taster mon poulx
Messieurs Braillon, Le Coq, Akaquia,
Pour me garder d'aller jusqu'à *quia*.
Tout consulté, ont remis au printemps
Ma guarison ; mais, à ce que j'entens,
Si je ne puis au printemps arriver,
Je suis taillé de mourir en yver,
Et en danger, si en yver je meurs,
De ne veoir pas les premiers raisins meurs.

Voylà comment, depuis neuf moys en ça,
Je suis traicté. Or, ce que me laissa
Mon larronneau, long temps a l'ay vendu,
Et en sirops et julez despendu ;
Ce néantmoins, ce que je vous en mande
N'est pour vous faire ou requeste ou demande :
Je ne veulx point tant de gens ressembler,
Qui n'ont soucy autre que d'assembler ;
Tant qu'ilz vivront ilz demanderont, eulx ;
Mais je commence à devenir honteux,
Et ne veulx plus à voz donc m'arrester.
Je ne dy pas, si vous voulez rien prester,
Que ne le prenne. Il n'est point de presteur
S'il veult prester, qui ne face un debteur,
Et sçavez vous, Syre, comment je paye?
Nul ne le sçait, si premier ne l'essaye ;
Vous me devrez, si je puis, de retour,
Et vous feray encores un bon tour.
A celle fin qu'il n'y ait faulte nulle,
Je vous feray une belle cedulle,
A vous payer, sans usure, il s'entend,
Quand on verra tout le monde content ;
Ou, si voulez, à payer ce sera
Quand vostre los et renom cessera.
Et si sentez que soys faible de reins
Pour vous payer, les deux princes Lorrains
Me plegeront[1]. Je les pense si fermes
Qu'ilz ne fauldront pour moy à l'un des termes.
Je sçay assez que vous n'avez pas peur
Que je m'enfuye ou que je soys trompeur ;
Mais il faict bon asseurer ce qu'on preste ;
Bref, vostre paye, ainsi que je l'arreste,
Est aussi seure advenant mon trepas
Comme advenant que je ne meure pas.
Avisez donc si vous avez desir
De rien prester ; vous me ferez plaisir,
Car puis un peu j'ay basty à Clement,
Là où j'ay faict un grand desboursement ;
Et à Marot, qui est un peu plus loing,
Tout tombera, qui n'en aura le soing.

---

1. *Pleige :* caution ; *me plegeront*, me fourniront caution.

Voylà le poinct principal de ma lettre ;
Vous sçavez tout, il n'y fault plus rien mettre.
Rien mettre? Las ! Certes, et si feray,
Et ce faisant, mon style j'enfleray,
Disant : « O Roy amoureux des neuf Muses,
Roy en qui sont leurs sciences infuses,
Roy plus que Mars d'honneur environné,
Roy le plus roy qui fut onc couronné,
Dieu tout puissant te doint pour t'estrener
Les quatre coings du monde gouverner,
Tant pour le bien de la ronde machine
Que pour aultant que sur tous en es digne. »

BALLADE

Chant de May et de Vertu.

VOULENTIERS en ce moys icy
La terre mue et renouvelle.
Maintz amoureux en font ainsi,
Subjectz à faire amour nouvelle
Par legiereté de cervelle,
Ou pour estre ailleurs plus contens ;
Ma façon d'aymer n'est pas telle,
Mes amours durent en tout temps.

N'y a si belle dame aussi
De qui la beauté ne chancelle ;
Par temps, maladie ou soucy,
Laydeur les tire en sa nasselle ;
Mais rien ne peult enlaydir celle
Que servir sans fin je pretens ;
Et pource qu'elle est tousjours belle,
Mes amours durent en tout temps.

Celle dont je dy tout cecy,
C'est Vertu, la nymphe éternelle,
Qui au mont d'honneur esclercy
Tous les vrays amoureux appelle :

« Venez, amans, venez, dit-elle,
Venez à moi, je vous attens ;
Venez, ce dit la jouvencelle,
Mes amours durent en tout temps. »

ENVOI

Prince, fais amye immortelle,
Et à la bien aymer entens ;
Lors pourras dire sans cautelle :
« Mes amours durent en tout temps. »

RONDEAU

De l'Amour du siècle antique.

AU bon vieulx temps, un train d'amour regnoit,
Qui sans grand art at dons se demenoit ;
Si qu'un bouquet donné d'amour profonde,
C'estoit donné toute la terre ronde :
Car seulement au cœur on se prenoit.

Et si par cas à s'aimer on venoit,
Sçavez-vous bien comme on s'entretenoit[1]?
Vingt ans, trente ans : cela duroit un monde
Au bon vieulx temps.

Or's est perdu ce qu'amour ordonnoit ;
Rien que pleurs faintz, rien que ruses on n'oyt ;
Qui vouldra donc qu'à aymer je me fonde,
Il fault premier que l'amour on refonde,
Et qu'on la meine ainsi qu'on la menoit
Au bon vieulx temps.

ÉPIGRAMMES

Du lieutenant criminel et de Samblançay.

LORS que Maillart, juge d'Enfer, menoit
A Monfaulcon Samblançay l'ame rendre,
A votre advis, lequel des deux tenoit
Meilleur maintien? Pour le vous faire entendre,

1. Restait uni.

Maillart sembloit homme qui mort va prendre
Et Samblançay fut si ferme vieillart
Que l'on cuydoit, pour vray, qu'il menast pendre
A Monfaulcon le lieutenant Maillart.

De soy mesme et d'un riche ignorant.

RICHE ne suis, certes, je le confesse,
Bien né pourtant, et nourri noblement ;
Mais je suis leu du peuple et gentillesse
Par tout le monde, et dict on : « C'est Clement. »
Maintz vivront peu, moy eternellement ;
Et toy, tu as prez, fontaines et puits,
Bois, champs, chasteaux, rentes et gros appuis
C'est de nous deux la différence et l'estre.
Mais tu ne peux estre ce que je suis ;
Ce que tu es, un chascun le peult estre.

De soy mesme.

PLUS ne suis ce que j'ay esté,
Et ne le sçaurois jamais estre ;
Mon beau printemps et mon esté
Ont fait le saut par la fenestre.
Amour, tu as esté mon maistre :
Je t'ai servi sur tous les dieux.
O si je pouvois deux fois naistre,
Comme je te servirois mieulx !

Les Roses.

UN jour de may, que l'aube retournee
Rafraischissoit la claire matinee,
Afin d'un peu recreer mes esprits,
Au grand verger, tout le long du pourpris
Me promenois par l'herbe fraische et drue
Là où je vis la rosee espandue.
L'aube naissante avoit couleur vermeille
Et vous estoit aux roses tant pareille
Qu'eussiez douté si la belle prenoit
Des fleurs le teint, ou si elle donnoit
Aux fleurs le sien, plus beau que nulles choses :
Un mesme teint avoient l'aube et les roses.
Jà commençoient à leurs ailes estendre
Les beaux boutons ; l'un estoit mince et tendre,
Encor tapi dessous sa coëffe verte ;
L'austre monstroit sa creste descouverte,
Dont le fin bout un petit rougissoit :
De ce bouton la prime rose issoit...
Et dis ainsi : las ! à peine sont nees
Ces belles fleurs qu'elles sont jà fanees ;
Et, tant de biens que nous voyons fleurir,
Un mesme jour les fait naistre et mourir :
Mais si des fleurs la beauté si peu dure,
Ah ! n'en faisons nulle plainte à nature.

* DES PERIERS (Bonaventure), né à Arnay-le-Duc (Bourgogne) entre 1500 et 1510, mort vers 1544. Il s'introduisit à fond dans le latin et le grec, et put travailler avec Oliveteau à la *Bible française* (1535), et avec Dolet aux *Commentaires de la langue latine* (1536). Il s'attacha à Marguerite de Valois reine de Navarre, sœur de François Ier, en qualité de valet de chambre (1536). Là, des Periers, insurgé contre l'Eglise romaine, trouva le milieu et l'abri qui lui fallait. Il défendit Clément Marot, proscrit pour sa traduction des Psaumes, dans sa requête en vers à François Ier. En 1537, son *Cymbalum mundi*, nouvellement paru, fut saisi et détruit par le bras séculier. Calvin, du côté des protestants, déclara l'œuvre impie au premier chef et la dénonça à la colère du roi François Ier. Pasquier le voua au bûcher. Marguerite protégeait encore des Periers contre les persécutions, mais, sans doute, elle se lassa de l'incrédulité de son protégé, qui n'était ni protestant

Des roses l'aage est d'autant de duree,
Comme d'un jour la longueur mesuree...
Or, si ces fleurs un seul instant ravit,
Ce néanmoins, chacune d'elle vit
Son aage entier. Vous donc, jeunes fillettes,
Cueillez, cueillez bientost les roses vermeillettes,
Puisque la vie, à la mort exposee,
Se passe ainsi que roses ou rosee.

ni catholique. Celui-ci quitta la cour de cette princesse, vécut dans la misère et se suicida probablement.

Les ouvrages de des Periers, recueillis par Ant. Dumoulin (1544) et dédiés à la reine de Navarre, comprennent : le *Lysis*, de Platon, traduit en prose ; *la Queste d'amitié ;* une *Relation ; Voyage de Lyon à Notre-Dame de Lisle en* 1539 *;* un *Chant de vendanges ;* les *Malcontens ;* la traduction de quelques cantiques ; la *Prognostication des prognostications ;* une traduction en vers de l'*Andrienne*, de Térence ; une paraphrase du cantique de Moïse ; les *Nouvelles Récréations et joyeux devis* (1558), dont il n'a composé qu'une partie ; enfin le fameux *Cymbalum mundi.*

Le Lyon, le Loup et l'Asne.

FABLE

LE fier lyon, cheminant par la voie,
Trouva un loup et un asne basté,
Devant lesquels tout court s'est arresté,
En leur disant : « Jupiter vous convoie[1] ! »

Le loup, voyant cette beste royale
Si près de soi, la salue humblement ;
Autant en fait l'asne semblablement,
Pour lui monstrer subjection loyale.

« O mes amis, maintenant il est heure,
Dit le lyon, d'oster les grands peschés
Desquels nos cœurs se trouvent empeschés.
Il est besoin que chascun les siens pleure ;

Et pour avoir, de la majesté haute
Du Dieu des cieulx, pleine rémission,
Il sera bon qu'en grand contrition
Chascun de nous confesse ici sa faute. »

Ce conseil fut de si grand vehemence
Qu'il fut soudain des aultres approuvé,
Dont le lyon fort joyeux s'est trouvé ;
Et ses peschés à confesser commence :

Disant qu'il a par bois, montagne et plaine,
Tant nuict que jour, perpetré divers maux,
Et devoré grand nombre d'animaux,
Bœufs et chevreaux, et brebis portant laine,

---

1. *Convoie :* conduise.

* GUEROULT (Guillaume), né à Caen, mort à Lyon après 1569. Il exerça la médecine dans sa ville natale, adopta les principes de la Réforme, séjourna en Italie et en Suisse, et enfin se fixa à Lyon, où il gagnait sa vie à corriger des épreuves. Il a laissé : *Description philosophique de la nature des animaux,* en rimes (1458-1550) ; *Hymne du temps et de ses parties* (1552-1560) ; *Chroniques et gestes admirables des empereurs de Rome jusqu'à Charles V* (1552) ; *Epitome de la chrorographie d'Europe* (1553) ; *Narrations fabuleuses* (1558), recueil de fables auquel La Fontaine a fait des emprunts, etc.

Dont humblement pardon à Dieu demande,
En protestant de plus n'y retourner.
Ce fait, le loup le vient arraisonner,
Lui remonstrant que l'offense n'est grande.

« Comment, dit-il, seigneur plein d'excellence,
Puisque tu es sur toutes bestes roy,
Te peut aucun establir quelque loy,
Veu que tu as sur icelle puissance?

Il est loisible à un prince de faire
Ce qu'il lui plaist, sans contradiction.
Pourtant, seigneur, je suis d'opinion,
Que tu ne peux, en ce faisant, mal faire. »

Ces mots finis, le loup, fin de nature,
Vint reciter les maux par luy commis :
Premierement, comme il a à mort mis
Plusieurs passans pour en avoir pasture ;

Puis que, souvent, trouvant en lieu champestre
Moutons camus de nuit enclos es parcs,
Il a bergier et les troupeaux espars,
Pour les ravir, afin de s'en repaistre ;

Enfin qu'il a, ensuivant sa coustume,
Fait plusieurs maux aux juments et chevaux,
Les devorant et par monts et par vaux,
Dont il en sent en son cœur amertume.

Sur ce respond, en faisant bonne mine,
Le fier lyon : « Ceci n'est pas grand cas.
Ta coustume est d'ainsy faire, n'est pas?
Outre à cela t'a contraint la famine. »

Puis dit à l'asne : « Or, conte-nous ta vie,
Et garde bien d'en obmettre un seul point.
Car, si tu faux, je ne te faudray point,
Tant de punir les menteurs j'ay envie. »

L'asne, craignant de recevoir nuisance,
Respond ainsi : « Mauvais sont mes forfaits,
Mais non si grands que ceux-là qu'avez faits,
Et toutesfoy j'en reçoy desplaisance.

Quelque temps fut que j'estois en servage,
Sous un marchand qui bien se nourrissoit,
Et au rebours pauvrement me pansoit,
Combien il eust de moy grand avantage.

Le jour advint d'une certaine foire,
Où, bien monté sur mon dos, il alla ;
Mais arrivé, jeun il me laissa là,
Et s'en va droict à la taverne boire.

Marry j'en fus (car celuy qui travaille
Par juste droict doit avoir à manger) :
Or je trouvay, pour le compte abreger,
Ses deux souliers remplis de bonne paille.

Je la mangeay sans le sceu de mon maistre.
En ce faisant j'offensay grandement,
Dont je requiers pardon très humblement,
N'esperant plus telle faute commettre.

— O quel forfait ! ô la fausse practique !
Ce dit le loup, fin et malicieux ;
Au monde n'est rien plus pernicieux
Que le brigand ou larron domestique.

Comment ! la paille aux souliers demeuree
De son seigneur manger à belles dents !
Et si le pied eust esté là dedans,
Sa tendre chair eust esté devoree.

— Pour abreger, dit le lyon à l'heure,
C'est un larron, on le voit par effet ;
Pour c', il me semble, et j'ordonne de fait,
Suivant nos lois anciennes, qu'il meure. »

Plustost ne fust la sentence jetee
Que maistre loup le pauvre asne estrangla,
Puis de sa chair chacun d'eux se saoula ;
Voilà comment ell'fut executee.

Parquoy appert que des grands on tient compte,
Et, malfaisans, qu'ils sont favorisés ;
Mais les petits sont toujours mesprisés
Et les fait-on souvent mourir de honte.

Le Bonheur de ce monde.

AVOIR une maison commode, propre et belle,
Un jardin tapissé d'espaliers odorans,
Des fruits, d'excellent vin, peu de train, peu d'enfans,.
Posseder seul sans bruit une femme fidèle.

N'avoir dettes, amour, ni procès, ni querelle,
Ni de partage à faire avecque ses parens,
Se contenter de peu, n'espérer rien des Grands,
Régler tous ses desseins sur un juste modèle.

Vivre avecque franchise et sans ambition,
S'adonner sans scrupule à la dévotion,
Domter ses passions, les rendre obéissantes,

Conserver l'esprit libre, et le jugement fort,
Dire son chapelet en cultivant ses entes,
C'est attendre chez soi bien doucement la mort.



* PLANTIN (Christophe), imprimeur, né à Mont-Louis, près de Tours, en 1514, mort à Anvers en 1589. Il avait acquis une grande fortune qui faillit être compromise par les frais énormes de son chef-d'œuvre typographique, la *Bible polyglotte d'Alcala* (Anvers 1569-1573). Plantin ne trouve place ici qu'à cause de ce sonnet, qui est célèbre. Comme écrivain, on lui doit des *Dialogues français et flamands* (1579), et il a collaboré au *Thesaurus teutonicæ linguæ* de Kilian.

*PONTUS DE THIARD** 1521-1605

Sonnet à Ronsard.

DIVIN Ronsard, qui de plume gentille
Mignarde mieux les amoureux escris,
Un mol chapeau des rameaux de Cypris
Entre ton front mollement entortille.

Gentil Bellay, de qui le divin style
Fait estonner les plus braves esprits,
Couronne toy, ton plus désiré pris,
De la faveur de ta branche tranquille.

Orne ton chef, orne, mon des Autelz,
De cent honneurs, cent honneurs immortelz
Qui chanteront ton nom par tous le monde.

Mais suis-je point de votre heur envieux?
Non, non : car j'ai un autre heur plus heureux,
L'aspect benin de mon Etoile blonde.

Pontus de Tyard
Ev. E. de Chalon

* THIARD (PONTUS DE), né au château de Bissy (Mâconnais) en 1521, mort à Bragny en 1605. Entré de bonne heure dans les ordres, il fut l'un des initiateurs de la renaissance poétique. Dans ses *Erreurs amoureuses* (1549-1555) il chanta une maîtresse idéale et insensible (qu'il appelle Pasithée) ; mais, en ce qui concerne la versification et le style, il imite servilement Pétrarque, et ses *Erreurs* se composent de sonnets, chansons, « rimes tierces », sextines et épigrammes. Un second recueil poétique, *le Livre des vers lyriques* (1555), trahit l'influence de Ronsard. Dans la seconde partie de sa carrière, il s'occupa surtout de théologie, de grammaire et de philosophie. C'est alors qu'il publia les *Ephemerides octavæ spheræ* (1562), des *Homélies sur l'oraison dominicale* (1585) et sur la *Passion de Notre Sauveur* (1586), et des *Discours philosophiques* (1587), réédition de divers écrits publiés en 1556-1557. Il avait, en outre, traduit les fameux *Dialogues sur l'amour*, de Léon l'Hébreu (1551).

Les Roses.

AU mois que tout est en vigueur,
Un jour que la blanche lumiere
Poignoit, comme elle est coutumiere,
Soufflant la piquante frescheur
D'un petit vent qui devançoit
Le char de l'aube ensafranee,
Et devancer nous avançoit
Le chaud prochain de la journee.

L'un chemin, puis l'autre prenant
Autour des planches compassees,
A travers les sentes dresees,
Je m'en alloy' me pourmenant ;
Au point du jour m'étant levé,
A fin que me regaillardisse,
Dans un jardinet abreuvé,
De mainte rigole fetisse.

Je vy la rosëe tenir
Pendant sous les herbes penchantes,
Et sur les cimes verdissantes
Se concreer et contenir ;
Je vy dessus les choux feuillus
Jouster les gouttes rondelettes,
Qui, de l'eau tombant de là sus,
Se faisoient déjà grosselettes.



* BAIF (Jean-Antoine DE), né à Venise en 1522, mort en 1589. Il fut l'un des sept de la Pléiade. Ses principales œuvres sont les *Passe-Temps* (1573) et les *Mimes, enseignements et proverbes* (1575). Dans les *Passe-Temps* il a réuni quantité de poésies diverses, épîtres, chansons, dithyrambes, sonnets, etc. ; plusieurs se recommandent par leur aimable enjouement, leur gentillesse naïve ou piquante. Quant aux *Mimes*, c'est encore un recueil de poésies diverses, mais qui ont généralement le caractère didactique et font comme un répertoire de morale usuelle. La plupart sont malheureusement écrites avec une fluidité prolixe, qui est le défaut capital de Baïf.

Je vy les rosiers s'esjouïr,
Cultivez d'une façon belle ;
Je vy, sous la clarté nouvelle,
Les fresches fleurs s'épanouir ;
Des perles blanches qui pendoyent
Aux raincelets rosoyans nees,
Leur mort du soleil attendoyent
A ses premieres rayonnees.

Les voyant, vous eussiez douté
Si l'aurore son teint colore
De ces fleurs, ou si de l'aurore
Les fleurs leur teint ont emprunté.
Sur la belle estoile et la fleur,
Venus pour dame est ordonnée ;
Une rosee, une couleur,
Et une mesme matinee.

Peut-estre qu'elles n'ont qu'un flair ;
Nous sentons celuy qui est prouche,
A notre sens l'autre ne touche.
Car il se perd, là haut, dans l'air.
De la belle estoile et la fleur,
Venus, la déesse commune,
Veut que l'odeur et la couleur
Et l'une et l'autre soit tout une.

Entre peu d'espace de temps,
Les fleurons des roses naissantes,
Diversement s'épanissantes,
Par compas se vont départans ;
L'un, de l'étroit bouton couvert,
Se cache sous la verte fueille ;
L'autre, par le bout entr'ouvert,
Pousse l'écarlate vermeille.

Cestuy cy, plus au large met
La haute cime de sa pointe,
Et l'ayant à demy desjointe,
Découvre son pourprin sommet ;
Cestuy là se désafubloit
Le chef de sa tenue coiffure ;
Et desjà tout prest il sembloit
D'étaler sa belle fueillure.

Bien tost apres il a desclos
Du bouton riant l'excellence,
Descelant la drüe semence
Du safran qu'il tenait enclos ;
Luy qui tantost resplendissant
Monstroit toute sa chevelure ;
Le voicy pasle et flétrissant,
Qui perd l'honneur de sa feuillure.

Je m'emerveilloys en pensant,
Comme l'aage, ainsi larronnesse,
Ravit la fuitive jeunesse
Des roses vieilles en naissant ;
Quand voicy l'incarnate fleur,
Ainsi que j'en parle s'éfeuille :
Et, couverte de sa rougeur,
La terre en éclate vermeille.

De toutes ces formes l'effet,
Et tant de soudaines nuances,
Et telles diverses naissances,
Un jour les fait et les défait.
O nature ! nous nous plaignons,
Que des fleurs la grace est si breve ;
Et qu'aussi tost que les voyons,
Un malheur tes dons nous enleve.

Autant qu'un jour est long, autant
L'aage des roses a duree ;
Quand leur jeunesse s'est montree,
Leur vieillesse accourt à l'instant.
Celle que l'étoile du jour
A ce matin a veu naissante,
Elle mesme, au soir de retour,
A veu la mesme vieillissante.

Un seul bien ces fleurettes ont,
Combien qu'en peu de temps périssent,
Par succes elles refleurissent,
Et leur saison plus longue font.
Fille, viens la rose cueillir,
Tandis que sa fleur est nouvelle,
Souviens toy qu'il te faut vieillir,
Et que tu flétriras comme elle.

Épitaphe d'un enfant.

ICY gist d'un enfant la despouille mortelle.
Au ciel, pour n'en bouger, vola son âme belle,
Qui, parmy les esprits bien heureux, jouissant
D'un plaisir immortel, louë Dieu tout puissant :
Et s'ébatant, la sus, d'une certaine vie,
Au vivre d'icy bas ne porte pas envie,
Au vivre que vivons, douteux du lendemain,
Sous les iniques loix où naist le genre humain.
O belle ame ! tu es en ce temps de misere
Gayement revolée au sein de Dieu ton Pere,
Laissant ton pere icy ! Là, tu plains son malheur
Qui de regret de toy porte griefve douleur,
Qu'il temoigne de pleurs, arrosant l'escriture
Dont il a fait graver ta triste sepulture.
Repose, ô doux enfant : et ce qui t'est ousté
De tes ans soit aux ans de ton père adjousté.

A l'Hirondelle.

BABILLARDE, qui toujours viens
Le sommeil et songe troubler
Qui me fait heureux et content,
Babillarde aronde, tais-toi.

Babillarde aronde, veux-tu
Que de mes gluaux affutés
Je te fasse choir de ton nid?
Babillarde aronde, tais-toi.

Babillarde aronde, veux-tu
Que, coupant ton aile et ton bec,
Je te fasse pis que Térée?
Babillarde aronde, tais-toi.

Si tu ne veux te taire, crois-moi.
Je me vengerai de tes cris,
Punissant ou toi ou les tiens.
Babillarde aronde, tais-toi.

Les Muses au Poète.

UN jour, quand de l'yver l'ennuieuse froidure
S'atiedist, faisant place au printemps gracieux,
Lorsque tout rit aux champs, et que les prez joyeux
Peignent de belles fleurs leur riante verdure ;

Près du Clain tortueux, sous une roche obscure,
Un doux somme ferma d'un doux lien mes yeux.
Voicy, en mon dormant, une clairté des Cieux
Venir l'ombre enflamer d'un lumiere pure,

Voicy venir des Cieux, sous l'escorte d'Amour,
Neuf nymphes qu'on eust dit estre toutes jumelles ;
En rond aupres de moy elles firent un tour ;

Quand l'une me tendant de myrte un verd chapeau,
Me dit : Chante d'amour d'autres chansons nouvelles,
Et tu pourras monter à nostre sainct coupeau.

Sixains moraux.

EUSSES-TU pour voler des ælles
Jusqu'aux demeures eternelles,
De Dieu ne cherche la grandeur,
Dieu tout sçavant, tout bon, tout sage,
Emplist le tout de son ouvrage
D'incomprenable resplendeur.

Pardonner au mal, c'est mal faire.
Qui à propos ne se peut taire,
Parler à propos il ne sçait.
N'a point d'amy qui par trop s'aime ;
Qui sert autruy se sert soy-mesme ;
Plaisir reçoit qui plaisir fait.

Tout l'été chanta la cigale ;
Et l'hyver elle eut la faim vale :
Demande à manger au fourmi.
« Que fais-tu tout l'été? — Je chante.
— Il est hyver : dance, faineante. »
Apprend des bestes, mon ami.

LES AMOURS

Sonnet à Cassandre.

QUAND je te voy discourant à part toy,
Toute amusée avecques ta pensée,
Un peu la teste en contre-bas baissée,
Te retirant du vulgaire et de moy :

Je veux souvent, pour rompre ton esmoy,
Te saluer : mais ma voix offensée
De trop de peur se retient amassée
Dedans la bouche et me laisse tout coy.

Mon œil confus ne peut souffrir ta veue :
De ses rayons mon ame tremble esmeue :
Langue ne voix ne font leur action.

Seuls mes soupirs, seul mon triste visage
Parlent pour moy, et telle passion
De mon amour donne assez tesmoignage.

* RONSARD (Pierre DE), né au château de la Possonnière, près Vendôme, en 1524, mort à Tours en 1585. D'une famille de noblesse authentique, il fut, dès l'âge de dix ans, page du Dauphin, puis de Charles, second fils de François I[er], et de Jacques Stuart ; il fit, à la suite ou pour le service de ses maîtres, de nombreux voyages en Ecosse, en Flandre, en Allemagne, en Piémont. Rentré en France à dix-neuf ans, alors qu'une brillante carrière semblait s'ouvrir pour lui, il fut atteint de surdité. Il se mit à composer des vers, étudia les poètes anciens, sous la direction de Daurat, avec Baïf et, bientôt après, avec du Bellay : la *Brigade* (bientôt la *Pléiade*) était fondée. Il mourut chargé de gloire et d'honneurs.

La carrière poétique de Ronsard peut se diviser en trois périodes. Dans la première (1550-1560), il s'essaye dans la plupart des genres dont il voulait doter la littérature française, mais le fond de son inspiration est surtout lyrique : les quatre premiers livres des *Odes* (1550) ; cinquième livre (1552) ; *Amours de Cassandre* (1552) ; *le Bocage royal* (1554) ; *Mélanges* (1555) ; *Hymnes* (1555-1556) ; *Amours de Marie* (1556) ; *Eglogues et poèmes* (1560). Son ambition suprême fut de faire revivre l'ode antique : après avoir écrit tout un livre d'odes pindariques, il se laissa conquérir par l'élégance des

Amours de Marie.

MARIE, levez-vous, vous estes paresseuse,
Ja la gaye alouette au ciel a fredonné,
Et ja le rossignol doucement jargonné,
Dessus l'espine assis, sa complainte amoureuse.

Sus debout, allons voir l'herbelette perleuse,
Et vostre beau rosier de boutons couronné,
Et vos œillets mignons auxquels aviez donné
Hier au soir de l'eau d'une main si soigneuse.

Harsoir en vous couchant vous jurastes vos yeux
D'estre plustost que moy ce matin esveillée ;
Mais le dormir de l'aube, aux filles gracieux,

Vous tient d'un doux sommeil encor les yeux sillée.
Ça ça que je les baise et vostre beau tetin
Cent fois pour vous apprendre à vous lever matin.

alexandrins, par la grâce d'Horace, et même par la voluptueuse élégance des Italiens : avec les *Amours* (sonnets), il verse dans le pétrarquisme.

Dans la seconde période (1560-1574), Ronsard est surtout poète de cour ; favori de Charles IX, il compose sur commande une foule de pièces de circonstance : *Elégies* (1567) ; *Mascarades, ballets, cartels*, etc. (1573), qui n'ajoutent rien à sa gloire. Il essaya de racheter la futilité de ces productions en donnant à la France un poème héroïque chantant ses antiquités nationales ; mais la *Franciade*, par le choix du sujet et du mètre, aussi bien que par la pauvreté de l'inspiration, fut une mémorable erreur (les quatre premiers chants seuls virent le jour, 1572). La plus belle œuvre de cette période est une série de *Discours* (1563-1564), où des sentiments sincères et nobles s'expriment en vers d'une belle allure oratoire. Dans les dernières années de sa vie (1574-1585), Ronsard, vieilli, découragé, produit peu et s'absorbe, en vue d'une édition générale de ses œuvres (1584), dans un travail de revision souvent malheureux.

Ronsard fut surtout un admirable artiste : c'est lui qui révéla à la France le pouvoir évocateur des mots et des rythmes ; sa langue, un peu trop chargée de latinismes et d'hellénismes, est néanmoins d'une richesse et d'une couleur surprenantes. Ronsard est un des artisans de la grande période classique française, à qui, outre le prestige de la saine et forte raison, on reconnaîtrait sans doute le charme d'une forme plus poétique, si Malherbe eût été moins sévère pour l'œuvre du plus grand de ses devanciers.

Comme on void sur la branche au mois de mai la rose
En sa belle jeunesse, en sa premiere fleur,
Rendre le ciel jaloux de sa vive couleur,
Quand l'aube de ses pleurs au point du jour l'arrose :

La grace dans sa feuille, et l'amour se repose,
Embasmant les jardins et les arbres d'odeur :
Mais battue ou de pluie ou d'excessive ardeur,
Languissante elle meurt feuille à feuille declose.

Ainsi en ta premiere et jeune nouveauté,
Quand la terre et le ciel honoroient ta beauté,
La Parque t'a tuée, et cendre tu reposes.

Pour obseques reçoy mes larmes et mes pleurs,
Ce vase plein de laict, ce pannier plein de fleurs,
Afin que vif et mort ton corps ne soit que roses.

CESSE tes pleurs, mon livre : il n'est pas ordonné
Du destin que, moy vif, tu reçoives la gloire ;
Avant que passé j'aye outre la rive noire,
L'honneur que l'on te doit ne te sera donné.

Quelqu'un, après mil ans, de mes vers estonné,
Voudra dedans mon Loir comme en Permesse boire,
Et, voyant mon pays, à peine voudra croire
Que d'un si petit champ tel poëte soit né.

Pren, mon livre, pren cœur : la vertu precieuse
De l'homme, quand il vit, est toujours odieuse.
Après qu'il est absent, chacun le pense un dieu.

La rancueur nuit toujours à ceux qui sont en vie ;
Sur les vertus d'un mort elle n'a plus de lieu.
Et la postérité rend l'honneur sans envie.

Chanson du Printemps.

QUAND ce beau printemps je voy,
J'appercoy
Rajeunir la terre et l'onde,
Et me semble que le jour
Et l'Amour,
Comme enfans, naissent au monde.

Le jour qui plus beau se fait,
Nous refait
Plus belle et verde la terre :
Et Amour, armé de traits
Et d'attraits,
En nos cœurs nous fait la guerre.

Il respand de toutes parts
Feu et dards,
Et domte sous sa puissance
Hommes, bestes et oyseaux,
Et les eaux
Luy rendent obeissance.

Venus, avec son enfant
Triomphant
Au haut de son coche assise,
Laisse ses cygnes voler
Parmy l'air
Pour aller voir son Anchise.

Quelque part que ses beaux yeux
Par les cieux
Tournent leurs lumieres belles,
L'air qui se montre serein
Est tout plein
D'amoureuses estincelles.

Puis en descendant à bas,
Sous ses pas
Naissent mille fleurs ecloses :
Les beaux lyz et les œillets
Vermeillets
Rougissent entre les roses.

Je sens en ce mois si beau
Le flambeau
D'Amour qui m'eschaufe l'ame,
Y voyant de tous cotez
Les beautez
Qu'il emprunte de ma Dame.

Quand je voy tant de couleurs
Et de fleurs
Qui esmaillent un rivage,
Je pense voir le beau teint
Qui est peint
Si vermeil en son visage.

Quand je voy les grands rameaux
Des ormeaux
Qui sont lacez de lierre,
Le pense estre pris ès laz
De ses bras,
Et que mon col elle serre.

Quand j'enten la douce vois
Par les bois
Du gay rossignol qui chante,
D'elle je pense jouyr
Et ouyr
Sa douce voix qui m'enchante.

Quand je voy en quelque endroit
Un pin droit.,
Ou quelque arbre qui s'esleve,
Je me laisse decevoir,
Pensant voir
Sa belle taille et sa greve[1].

Quand je voy dans un jardin
Au matin
S'esclorre une fleur nouvelle,
J'accompare le bouton
Au teton
De son beau sein qui pommelle.

Quand le soleil tout riant
D'orient

---

1. *Greve :* jambe.

Nous monstre sa blonde tresse,
Il me semble que je voy
Devant moy
Lever ma belle maistresse.

Quand je sens parmy les prez
Diaprez
Les fleurs dont la terre est pleine,
Lors je fais croire à mes sens
Que je sens
La douceur de son haleine.

Bref, je fais comparaison
Par raison
Du printemps et de m'amie :
Il donne aux fleurs la vigueur,
Et mon cœur
D'elle prend vigueur et vie.

Je voudrois au bruit de l'eau
D'un ruisseau
Desplier ses tresses blondes,
Frizant en autant de nœus
Ses cheveux
Que je verrois friser d'ondes.

Je voudrois, pour la tenir,
Devenir
Dieu de ces forests desertes
La baisant autant de fois
Qu'en un bois
Il y a de feuilles vertes.

Hà, Maistresse, mon soucy,
Vien icy,
Vien contempler la verdure !
Les fleurs de mon amitié
Ont pitié,
Et seule tu n'en as cure.

Au moins leve un peu tes yeux
Gracieux,
Et voy ces deux colombelles,
Qui font naturellement,
Doucement,
L'amour du bec et des ailes :

Et nous, sous ombre d'honneur,
Le bon-heur
Trahissons par une crainte :
Les oyseaux sont plus heureux
Amoureux,
Qui font l'amour sans contrainte.

Toutefois ne perdons pas
Nos esbats
Pour ces loix tant rigoureuses :
Mais si tu m'en crois, vivons,
Et suyvons
Les colombes amoureuses.

Pour effacer mon esmoy,
Baise-moy,
Rebaise-moy, ma Deesse :
Ne laissons passer en vain
Si soudain
Les ans de notre jeunesse.

Sonnets pour Hélène.

JE plante en ta faveur cet arbre de Cybelle,
Ce Pin, où tes honneurs se liront tous les jours,
J'ay gravé sur le tronc nos noms et nos amours,
Qui croistront à l'envy de l'escorce nouvelle.

Faunes, qui habitez ma terre paternelle,
Qui menez sur le Loir vos dances et vos tours,
Favorisez la plante et lui donnez secours,
Que l'esté ne la brusle et l'hyver ne la gelle.

Pasteur, qui conduiras en ce lieu ton troupeau,
Flageollant une eglogue en ton tuyau d'aveine,
Attache tous les ans à cest arbre un tableau,

Qui tesmoigne aux passans mes amours et ma peine :
Puis, l'arrosant de laict et du sang d'un agneau,
Dy : Ce Pin est sacré, c'est la plante d'Helene.

Quand vous serez bien vieille, au soir, à la chandelle,
Assise auprès du feu, devisant et filant,
Direz chantant mes vers, en vous esmerveillant :
Ronsard me celebroit du temps que j'estois belle.

Lors vous n'aurez servante oyant telle nouvelle,
Desja sous le labeur à demy sommeillant,
Qui au bruit de mon nom ne s'aille reveillant,
Benissant votre nom de louange immortelle.

Je seray sous la terre, et, fantosme sans os,
Par les ombres myrteux je prendray mon repos :
Vous serez au foyer une vieille accroupie,

Regrettant mon amour et vostre fier desdain.
Vivez, si m'en croyez, n'attendez à demain :
Cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie.

Il ne faut s'esbahir, disoient ces bons vieillars
Dessus le mur Troyen, voyans passer Helene,
Si pour telle beauté nous souffrons tant de peine,
Nostre mal ne vaut pas un seul de ses regars.

Toutesfois il vaut mieux, pour n'irriter point Mars,
La rendre à son espoux, afin qu'il la remmeine,
Que voir de tant de sang nostre campagne pleine,
Nostre havre gaigné, l'assaut à nos rampars.

Peres, il ne falloit, à qui la force tremble,
Par un mauvais conseil les jeunes retarder :
Mais et jeunes et vieux, vous deviez tous ensemble

Pour elle corps et biens et ville hazarder.
Menelas fut bien sage, et Pâris, ce me semble,
L'un de la demander, l'autre de la garder.

ODES

A Cassandre.

MIGNONNE, allons voir si la rose,
Qui ce matin avoit desclose
Sa robe de pourpre au soleil,
A point perdu ceste vesprée
Les plis de sa robe pourprée,
Et son teint au vostre pareil.

Las ! voyez comme en peu d'espace,
Mignonne, elle a dessus la place ,
Las, las, ses beautez laissé choir !
O vrayment marastre nature,
Puis qu'une telle fleur ne dure
Que du matin jusques au soir !

Donc, si vous me croyez, mignonne,
Tandis que vostre age fleuronne
En sa plus verte nouveauté,
Cueillez, cueillez vostre jeunesse :
Comme à ceste fleur, la vieillesse
Fera ternir votre beauté.

A la Forêt de Gastine.

COUCHÉ sous tes ombrages vers,
    Gastine, je te chante,
Autant que les Grecs par leurs vers
    La forest d'Erymanthe.
Car, malin, celer je ne puis
    A la race future
De combien obligé je suis
    A ta belle verdure :

Toy qui sous l'abry de tes bois
 Ravy d'esprit m'amuses :
Toy qui fais qu'à toutes les fois
 Me respondent les Muses :
Toi par qui de l'importun soin
 Tout franc je me delivre,
Lorsqu'en toy je me pers bien loin,
 Parlant avec un livre.

Tes boccages soient tousjours pleins
 D'amoureuses brigades,
De Satyres et de Sylvains,
 La crainte des Naiades :
En toy habite desormais
 Des Muses le college,
Et ton bois ne sente jamais
 La flame sacrilege !

A la Fontaine Bellerie.

ESCOUTE-MOY, Fontaine vive,
En qui j'ay rebeu si souvent,
Couché tout plat dessus ta rive,
Oisif, à la fraischeur du vent,

Quand l'Esté mesnager moissonne
Le sein de Ceres devestu,
Et l'aire par compas ressonne,
Gemissant sous le blé battu.

Ainsi tousjours puisses-tu estre
En religion à tous ceux
Qui te boiront, ou feront paistre
Tes verds rivages à leurs bœufs !

Ainsi tousjours la lune claire
Voye à mi-nuict au fond d'un val
Les nymphes près de ton repaire
A mille bonds mener le bal ;

Comme je desire, fontaine,
De plus ne songer boire en toy
L'esté, lorsque la fievre ameine
La mort despite contre moy.

A Charles de Pisseleu.

D'OU vient cela, PISSELEU, que les hom̃mes
De leur nature aiment le changement,
Et qu'on ne void en ce monde où nous sommes
Un seul qui n'ait un divers jugement?

L'un, esloigné des foudres de la guerre,
Veut par les champs son age consumer
A bien poitrir les mottes de sa terre,
Pour de Cerès les presens y semer :

L'autre, au contraire, ardant, aime les armes,
Si qu'en sa peau ne sçaurait sejourner
Sans bravement attaquer les allarmes,
Et tout sanglant au logis retourner.

Qui le Palais de langue mise en vente
Fait esclater devant un president,
Et qui, piqué d'avarice suivante,
Franchit la mer de l'Inde à l'Occident.

L'un de l'amour adore l'inconstance,
L'autre, plus sain, ne met l'esprit sinon
Au bien public, aux choses d'importance,
Cherchant par peine un perdurable nom.

L'un suit la cour et les faveurs ensemble,
Si que sa teste au ciel semble toucher :
L'autre les fuit et est mort, ce luy semble,
S'il void le roy de son toict approcher.

Le pelerin à l'ombre se delasse,
Ou d'un sommeil le travail adoucit,
Ou reveillé, avec la pleine tasse
Des jours d'esté la longueur accourcit.

Qui devant l'aube accourt triste à la porte
Du conseiller, et là, faisant maint tour
Le sac au poing, attend que Monsieur sorte
Pour luy donner humblement le bon jour.

Icy cestuy de la sage Nature
Les fairs divers remasche en y pensant,
Et cestuy-là, par la lineature
Des mains, predit le malheur menaçant.

L'un, allumant ses vains fourneaux, se fonde
Dessus la pierre incertaine, et combien
Que l'invoqué Mercure ne responde,
Soufle en deux mois le meilleur de son bien.

L'un grave en bronze, et dans le marbre à force
Veut le naïf de Nature imiter :
Des corps errans l'astrologue s'efforce
Oser par art le chemin limiter.

Mais tels estats, les piliers de la vie,
Ne m'ont point pleu, et me suis tellement
Esloigné d'eux que je n'eus onc envie
D'abaisser l'œil pour les voir seulement.

L'honneur sans plus du verd laurier m'agrée,
Par luy je hay le vulgaire odieux :
Voilà pourquoy Euterpe la sacrée
M'a de mortel fait compagnon des dieux.

La belle m'aime et par ses bois m'amuse,
Me tient, m'embrasse, et, quand je veux sonner,
De m'accorder ses flutes ne refuse,
Ne de m'apprendre à bien les entonner.

Dès mon enfance en l'eau de ses fonteînes
Pour prestre sien me plongea de sa main,
Me faisant part du haut honneur d'Athenes
Et du sçavoir de l'antique Romain.

De l'Élection de son sépulcre.

ANTRES, et vous, fontaines,
De ces roches hautaines
Qui tombez contre-bas
D'un glissant pas ;

Et vous, forests et ondes
Par ces prez vagabondes,
Et vous, rives et bois,
Oyez ma vois.

Quand le ciel et mon heure
Jugeront que je meure,
Ravi du beau sejour
Du commun jour ;

Je defens qu'on ne rompe
Le marbre pour la pompe
De vouloir mon tombeau
Bastir plus beau.

Mais bien je veux qu'un arbre
M'ombrage en lieu d'un marbre,
Arbre qui soit couvert
Toujours de verd,

De moy puisse la terre
Engendrer un lierre
M'embrassant en main tour
Tout à l'entour :

Et la vigne tortisse
Mon sepulchre embellisse,
Faisant de toutes pars
Une ombre espars !

Là viendront chaque année
A ma feste ordonnée
Avecques leurs taureaux
Les pastoureaux :



Tel fut Ronſard, autheur de cét ouurage,
Tel fut ſon œil, ſa bouche & ſon viſage,
Portrait au vif de deux crayons diuers:
Icy le Corps, & l'Eſprit en ſes vers.

RONSARD — EXTRAIT DE « LA FRANCIADE » — 1572

Puis ayans fait l'office
Du devot sacrifice,
Parlans à l'isle ainsi,
  Diront ceci :

Que tu es renommée
D'estre tombe nommée
D'un, de qui l'univers
  Chante les vers !

Qui oncques en sa vie
Ne fut brulé d'envie
D'acquerir les honneurs
  Des grands seigneurs ;

Ny n'enseigna l'usage
De l'amoureux breuvage,
Ny l'art des anciens
  Magiciens ;

Mais bien à nos campagnes
Fit voir les Sœurs compagnes
Foulantes l'herbe aux sons
  De ses chansons.

Car il fit à sa lyre
Si bons accords eslire
Qu'il orna de ses chants
  Nous et nos champs.

La douce manne tombe
A jamais sur sa tombe,
Et l'humeur que produit
  En may la nuit !

Tout à l'entour l'emmure
L'herbe et l'eau qui murmure,
L'un tousjours verdoyant,
  L'autre ondoyant.

Et nous, ayans memoire
De sa fameuse gloire,
Luy ferons comme à Pan
  Honneur chaque an.

Ainsi dira la troupe,
Versant de mainte coupe

Le sang d'un agnelet
  Avec du lait

Dessus moy, qui à l'heure
Seray par la demeure
Où les heureux esprits
  Ont leur pourpris.

La gresle ne la nege
N'ont tels lieux pour leur siege,
Ne la foudre oncques là
  Ne devala.

Mais bien constante y dure
L'immortelle verdure,
Et constant en tout temps
  Le beau printemps.

Et Zephyre y alaine
Les myrtes de la plaine
Qui porte les couleurs
  De mille fleurs.

Le soin, qui sollicite
Les rois, ne les incite
Leurs voisins ruiner
  Pour dominer ;

Ains comme freres vivent,
Et morts encore suivent
Les mestiers qu'ils avoient
  Quand ils vivoient.

Là là j'oirray d'Alcée
La lyre courroucée,
Et Sapphon qui sur tous
  Sonne plus dous.

Combien ceux qui entendent
Les chansons qu'ils respandent,
Se doivent réjouir
  De les ouir ;

Quand la peine receue
Du rocher est deceue,
Et quand le vieil Tantal
  N'endure mal

La seule lyre douce
L'ennuy des cœurs repousse,
Et va l'esprit flatant
De l'escoutant.

A un Aubespin.

BEL aubespin verdissant,
Fleurissant
Le long de ce beau rivage,
Tu es vestu jusqu'au bas
Des longs bras
D'une lambrunche sauvage.

Deux camps de rouges fourmis
Se sont mis
En garnison sous ta souche :
Dans les pertuis de ton tronc
Tout du long
Les avettes ont leur couche.

Le chantre rossignolet
Nouvelet,
Courtisant sa bien-aimée,
Pour ses amours alleger,
Vient loger
Tous les ans en ta ramée.

Sur ta cyme il fait son ny
Tout uny
De mousse et de fine soye,
Où ses petits esclorront,
Qui seront
De mes mains la douce proye.

Or vy, gentil aubespin,
Vy sans fin,
Vy sans que jamais tonnerre,
Ou la coignée, ou les vents,
Ou les temps
Te puissent ruer par terre.

LES AMOURS DIVERSES

A Nicolas de Neufville.

SEIGNEUR DE VILLEROY

JA du prochain hyver je prevoy la tempeste,
Ja cinquante et six ans ont neigé sur ma teste,
Il est temps de laisser les vers et les amours
Et de prendre congé du plus beau de mes jours.
J'ay vescu, Villeroy, si bien que nulle envie
En partant je ne porte aux plaisirs de la vie ;
Je les ay tous goustez, et me les suis permis
Autant que la raison me les rendoit amis,
Sur l'eschaffaut mondain, jouant mon personnage
D'un habit convenable aux temps et à mon âge.
J'ay veu lever le jour, j'ai veu lever le soir ;
J'ay veu gresler, tonner, esclairer et pleuvoir ;
J'ay veu peuples et roys, et depuis vingt années
J'ay veu presque la France au bout de ses journées ;
J'ay veu guerres, debats, tantost treves et paix,
Tantost accords promis, redéfais et refais,
Puis défais et refais ; j'ai veu que sous la lune
Tout n'estoit que hazard et pendoit de Fortune.
Pour néant la prudence est guide des humains ;
L'invincible destin lui enchaisne les mains,
La tenant prisoniere, et tout ce qu'on propose
Sagement la Fortune autrement en dispose.
Je m'en-vais saoul du monde ainsi qu'un convié
S'en-va saoul du banquet de quelque marié,
Ou du festin d'un roy, sans renfronger sa face
Si un autre après luy se saisist de sa place.
J'ai couru mon flambeau sans me donner esmoy,
Le baillant à quelqu'un s'il recourt après moy ;
Il ne faut s'en fascher, c'est la loy de nature,
Où s'engage en naissant chacune créature...
Or, comme un endebté de qui proche est le terme
De payer à son maistre ou l'usure ou la ferme,
Et, n'ayant ny argent ny biens pour secourir
Sa misère au besoin, desire de mourir ;

Ainsi, ton obligé, ne pouvant satisfaire
Aux biens que je te doibs, le jour ne me peut plaire ;
Presque à regret je vy et à regret je voy
Les rayons du soleil s'estendre dessus moy.
Pour ce je porte en l'ame une amere tristesse
De quoy mon pied s'avance aux faux-bourgs de vieillesse,
Et voy (quelque moyen que je puisse essayer)
Qu'il faut que je desloge avant de te payer,
S'il ne te plaist d'ouvrir le ressort de mon coffre,
Et prendre ce papier que pour acquit je t'offre,
Et ma plume qui peut, escrivant verité,
Tesmoigner ta louange à la posterité.
Reçois donc mon present, s'il te plaist, et le garde
En ta belle maison de Conflant, qui regarde
Paris, sejour des roys, dont le front spacieux
Ne void rien de pareil sous la voute des cieux ;
Attendant qu'Appollon m'eschauffe le courage
De chanter tes jardins, ton clos et ton bocage,
Ton bel air, ta rivière et les champs d'alentour,
Qui sont toute l'année eschauffez d'un beau jour ;
Ta forest d'orangers, dont la perruque verte
De cheveux eternels en tout temps est couverte,
Et tousjours son fruict d'or de ses fueilles defend
Comme une mere fait de ses bras son enfant.
Pren ce livre pour gage et luy fais, je te prie,
Ouvrir en ma faveur ta belle librairie,
Où logent sans parler tant d'hostes estrangers :
Car il sent aussi bon que font tes orangers.

Contre les Bûcherons de la forest de Gastine.

ESCOUTE, bucheron, arreste un peu le bras :
Ce ne sont pas des bois que tu jettes à bas ;
Ne vois-tu pas le sang, lequel degoute à force
Des nymphes qui vivoient dessous la dure escorce?
Sacrilege meurdrier, si on pend un voleur
Pour piller un butin de bien peu de valeur,
Combien de feux, de fers, de morts, et de detresses
Merites-tu, meschant, pour tuer nos déesses?

Forest, haute maison des oiseaux bocagers !
Plus le cerf solitaire et les chevreuls legers
Ne paistront sous ton ombre, et ta verte criniere
Plus du soleil d'esté ne rompra la lumière.

Plus l'amoureux pasteur sus un troncq adossé,
Enflant son flageolet à quatre trous persé,
Son mastin à ses pieds, à son flanc la houlette,
Ne dira plus l'ardeur de sa belle Janette :
Tout deviendra muet ; Echo sera sans vois ;
Tu deviendras campagne, et en lieu de tes bois,
Dont l'ombrage incertain lentement se remue,
Tu sentiras le soc, le coutre, et la charrue ;
Tu perdras ton silence, et Satyres et Pans,
Et plus le cerf chez toy ne cachera ses fans.

Adieu, vieille forest, le jouet de Zephire,
Où premier j'accorday les langues de ma lyre,
Où premier j'entendi les fleches resonner
D'Apollon, qui me vint tout le cœur estonner ;
Où premier admirant la belle Calliope,
Je devins amoureux de sa neuvaine trope,
Quand sa main sur le front cent roses me jetta,
Et de son propre laict Euterpe m'allaita.

Adieu, vieille forest, adieu, testes sacrées,
De tableaux et de fleurs en tout temps reverées,
Maintenant le desdain des passans alterez,
Qui, bruslez en l'esté des rayons etherez,
Sans plus trouver le frais de tes douces verdures,
Accusent tes meurtriers, et leur disent injures !

Adieu, chesnes, couronne aux vaillans citoyens,
Arbres de Jupiter, germes Dodonéens,
Qui premiers aux humains donnastes à repaistre ;
Peuples vrayment ingrats, qui n'ont sçeu recognoistre
Les biens receus de vous, peuples vrayment grossiers,
De massacrer ainsi leurs peres nourriciers !

Que l'homme est malheureux qui au monde se fie !
O dieux, que veritable est la philosophie,
Qui dit que toute chose à la fin perira,
Et qu'en changeant de forme une autre vestira !

De Tempé la vallée un jour sera montagne,
Et la cyme d'Athos une large campagne :
Neptune quelquefois de blé sera couvert :
La matière demeure et la forme se perd.

Discours des misères de ce temps.
A la Reine Catherine de Médicis.

MADAME, je serois ou du plomb ou du bois
Si moy que la nature a fait naistre François,
Aux races à venir je ne contois la peine
Et l'extreme malheur dont nostre France est pleine.
Je veux, maugré les ans, au monde publier
D'une plume de fer sur un papier d'acier,
Que ses propres enfans l'ont prise et devestue,
Et jusques à la mort vilainement batue.
Elle semble au marchand, hélas ! qui par malheur
En faisant son chemin rencontre le volleur
Qui contre l'estomach luy tend la main armée
D'avarice cruelle et de sang affamée...
Mais ces nouveaux tyrans qui la France ont pillée,
Vollée, assassinée, à force despouillée,
Et de cent mille coups le corps luy ont batu
(Comme si brigandage estoit une vertu)
Vivent sans chastiment, et à les ouïr dire
C'est Dieu qui les conduit, et ne s'en font que rire.
Ils ont le cœur si fol, si superbe et si fier,
Qu'ils osent au combat leur maistre desfier ;
Ils se disent de Dieu les mignons, et au reste
Qu'ils sont les heritiers du royaume celeste.
Les pauvres insensés ! qui ne cognoissent pas
Que Dieu pere commun des hommes d'icy bas
Veut sauver un chacun, et que la grand'closture
Du grand paradis s'ouvre à toute créature
Qui croit en Jésus-Christ. Certes beaucoup de lieux
Et de sieges seroient sans ames dans les cieux,
Et paradis seroit une plaine deserte,
Si pour eux seulement la porte estoit ouverte.
Or eux se vantant seuls les vrais enfans de Dieu,
En la dextre ont le glaive et en l'autre le feu,

Et, comme furieux qui frappent et enragent,
Vollent les temples saincts, et les villes saccagent.
Et quoy? brusler maisons, piller et brigander,
Tuer, assassiner, par force commander,
N'obéir plus aux rois, amasser des armées,
Appelez-vous cela Eglises reformées?
Jesus, que seulement vous confessez icy
De bouche et non de cœur, ne faisoit pas ainsi ;
Et sainct Paul en preschant n'avoit pour toutes armes
Sinon l'humilité, les jeusnes et les larmes ;
Et les peres martyrs, aux plus dures saisons
Des tyrans, ne s'armoient sinon que d'oraisons,
Bien qu'un ange du ciel, à leur moindre priere,
En soufflant eust rué les tyrans en arriere.
Mais par force on ne peut paradis violer ;
Jesus nous a monstré le chemin d'y aller.
Armez de patience il faut suivre sa voye ;
Celuy qui ne la suit se damne et se fourvoye...
De Beze, je te prie, escoute la parolle,
Que tu estimeras d'une personne folle ;
S'il te plaist toutesfois de juger sainement,
Après m'avoir ouy tu diras autrement.
La terre qu'aujourd'huy tu remplis toute d'armes,
Y faisant fourmiller grand nombre de gendarmes...
De Beze, ce n'est pas une terre gothique,
Ny une region Tartare ny Scythique ;
C'est celle où tu nasquis, qui douce te receut,
Alors qu'à Vezelay ta mere te conceut ;
Celle qui t'a nourry et qui t'a fait apprendre
La science et les arts dès ta jeunesse tendre,
Pour luy faire service et pour en bien user,
Et non, comme tu fais, à fin d'en abuser.
Si tu es envers elle enfant de bon courage,
Ores que tu le peux, rends-luy son nourrissage,
Retire tes soldarts, et au lac Genevois
(Comme chose execrable) enfonce leur harnois.
Ne presche plus en France une Evangile armée,
Un Christ empistolé tout noirci de fumée,
Portant un morion en teste, et dans sa main
Un large coutelas rouge de sang humain...
. . . . Appellez-vous athée
Celuy qui dès l'enfance onc du cœur n'a ostée

La foy de ses ayeuls? qui ne trouble les lois
De son pays natal, les peuples ny les rois?
Appelez-vous athée un homme qui mesprise
Vos songes contre-faits, les monstres de l'Eglise?
Qui croit en un seul Dieu, qui croit au Sainct Esprit,
Qui croit de tout son cœur au sauveur Jesus-Christ?
Appelez-vous athée un homme qui deteste
Et vous et vos erreurs comme infernale peste?...
Ah ! que vous estes loing de nos premiers docteurs,
Qui, sans craindre la mort ny les persecuteurs,
De leur bon gré s'offroient aux plus cruels supplices,
Sans envoyer pour eux je ne sçay quels novices !
Que vit tant à Geneve un Calvin desja vieux,
Qu'il ne se fait en France un martyr glorieux
Souffrant pour sa parolle? O ames peu hardies !
Vous ressemblez à ceux qui font les tragedies,
Lesquels sans les jouer demeurent tous craintifs,
Et en donnent la charge aux nouveaux apprentifs,
Pour n'estre poinct mocquez ni sifflez, si l'issue
De la fable n'est pas du peuple bien receue...
Les apostres jadis preschoient tous d'un accord ;
Entre vous aujourd'huy ne regne que discord ;
Les uns sont Zvingliens, les autres Lutheristes,
Les autres Puritains, Quintins, Anabaptistes,
Les autres de Calvin vont adorant les pas,
L'un est predestiné et l'autre ne l'est pas,
Et l'autre enrage après l'erreur Muncerienne,
Et bien tost s'ouvrira l'escole Bezienne.
Si bien que ce Luther lequel estoit premier,
Chassé par les nouveaux est presque le dernier ;
Et sa secte qui fut de tant d'hommes garnie
Est la moindre des neuf qui sont en Germanie.
Vous devriez pour le moins, avant que nous troubler,
Estre ensemble d'accord sans vous desassembler ;
Car Christ n'est pas un dieu de noise ny discorde :
Christ n'est que charité, qu'amour et que concorde,
Et monstrez clairement par la division
Que Dieu n'est point autheur de vostre opinion.
Mais monstrez-moy quelqu'un qui ait changé de vie
Après avoir suivy vostre belle folie !
J'en voy qui ont changé de couleur et de teint,
Hideux en barbe longue et en visage feint,

Qui sont plus que devant tristes, mornes et palles,
Comme Oreste agité de fureurs infernales.
Mais je n'en ay point veu qui soient d'audacieux
Plus humbles devenus, plus doux ny gracieux,
De paillards continens, de menteurs veritables,
D'effrontez vergongneux, de cruels charitables,
De larrons aumosniers, et pas un n'a changé
Le vice dont il fut auparavant chargé...
L'autre jour, en pensant que ceste pauvre terre
S'en alloit (ô mal-heur !) la proye d'Angleterre,
Et que ses propres fils amenoient l'estranger
Qui boit les eaux du Rhin, à fin de l'outrager,
M'apparut tristement l'Idole de la France,
Non telle qu'elle estoit lorsque la brave lance
De Henry la gardoit, mais foible sans confort,
Comme une pauvre femme atteinte de la mort.
Son sceptre luy pendoit, et sa robe semée
De fleurs de lys estoit en cent lieues entamée ;
Son poil estoit hideux, son œil have et profond,
Et nulle majesté ne luy haussoit le front.
En la voyant ainsi, je luy dis : « O princesse,
Qui presque de l'Europe as esté la maistresse,
Mere de tant de roys, conte-moy ton malheur,
Et dy-moy, je te pri', d'où te vient ta douleur? »
Elle adonc en tirant sa parolle contrainte,
Souspirant aigrement, me fit ainsi sa plainte :
« Une ville est assise ès champs savoysiens,
Qui par fraude a chassé ses seigneurs anciens,
Miserable sejour de toute apostasie,
D'opiniastreté, d'orgueil et d'heresie,
Laquelle (en ce-pendant que les rois augmentoient
Mes bornes, et bien loin pour l'honneur combattoient)
Appellant les banis en sa secte damnable,
M'a fait comme tu vois chetive et miserable.
Or mes rois, cognoissans qu'une telle cité
Leur seroit quelque jour une infelicité,
Deliberoient assez de la ruer par terre ;
Mais contre elle jamais n'ont entrepris la guerre,
Ou soit par negligence, ou soit par le destin,
Entiere ils l'ont laissée et de là vient ma fin.
Comme ces laboureurs, dont les mains inutiles
Laissent pendre l'hyver un toufeau de chenilles

Dans une fueille seiche au faiste d'un pommier ;
Si tost que le soleil de son rayon premier
A la fueille eschauffée, et qu'elle est arrosée
Par deux ou par trois fois d'une tendre rosée,
Le venin, qui sembloit par l'hyver consumé,
En chenilles soudain apparoist animé,
Qui tombent de la fueille, et rampent à grand'peine,
D'un dos entre-cassé au milieu de la plaine.
L'une monte en un chesne et l'autre en un ormeau,
Et toujours en mangeant se trainent au coupeau ;
Puis descendent à terre, et tellement se paissent
Qu'une seule verdure en la terre ne laissent.
Alors le laboureur voyant son champ gasté,
Lamente pour néant qu'il ne s'estoit hasté
D'estouffer de bonne heure une telle semence ;
Il voit que c'est sa faute et s'en donne l'offense.
« Ainsi lorsque mes rois aux guerres s'efforçoient,
Toutes en un monceau ces chenilles croissoient !
Si quen moins de trois mois telle tourbe enragée
Sur moy s'est espandue, et m'a toute mangée...

. . . .

Toutesfois en mon mal je n'ay perdu le cœur,
Pour avoir une royne à propos rencontrée,
Qui douce et gracieuse envers moy s'est montrée...
Puis quand je voy mon roy, qui desja devient grand,
Qui courageusement me soustient et defend,
Je suis toute guarie, et la seule apparence
D'un prince si bien né me nourrit d'esperance...
Cependant pren la plume, et d'un style endurci
Contre le trait des ans engrave tout cecy ;
A fin que nos nepveux puissent un jour connoistre
Que l'homme est mal-heureux qui se prend à son maistre. »
Ainsi par vision la France à moy parla,
Puis s'esvanouissant de mes yeux s'en-vola
Comme une poudre au vent, ou cimme une fumée
Qui se jouait en l'air est en rien consumée.

Remontrance au Peuple de France.

. . . .

O Seigneur tout puissant, qui as toujours esté
Vers toutes nations plein de toute bonté,

De quoy te sert là haut la foudre et le tonnerre
Si d'un esclat de feu tu n'en brusles la terre?
Es-tu dedans un throsne assis sans faire rien?
Il ne faut point douter que tu ne sçaches bien
Cela que contre toy brassent tes créatures,
Et toutesfois, Seigneur, tu le vois et l'endures !
Ne vois-tu pas du ciel ces petits animaux,
Lesquels ne sont vestus que de petites peaux,
Ces petits animaux qu'on appelle les hommes
Qu'ainsi que bulles d'eaux tu creves et consommes,
Que les doctes Romains et les doctes Gregeois
Nomment songe, fumée et fueillage des bois,
Qui n'ont jamais icy la verité cognue
Que je ne sçay comment ou par songe ou par nue?
Et toutesfois, Seigneur, ils font les empeschez,
Comme si tes secrets ne leur estoient cachez,
Braves entrepreneurs et discoureurs des choses
Qui aux entendemens de tous hommes sont closes,
Qui par longue dispute et curieux propos
Ne te laissent jouir du bien de ton repos,
Qui de tes sacremens effacent la memoire,
Qui disputent en vain de cela qu'il faut croire,
Qui font trouver ton fils imposteur et menteur ;
Ne les puniras-tu, souverain créateur...
Comment pourrions-nous bien avec nos petits yeux
Cognoistre clairement les mysteres des cieux,
Quand nous ne sçavons pas regir nos republiques,
Ny mesmes gouverner nos choses domestiques?
Quand nous ne cognoissons la moindre herbe des prez?
Quand nous ne voyons pas ce qui est à nos piez?
Toutefois les docteurs de ces sectes nouvelles,
Comme si l'Esprit Sainct avoit usé ses ailes
A s'appuyer sur eux, comme s'ils en avoient eu
Du ciel dru et menu mille langues de feu,
Et comme s'ils avoient (ainsi que dit la fable
De Minos) banqueté des hauts dieux à la table,
Sans que honte et vergongne en leur cœur trouve lieu,
Parlent profondement des mysteres de Dieu ;
Ils sont ses conseillers, ils sont ses secrétaires,
Ils sçavent ses advis, ils sçavent ses affaires,
Ils ont la clef du ciel et y entrent tous seuls,
Ou qui veut y entrer il faut parler à eux.

Les autres ne sont rien sinon que grosses bestes,
Gros chapperons fourrez, grasses et lourdes testes.
Sainct Ambrois, sainct Hierosme, et les autres docteurs
N'estoient que des reveurs, des fols et des menteurs...
Il ne faut pas avoir beaucoup d'expérience
Pour estre exactement docte en vostre science ;
Les barbiers, les maçons en un jour y sont clercs,
Tant vos mysteres saincts sont cachez et couvers.
Il faut tant seulement avecques hardiesse
Detester le papat, parler contre la messe,
Estre sobre en propos, barbe longue, et le front
De rides labouré, l'œil farouche et profond,
Les cheveux mal peignez, le sourcy qui s'avale,
Le maintien refrongné, le visage tout pasle,
Se monstrer rarement, composer maint escrit,
Parler de l'Eternel, du Seigneur et de Christ...
Avoir sainct Paul en bouche et le prendre à la lettre,
Aux femmes, aux enfants l'Evangile permettre,
Les œuvres mespriser et haut-louer la foy.
Voila tout le sçavoir de vostre belle loy.
J'ay autrefois gousté, quand j'estois jeune d'âge,
Du miel empoisonné de vostre doux breuvage ;
Mais quelque bon daimon m'ayant ouy crier
Avant que l'avaller me l'osta du gosier...
O Seigneur, tu devrois, pour chose necessaire,
Mettre l'opinion aux talons, et la faire
Loin du chef demeurer, et non pas l'apposer
Si près de la raison, à fin de rabuser?
Comme un meschant voisin, qui abuse à toute heure
Celuy qui par fortune auprès de luy demeure.
Ce monstre, qui se coule en nos cerveaux, après
Va gaignant la raison laquelle habite auprès
Et alors toute chose en l'homme est desbordée,
Quand par l'opinion la raison est guidée.
La seule opinion fait les hommes armer,
Et frere contre frere au combat animer ;
Perd la religion, renverse les grand's villes,
Les couronnes des rois, les polices civiles ;
Et après que le peuple est sous elle abatu,
Lors le vice et l'erreur surmontent la vertu...
Nous sçavons bien, Seigneur, que nos fautes sont grandes,
Dignes de chatiment ; mais, Seigneur, tu demandes

Pour satisfaction un courage contrit,
Un cœur humilié, un penitent esprit.
Et pource, Seigneur Dieu, ne punis en ton ire
Ton peuple repentant qui lamente et souspire,
Qui te demande grace ; et, par triste meschef,
Les fautes de ses roys ne tournent sur son chef...
O vous, doctes prelats, poussez du Sainct Esprit,
Qui estes assemblez au nom de Jesus-Christ,
Et taschez sainctement par une voye utile
De conduire l'Eglise à l'accord d'un concile ;
Vous-mesmes les premiers, prelats, reformez-vous,
Et comme vrais pasteurs faites la guerre aux loups ;
Ostez l'ambition, la richesse excessive ;
Arrachez de vos cœurs la jeunesse lascive,
Soyez sobres de table et sobres de propos ;
De vos troupeaux commis cherchez-moy le repos,
Non le vostre, prelats ; car vostre vray office
Est de prescher sans cesse et de chasser le vice.
Vos grandeurs, vos honneurs, vos gloires despouillez ;
Soyez-moy de vertus, non de soye habillez ;
Ayez chaste le corps, simple la conscience ;
Soit de nuit, soit de jour, apprenez la science ;
Gardez entre le peuple une humble dignité,
Et joignez la douceur avec la gravité...
Vous, juges des citez, qui d'une main égale
Devriez administrer la justice royale,
Cent et cent fois le jour mettez devant vos yeux
Que l'erreur qui pullule en nos seditieux
Est vostre seule faute, et, sans vos entreprises,
Que nos villes jamais n'eussent esté surprises.
Si vous eussiez puny par le glaive trenchant
Le huguenot mutin, l'heretique meschant,
Le peuple fust en paix ; mais vostre connivence
A perdu la justice et l'empire de France,
Il faut, sans avoir peur des princes ny des rois,
Tenir droit la balance, et ne trahir les lois
De Dieu, qui sur le fait des justices prend garde,
Et assis aux sommets des citez vous regarde.
Il perce vos maisons de son œil tout-voyant,
Et, grand juge, cognoit le juge fourvoyant
Par present alleché ou celuy qui par crainte
Corrompt la majesté de la justice saincte...

Et vous, nobles aussi, qui n'avez renoncée
La foy de pere en fils qui vous est annoncée,
Soustenez vostre roy, mettez-luy derechef
Le sceptre dans la main et la couronne au chef,
N'espargnez vostre sang, vos biens ny vostre vie :
Heureux celuy qui meurt pour garder sa patrie !
Vous, peuple, qui du coutre et des bœufs accouplez
Fendez la terre grasse et y semez des blez ;
Vous, marchans, qui allez les uns sur la marine
Les autres sur la terre, et de qui la poitrine
N'a humé de Luther la secte ni la foy,
Monstrez-vous à ce coup bons serviteurs du roy !
Et vous, sacré troupeau, sacrez mignons des Muses,
Qui avez au cerveau les sciences infuses,
Qui faites en papier luire vos noms icy
Comme un soleil d'esté de rayons esclaircy,
De nostre jeune prince escrivez la querelle
Et armez Apollon et les Muses pour elle...
Vous, guerriers asseurez, vous, pietons, vous, soldars,
De Bellonne conceus, jeune race de Mars,
Dont les fresches vertus par la Gaule fleurissent,
N'ayez peur que les bois leurs feuilles convertissent
En huguenots armez, ou comme les Titans
Ils naissent de la terre en armes combatans.
Ne craignez point aussi les troupes d'Allemagne,
Ny ces reistres mutins qu'un François accompagne ;
Ils ne sont point conceus d'un fer ny d'un rocher :
Leur cœur se peut navrer, penetrable est leur chair ;...
Mais ayez forte pique et bien tranchante espée,
Bon cœur et bonne main, bonne armure trempée,
La bonne targue au bras, aux corps bons corselets,
Bonne poudre, bon plomb, bon feu, bons pistolets,
Bon morion en teste, et surtout une face
Qui du premier regard vostre ennemy desface.
Vous ne combattez pas, soldars, comme autresfois
Pour borner plus avant l'empire de vos rois ;
C'est pour l'honneur de Dieu et sa querelle saincte
Qu'aujourd'hui vous portez l'espée au costé ceinte...

RONSARD AUTOGRAPHE

Je me recommande humblement
aux plus que divines grâces et charités de madamoiselle de Moret et
aux vostres pareillement.

Vostre obéissant frere
serviteur et amy

—

Fragment d'une lettre de Ronsard a un poète.

Sonnets.

HEUREUX qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage,
Ou comme cestuy là qui conquit la toison,
Et puis est retourné, plein d'usage et raison,
Vivre entre ses parents le reste de son aage !

Quand revoiray-je, hélas, de mon petit village
Fumer la cheminée, et en quelle saison
Revoiray-je le clos de ma pauvre maison,
Qui m'est une province, et beaucoup d'avantage?

Plus me plaist le séjour qu'ont basty mes ayeux,
Que des palais Romains le front audacieux ,
Plus que le marbre dur me plaist l'ardoise fine :

Plus mon Loyre Gaulois que le Tibre Latin,
Plus mon petit Lyré que le mont Palatin,
Et plus que l'air marin la doulceur angevine.



* BELLAY (Joachim DU), né en 1525 au bourg du Liré, près d'Angers, mort en 1560. Son enfance fut maladive et contristée. Etudiant en droit à Poitiers, il rencontra par hasard, dans une hôtellerie, Ronsard, le futur chef de la Pléiade, qui l'emmena au collège de Coqueret. Sa *défense et illustration de la langue française*, parue en 1549, fut le manifeste des novateurs et leur programme. En 1550 il publie des sonnets amoureux sous le titre d'*Olive*, qui est l'anagramme d'une maîtresse platonique, Mlle de Viole. Des *Vers lyriques* ou *Odes*, imprimés à la suite, se recommandent par le naturel, l'aisance, la familiarité tout unie. En 1551 il va rejoindre à Rome son cousin le cardinal du Bellay, qui se l'attache comme intendant. C'est là qu'il fait deux nouveaux recueils de sonnets : les *Antiquités de Rome* et les *Regrets*, publiés l'un en 1558, l'autre en 1559. Il rentra en France vers 1555. Dans les *Jeux rustiques*, son dernier ouvrage, maintes pièces sont exquises de grâce légère et de délicate harmonie.

Du Bellay fut, avant tout, un élégiaque. Il ne manque ni d'élévation ni de vigueur ; il a surtout la grâce, la douceur, l'aménité, une tendresse délicate, une mélancolie discrète et pénétrante.

MARCHER d'un grave pas, et d'un grave sourci,
Et d'un grave soubriz à chacun faire feste,
Balancer tous ses mots, respondre de la teste,
Avec un *Messer non*, ou bien un *Messer si* :

Entremêler souvent un Petit *E cosi*,
Et d'un *Son Servitor* contrefaire l'honneste,
Et comme si lon eust sa part en la conqueste,
Discourir sur Florence, et sur Naples aussi :

Seigneuriser chacun d'un baisement de main,
Et suivant la façon du courtisan Romain,
Cacher sa pauvreté d'une brave apparence ;

Voilà de ceste court la plus grande vertu,
Dont souvent mal monté, mal sain, et mal vestu,
Sans barbe et sans argent on s'en retourne en France.

COMME le champ semé en verdure foisonne,
De verdure se hausse en tuyau verdissant,
Du tuyau se herisse en espic florissant,
L'espic jaunit en grain, que le chaud assaisonne ;

Et comme en la saison le rustique moissonne
Les ondoyans cheveux du sillon blondissant,
Les met d'ordre en javelle, et du blé jaunissant,
Sur le champ dépouillé, mille gerbes façonne ;

Ainsi, de peu à peu, creut l'Empire romain,
Tant qu'il fut despouillé par la barbare main
Qui ne laissa de luy que ces marques antiques

Que chacun va pillant : comme on voit le glebeur,
Cheminant pas à pas, recueillir les reliques
De ce qui va tombant après le moissonneur.

CEPENDANT que Magny suit son grand Avanson,
Panjas son Cardinal, et moy le mien encore,
Et que l'espoir flateur, qui nos beaux ans dévore,
Appaste noz désirs d'un friand hamesson,

Tu courtises les Roys, et d'un plus heureux son
Chantant l'heur de Henry, qui son siècle décore,
Tu t'honores toy mesme, et celuy qui honore
L'honneur que tu luy fais par ta docte chanson.

Las, et nous ce pendant nous consumons nostre aage
Sur le bord incogneu d'un estrange rivage,
Où le malheur nous fait ces tristes vers chanter :

Comme on voit quelquefois quand la mort les appelle,
Arrengez flanc à flanc parmy l'herbe nouvelle
Bien loing sur un estang trois cygnes lamenter.

C'ESTOIT ores, c'estoit qu'à moy je devois vivre,
Sans vouloir estre plus, que cela que je suis,
Et qu'heureux je devois de ce peu que je puis
Vivre content du bien de la plume et du livre.

Mais il n'a pleu aux Dieux me permettre de suivre
Ma jeune liberté, ny faire que depuis
Je vesquisse aussi franc de travaux et d'ennuis,
Comme d'ambition j'estois franc et délivre.

Il ne leur a pas pleu qu'en ma vieille saison
Je sceusse quel bien c'est de vivre en sa maison,
De vivre entre les siens sans crainte et sans envie :

Il leur a pleu, hélas, qu'à ce bord estranger
Je veisse ma franchise en prison se changer,
Et la fleur de mes ans en l'hyver de ma vie.

SI NOSTRE vie est moins qu'une journée
En l'eternel, si l'an qui faict le tour
Chasse nos jours sans espoir de retour,
Si perissable est toute chose née,

Que songes-tu, mon ame emprisonnée?
Pourquoy te plaist l'obscur de nostre jour,
Si pour voler en un plus cler sejour,
Tu as au dos l'aele empanée?

La est le bien que tout esprit desire,
La, le repos ou tout le monde aspire,
La est l'amour, la le plaisir encore.

La, ô mon ame au plus hault ciel guidée !
Tu y pouras recongnoistre l'Idée
De la beauté qu'en ce monde j'adore.

D'un Vanneur de blé aux vents.

A VOUS, trouppe légère,
Qui d'aile passagère,
Par le monde volez,
Et d'un sifflant murmure
L'ombrageuse verdure
Doucement esbranlez,

J'offre ces violettes,
Ces lis et ces fleurettes,
Et ces roses icy,
Ces vermeillettes roses,
Tout freschement écloses,
Et ces œillets aussi.

De vostre douce haleine
Evantez cette plaine,
Evantez ce séjour,
Cependant que j'ahanne
A mon blé que je vanne
A la chaleur du jour.

A Vénus.

AYANT, après long désir,
Pris de ma douce ennemie
Quelques arrhes du plaisir
Que sa rigueur me dénie,

Je t'offre ces beaux œillets,
Vénus, je t'offre ces roses,
Dont les boutons vermeillets
Imitent les lèvres closes

Que j'ai baisé par trois fois,
Marchant tout beau dessous l'ombre
De ce buisson que tu vois ;
Et n'ai su passer ce nombre,

Pour ce que la mère étoit
Auprès de là, ce me semble,
Laquelle nous aguettoit :
De peur encore j'en tremble.

Or je te donne ces fleurs ;
Mais si tu fais ma rebelle
Autant piteuse à mes pleurs
Comme à mes yeus elle est belle,

Un myrte je dédierai,
Dessus les rives de Loire,
Et sur l'écorce écrirai
Ces quatre vers à ta gloire :

« Thenot, sur ce bord ici,
A Venus, sacre et ordonne
Ce myrte, et lui donne aussi
Ses troupeaux et sa personne.

Sonnets.

JE vis, je meurs ; je me brûle et me noye.
J'ai chaut estrême en endurant froidure :
La vie m'est et trop molle et trop dure.
J'ai grans ennuis entremeslez de joye.

Tout à un coup je ris et je larmoye,
Et en plaisir maint grief tourment j'endure :
Mon bien s'en va, et à jamais il dure :
Tout en un coup je seiche et je verdoye.

Ainsi Amour inconstamment me meine ;
Et quand je pense avoir plus de douleur,
Sans y penser je me trouve hors de peine.

Puis quand je croy ma joie estre certeine,
Et estre au haut de mon désiré heur,
Il me remet en mon premier malheur.

OH ! si j'étais en ce beau sein ravie
De celui-là pour lequel vais mourant ;
Si avec lui vivre le demeurant
De mes courts jours ne m'empêchait envie ;



* LABÉ (Louise), surnommée la Belle Cordière, née et morte à Lyon (1526-1566). Son père, nommé Pierre Charly, Charlin ou Charlieu, dit LABÉ, était d'origine italienne et lui avait fait donner une brillante instruction. D'une beauté remarquable, habile à l'équitation et à l'escrime, elle avait le goût des aventures et suivit, dit-on, à l'âge de seize ans, les troupes royales en Roussillon, où les soldats l'auraient appelée *le capitaine Loys*. A son retour elle épousa un riche cordier (d'où son surnom), Ennemond Perrin, qui mourut en 1565, et elle réunit toute la société élégante et littéraire de Lyon dans les magnifiques jardins de son hôtel. Elle a écrit quelques-uns des plus francs et des plus beaux vers d'amour qu'il y ait dans notre langue.

Si, m'accolant, me disait : « Chère amie,
Contentons-nous l'un l'autre, » s'assurant
Que jà tempête, Euripe ni courant,
Ne nous pourra déjoindre en notre vie ;

Si de mes bras le tenant accolé,
Comme du lierre est l'arbre encercelé,
La mort venait, de mon aise envieuse,

Lors que souef plus il me baiserait,
Et mon esprit sur ses lèvres fuirait,
Bien je mourrais, plus que vivante heureuse !

TANT que mes yeux pourront larmes épandre
A l'heur passé avec toi regretter,
Et qu'aux sanglots et soupirs résister
Pourra ma voix, et un peu faire entendre ;

Tant que ma main pourra les cordes tendre
Du mignard lut, pour tes graces chanter ;
Tant que l'esprit se voudra contenter
De ne vouloir rien hors que toi comprendre ;

Je ne souhaite encore point mourir.
Mais, quand mes yeux je sentiray tarir,
Ma voix cassée, et ma main impuissante,

Et mon esprit en ce mortel séjour
Ne pouvant plus montrer signe d'amante,
Priray la Mort noircir mon plus cler jour.

Avril.

Avril, l'honneur et des bois
Et des mois :
Avril, la douce esperance
Des fruicts qui, sous le coton
Du bouton,
Nourrissent leur jeune enfance ;

Avril, l'honneur des prez verds,
Jaunes, pers,
Qui, d'une humeur bigarrée,
Emaillent de mille fleurs
De couleurs
Leur parure diaprée ;

Avril, l'honneur des soupirs
Des Zephyrs,
Qui, sous le vent de leur æle
Dressent encor, ès forests,
Des doux rets,
Pour ravir Flore la belle ;



Remy Belleau.

* BELLEAU (Remi), né en 1528 à Nogent-le-Rotrou, mort en 1577 à Paris. Il fut un des sept de la « Pléiade ». Ses principaux recueils sont les *Petites Inventions* (1557), où il décrit avec une élégante fidélité des fleurs, des fruits ; des insectes, etc. ; la *Bergerie* (1565 et 1572), mêlée de prose et de vers, dans laquelle plusieurs pièces dénotent un sentiment délicat de la poésie rurale ; les *Amours et Nouveaux Echanges* (métamorphoses) *des pierres précieuses* (1573), qui se recommandent par une justesse de trait significative et pittoresque. Ronsard appelait Belleau le peintre de la nature. Il y a parfois, chez lui, quelque chose de la légèreté, de la grâce anacréontique.

Avril, c'est ta douce main
Qui, du sein
De la nature, desserre
Une moisson de senteurs
Et de fleurs,
Embasmant l'air et la terre ;

Avril, la grace et le ris
De Cypris,
Le flair et la douce haleine ;
Avril, le parfum des dieux,
Qui, des cieux,
Sentent l'odeur de la plaine ;

C'est toy, courtois et gentil,
Qui d'exil
Retires ces passageres,
Ces arondelles qui vont,
Et qui sont
Du printemps les mesageres.

L'aubespine et l'aiglantin,
Et le thym,
L'œillet, le lis, et les roses
En ceste belle saison,
A foison,
Monstrent leurs robes écloses.

Le gentil rossignolet,
Doucelet,
Decoupe dessous l'ombrage,
Mille fredons babillars,
Fretillars,
Au doux chant de son ramage.

C'est à ton heureux retour
Que l'amour
Souffle, à doucettes haleines,
Un feu croupi et couvert
Que l'hyver
Receloit dedans nos veines.

Tu vois, en ce temps nouveau,
L'essaim beau
De ces pillardes avettes
Volleter de fleur en fleur,
Pour l'odeur
Qu'ils mussent en leurs cuissettes.

May vantera ses fraischeurs,
Ses fruits meurs,
Et sa féconde rosée,
La manne et le sucre doux,
Le miel roux,
Dont sa grace est arrosée.

Mais moy, je donne ma voix
A ce mois
Qui prend le surnom de celle
Qui, de l'escumeuse mer,
Veit germer
Sa naissance maternelle.

La Cigale.

HA, que nous t'estimons heureuse,
Gentille cigale amoureuse !
Car aussi tost que tu as beu
Dessus les arbrisseaux un peu
De la rosée, aussi contente
Qu'est une princesse puissante,
Tu fais de ta doucette voix
Tressaillir les monts et les bois.

Tout ce qu'apporte la campagne,
Tout ce qu'apporte la montaigne,
Est de ton propre ; au laboureur
Tu plais sur tout : car son labeur
N'offenses, ny portes dommage
N'à luy, ny à son labourage.
Tout homme estime ta bonté,
Douce prophete de l'esté !

La muse t'aime, et t'aime aussi
Apollon, qui t'a fait ainsi
Doucement chanter ; la vieillesse,
Comme nous, jamais ne te blesse.
O sage, ô fille terre-née,
Aime-chanson, passionnée
Qui ne fus onc d'affection,
Franche de toute passion,
Sans estre de sang ny de chair,
Presque semblable à Jupiter.

Les Vendangeurs.

C'ESTOIT en la saison que la troupe rustique
S'appreste pour couper de ceste plante unique,
De ce rameau sacré le raisin pourprissant ;
C'estoit en la saison que le fruit jaunissant
Laisse veusve la branche, et le souillart Autonne
Faict escumer les bords de la vineuse tonne.
Un chascun travailloit, l'un après le pressoir,
L'autre à bien estouper le ventre à l'entonnoir,
Et d'un fil empoissé avec un peu d'estoupes
Calfeutrer les bondons : les uns lavoyent les coupes,
Et rinsoyent les barils, autres sur leurs genoux
Aiguisoient des faucets pour percer les vins doux,
Et piquettans leurs flancs d'une adresse fort gaye,
En trois tours de foret faisoyent saigner la playe,
Puis à bouillons fumeux le faisoyent doisiller
Louche dedans la tasse, et tombant petiller.
Les autres plus gaillards sur les grapes nouvelles
A deux piez s'affondroyent jusque sous les aiscelles ;
Les uns serroyent le marc, les autres pressuroyent ;
Les uns pour vendanger sur la pierre esmouloyent
Le petit bec crochu de leurs mousses serpettes ;
Les uns trempoyent l'osier, les autres leurs tinettes,
Leurs hottes, leur estrain dedans les clairs ruisseaux ;
Autres alloyent raclant les costes des vaisseaux
De gravelle esmaillees, et de mousses couvertes,
Les autres leurs serroyent les levres entr'ouvertes

D'un cercle de peuplier, cordonné d'osiers francs,
Puis à coups de maillet leurs rebatoyent les flancs ;
Les uns buvoyent au bord de la fumante gueule
Des cuves au grand ventre, autres tournoyent la meule,
Faisant craquer le grain et pleurer le raisin ;
Puis sous l'arbre avallé un grand torrent de vin
Rouloit dedans le met et d'une force estrange
Faisoyent geindre le bois et pleuvoir la vendange :
Autres à dos panché entonnoyent à plein seau
La bouillante liqueur de ce vin tout nouveau,
Autres alloyent criant de leur puissance toute
Qu'au pied des seps tortus on fist la mere-goute,
Et chancelant de piez, de teste et de genoux,
S'enyvroyent seulement au fumet des vins doux.

La Pierre aqueuse.

C'ESTOIT une belle brune
Filant au clair de la lune,
Qui laissa choir son fuzeau
Sur le bord d'une fontaine :
Mais courant après sa laine
Plonge la teste dans l'eau,

Et se noya la pauvrette :
Car à sa voix trop foiblette
Nul son desastre sentit,
Puis assez loin ses compagnes
Parmi les verdes campagnes
Gardoyent leur troupeau petit.

Ha ! trop cruelle adventure !
Ha ! mort trop fière et trop dure !
Et trop cruel le flambeau,
Sacré pour son hymenée,
Qui l'attendant l'a menée,
Au lieu du lit, au tombeau.

Et vous, nymphes fontainières,
Trop ingrates et trop fières,
Qui ne vinstes au secours
De ceste jeune bergère,
Qui faisant la mesnagère
Noya le fil de ses jours.

Mais en souvenance bonne
De la bergère mignonne,
Esmeus de pitié, les dieux
En ces pierres blanchissantes
De larmes tousjours coulantes
Changent l'émail de ses yeux...

Va, pleureuse, et te souvienne
Du sang de la playe mienne
Qui coule et coule sans fin,
Et des plaintes espandues
Que je pousse dans les nues
Pour adoucir mon destin.

Chanson.

FAITES-vous la sourde, Macée?
Voyez Gombaut qui vient à vous,
Pour ravoir ce que vostre œil doux
Luy a tiré de la pensée.

Vous l'avez et luy ne l'a plus,
Voyez sa couleur jaune et fade,
Et tout le reste si malade
Qu'il en est demeuré perclus.

M'amour, si vous voulez qu'il vive,
Rendez-luy tost, car vous l'avez :
Regardez ses yeux tout cavez
Qui de vivre n'ont plus d'envie.

Ou le gardez, si vostre amour
Souhaitte, cruelle, qu'il meure :
Car en plus gentille demeure
Ne sçauroit faire son séjour.

Il vous aime plus que l'avette
Au mois d'avril aime les fleurs,
Plus que le berger aux chaleurs
L'ombre mollet de la coudrette.

Il est brun, mais la terre brune
Tousjours porte les beaux espis,
Et parmi les ombreuses nuits
Il n'est clarté que de la lune.

Il n'est ny trop laid ny trop beau,
Hier je regarday sa face
Dedans la fontaine qui passe
Contre le pié de cet ormeau.

Il est riche assez pour vous deux,
Et si n'a bien qu'il ne vous donne ;
Aimez-le seulement, mignonne,
Mon Dieu, il sera trop heureux !

Il a ja trois cochons de lait,
Qui sont sous le ventre à leur mère,
Et trois brebis avec le père
Qui nourrissent un aignelet.

Toujours il a dans sa logette
Fu formage gras à foison,
Et du lait en toute saison
Avec la chastaigne mollette.

Il sçait le train du pasturage,
Et sçait la terre ensemencer,
Et si sçait aussi bien danser
Que jouvenceau de ce village.

Il vous aime plus que son cœur,
Que tenez en prison cruelle :
Ne luy soyez donc plus rebelle,
Et le prenez pour serviteur.

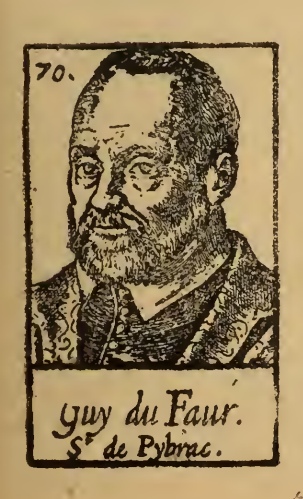
Quatrains.

CE que tu vois de l'homme n'est pas l'homme,
C'est la prison où il est enserré,
C'est le tombeau où il est enterré,
Le lict branlant où il dort un court somme.

Recognoy donc, homme, ton origine,
Et brave et haut desdaigne ces bas lieux,
Puisque fleurir tu dois là haut ès cieux,
Et que tu es une plante divine.

Cacher son vice est une peine extreme,
Et peine en vain : fay ce que tu voudras,
A toy au moins cacher ne te pourras :
Car nul ne peut se cacher à soy mesme.

Aye de toy plus que des autres honte ;
Nul plus que toy par toy n'est offensé :
Tu dois premier, si bien y as pensé,
Rendre de toy à toy mesme le compte.



* PIBRAC (Guy DU FAUR DE), né à Toulouse en 1529, mort à Paris en 1584. Magistrat et diplomate, il était conseiller au parlement de Paris quand Henri II le fit saisir sur son siège, avec Anne du Bourg, et trois de leurs collègues, et mettre à la Bastille. Il est surtout connu comme littérateur et comme poète, grâce à ses *Quatrains moraux* (1574). On lui doit encore un petit poème inachevé sur les *Plaisirs de la vie rustique* (1576), et des *Sonnets* publiés au XVIe siècle dans divers recueils.

Las ! que te sert tant d'or dedans ta bourse,
Au cabinet maint riche vestement,
Dans tes greniers tant d'orge et de froment,
Et de bon vin dans ta cave une source :

Si cependant le pauvre nud frissonne
Devant ton huys, et, languissant de faim,
Pour tout enfin n'a qu'un morceau de pain,
Ou s'en reva sans que rien on luy donne?

Ne voise au bal qui n'aymera la danse,
Ny au banquet qui ne voudra manger,
Ny sur la mer qui craindra le danger,
Ny à la Cour qui dira ce qu'il pense.

Plus n'embrasser que l'on ne peut estreindre ;
Aux grands honneurs convoiteux n'aspirer ;
User de biens, et ne les desirer ;
Ne souhaiter la mort, et ne la craindre.

---

*O. DE MAGNY** *1530-1561*

Sonnets.

BIENHEUREUX est celui qui, loin de la cité,
Vit librement aux champs dans son propre héritage,
Et qui conduit en paix le train de son ménage,
Sans rechercher plus loin autre félicité.

* MAGNY (Olivier DE), né à Chaors vers 1530, mort en 1561. Secrétaire de son compatriote Hugues Salel, maître d'hôtel de François Ier, puis attaché au service de Jean d'Avanson, ambassadeur de France à Rome, il séjourna trois ans en Italie. En passant à Lyon pour rejoindre son poste, il fit la connaissance de Louise Labé, à qui il ne marchanda pas les hommages, quitte à la déchirer plus tard dans un accès de jalousie. Il venait d'être nommé secrétaire du roi (1559) quand il mourut inopinément. Ses œuvres, d'un lyrisme élégant et gracieux, se composent des recueils suivants : *les Amours* (1553) ; *les Gayetez* (1554) ; *les Soupirs* (1557) ; *les Odes* (1559).

Il ne sait que veut dire avoir nécessité,
Et n'a point d'autre soin que de son labourage,
Et si sa maison n'est pleine de grand ouvrage,
Aussi n'est-il grevé de grande adversité.

Ores il ente un arbre, et ores il marie
Les vignes aux ormeaux, et ore en la prairie
Il débonde un ruisseau pour l'herbe en arroser :

Puis au soir il retourne et soupe à la chandelle
Avecques ses enfants et sa femme fidèle,
Puis se chauffe ou devise et s'en va reposer.

SERVEZ bien longuement un seigneur aujourd'huy,
Despendez vostre bien à luy faire service,
Corrompez, en servant, la vertu pour le vice,
Et soiez attaché nuict et jour pres de luy ;

Pour luy donner plaisir, donnez vous de l'ennuy,
Sans nul respect à vous servez-le en tout office,
Adonnez vous aux jeux dont il fait exercice,
Et ne demandez rien pour vous ny pour autruy.

Continuez long tens, pour quelque bien acquerre,
A le servir ainsi ; puis, cassez quelque verre,
Ou faillez d'un seul mot, vous perdez vostre espoir.

Vous perdez vostre tens, vostre bien, vostre peine,
Et ne vous reste rien qu'une promesse vaine,
Et un vain souvenir d'avoir fait le devoir.

Aux Grâces.

SAINTES filles d'Eurydomène
Sans qui tout déplaît à nos yeux,
Soit la déesse qui vous mène,
Soit son fils le maître des dieux !

Le jeu sans vous n'a point de grâce,
Et sans vous, Grâces, le plaisir
Ne peut plaire en aucune place,
Ny contenter aucun désir.

A chacune de vous je donne,
Humblement par trois chastes vœux,
Une florissante couronne,
Pour en honorer vos cheveux.

A chacune je donne encore
Un petit pot plein de lait doux,
Et chacune de vous j'honore
D'un petit vase de miel roux.

Afin qu'il vous plaise d'espandre
Tant de grâce en mes petits vers,
Que Marguerite puisse prendre
Plaisir en leurs nombres divers.

---

*LA BOÉTIE** *1530-1563*

Sonnet.

CE jourd'hui, du soleil la chaleur altérée
A jauni le long poil de la belle Cérès ;
Ores il se retire ; et nous gagnons le frais,
Ma Marguerite et moi, de la douce soirée.

Nous traçons dans les bois quelque voie égarée ;
Amour marche devant, et nous marchons après ;
Si le vert ne nous plaît des épaisses forêts,
Nous descendons pour voir la couleur de la prée.

Nous vivons francs d'émoi, et n'avons point souci
Des rois, ni de la cour, ni des villes aussi.
O Médoc, mon pays solitaire et sauvage !

Il n'est point de pays plus plaisant à mes yeux !
Tu es au bout du monde, et je t'en aime mieux :
Nous savons après tous les malheurs de notre âge.

* BOÉTIE (Étienne DE LA), né à Sarlat en 1530, mort en 1563. (Voir la notice aux prosateurs.)

Sonnet.

COMME un qui s'est perdu dans la forest profonde
Loing de chemin, d'orée, et d'addresse, et de gens ;
Comme un qui en la mer, grosse d'horribles vens,
Se voit presque engloutir des grans vagues de l'onde ;

Comme un qui erre aux champs, lorsque la nuict au monde
Ravit toute clarté, j'avois perdu long temps
Voye, route et lumière, et presque avec le sens
Perdu long temps l'object, où plus mon heur se fonde.

Mais quand on voit (ayant ces maux fini leur tour)
Aux bois, en mer, aux champs, le bout, le port, le jour,
Ce bien present plus grand que son mal on vient croire :

Moy donc qui ay tout tel en vostre absence esté,
J'oublie en revoyant vostre heureuse clarté,
Forest, tourmente et nuict, longue, orageuse et noire.



* JODELLE (Etienne), sieur DE LIMODIN (1532-1573). Dans la restauration de la poésie antique que tenta la Pléiade, il se chargea de la poésie dramatique. La représentation éclatante de *Cléopâtre captive*, dans la cour de l'hôtel de Reims, en 1652, marque une date importante dans l'histoire littéraire de la France. C'est la fin des mystères, et le premier essai, encore informe, de la tragédie classique. Le roi Henri II fit donner au poète 500 écus « de son épargne » et lui conserva toujours sa faveur. Après un autre succès tragique, *Didon se sacrifiant*, Jodelle et ses amis allèrent célébrer ce triomphe à Arcueil, et, comme la petite troupe passait près d'un champ où paissait un bouc, les amis s'emparèrent de l'animal et l'amenèrent, couronné de feuillage, au poète tragique. Cette plaisanterie a été racontée par Ronsard dans le *Folastrissime Voyage d'Hercueil*. C'est surtout comme initiateur que Jodelle a bien mérité de la tragédie française. Outre les deux tragédies citées, il a donné encore : *Eugène*, comédie en cinq actes, un *Recueil des inscriptions, figures, devises et mascarades ordonnées à l'Hôtel de ville de Paris le jeudi 17 février* 1558 ; *l'Hyménée du roi Charles IX ; les Amours*.



A sa Muse.

TU sçais, ô vaine Muse, ô Muse solitaire
Maintenant avec moy, que ton chant qui n'a rien
Du vulgaire, ne plaist non plus qu'un chant vulgaire.

Tu sçais que plus je suis prodigue de ton bien,
Pour enrichir des grands l'ingrate renommée
Et plus je pers le temps, ton espoir et le mien.

Tu sçais que seulement toute chose est aimée
Qui fait d'un homme un singe, et que la vérité
Sous les pieds de l'erreur gist ores assommée.

Tu sçais que l'on ne sçait où gist la volupté,
Bien qu'on la cherche en tout, car la raison sujette
Au désir trouve l'heur en l'infelicité.

Tu sçais que la vertu, qui seule nous rachete,
De la nuict, se retient elle mesme en sa nuict,
Pour ne vivre qu'en soy, sourde, aveugle et muette.

Tu sçais que tous les jours celuy là plus la fuit
Qui monstre mieux la suivre et que nostre visage
Se masque de ce bien à qui nostre cœur nuit.

Tu sçais que le plus fol prend bien le nom de sage,
Aveuglé des flateurs, mais il semble au poisson
Qui engloutit l'amorce et la mort au rivage.

Tu sçais que quelques uns se repaissent d'un son,
Qui les flate par tout, mais, hélas ! ils dementent
La courte opinion, la gloire et la chanson.

Tu sçais que, moy vivant, les vivants ne te sentent,
Car l'équité se rend esclave de faveur,
Et plus sont creus ceux-là qui plus effrontez mentent.

Tu sçais que le sçavoir n'a plus son vieil honneur,
Et qu'on ne pense plus que l'heureuse nature
Puisse rendre un jeune homme à tout œuvre meilleur.

Tu sçais que d'autant plus, me faisant mesme injure,
Je m'aide des vertus, afin de leur aider,
Et plus je suis tiré dans leur prison obscure.

Tu sçais que je ne puis si tost me commander,
Tu cognois ce bon cœur, quand pour la recompense
Il me faut à tous coups le pardon demander.

Tu sçais comment il faut gesner ma contenance,
Quand un peuple me juge, et qu'en dépit de moy
J'abaisse mes sourcis sous ceux de l'ignorance.

Tu sçais que, quand un prince auroit bien dit de toy,
Un plaisant s'en riroit ou qu'un piqueur stoïque
Te voudroit pas sotie attacher de sa loy.

Tu sçais que tous les jours un labeur poétique
Apporte à son autheur ces beaux noms seulement
De farceur, de rimeur, de fol, de fantastique.

Tu sçais que si je veux embrasser mesmement,
Les affaires, l'honneur, les guerres, les voyages,
Mon mérite tout seul me sert d'empeschement.

Bref, tu sçais quelles sont les envieuses rages
Qui mesme au cœur des grands peuvent avoir vertu,
Et qu'avec le mespris se naissent les outrages.

Mais tu sçais bien aussi, pour néant aurois-tu
Debatu si long temps et dedans ma pensée
De toute ambition le pouvoir combatu,

Tu sçais que la vertu n'est point recompensée,
Sinon que de soy même, et que le vray loyer
De l'homme vertueux, c'est sa vertu passée.

Pour elle seule doncq je me veux employer,
Me deussè-je noyer moy mesme dans mon fleuve
Et de mon propre feu le chef me foudroyer.

Si doncq' un changement au reste je n'epreuve,
Il faut que le seul vray me soit mon but dernier,
Et que mon bien total dedans moy seul se treuve :

Jamais l'opinion ne sera mon colier.

LES JUIVES

CHŒURS

I

PAUVRES filles de Sion,
Vos liesses sont passées :
La commune affliction
Les a toutes effacées.

Ne luiront plus vos habits
De soie avec l'or tissue ;
La perle avec le rubis
N'y sera plus aperçue.

La chaîne qui dévalait
Sur vos gorges ivoirines
Jamais, comme elle soulait,
N'embellira vos poitrines.



* GARNIER (Robert), né à la Ferté-Bernard au Mans en 1534, mort en 1590. Il étudia le droit à Toulouse, où il publia les *Plaintes amoureuses* (1565), couronnées aux Jeux floraux. Avocat au parlement de Paris, conseiller au présidial et lieutenant criminel à la sénéchaussée du Maine, il s'adonna à la poésie dramatique et composa coup sur coup huit pièces : *Porcie, épouse de Brutus* (1568) ; *Hippolyte, fils de Thésée* (1573) ; *Cornélie, épouse de Pompée* (1574) ; *Marc-Antoine* (1578) ; *la Troade ou la Destruction de Troie* (1579) ; *Antigone* (1579) ; *Sédécie ou les Juives* (1582) ; *Bradamante* (1583). Venues dans un temps où le théâtre cherchait encore sa voie, ces pièces manquent de certaines qualités essentielles à l'œuvre dramatique : elles ont peu d'action, elles sont remplies par des monologues, des récits, des déclamations pédantes. Mais l'auteur s'y montre à l'occasion orateur et poète ; il excelle à frapper des sentences en des vers vigoureux qui annoncent ceux de Corneille. Il possède un vif sentiment du rythme lyrique. Médiocre dramaturge, Garnier reste le plus grand nom du théâtre français au XVI[e] siècle.

Vos seins, des cèdres pleurants
En mainte larme tombée,
Ne seront plus odorants,
Ni des parfums de Sabée...

L'or crêpé de vos cheveux,
Qui sur vos tempes se joue,
De mille folâtres nœux
N'ombragera votre joue.

Nous n'entendrons plus les sons
De la soupireuse lyre,
Qui s'accordait aux chansons
Que l'Amour vous faisait dire,

Quand les cuisantes ardeurs
Du jour étant retirées,
On dansait sous les tiédeurs
Des brunissantes soirées...

Las ! que tout est bien changé !
Nous n'avons plus que tristesse,
Tout plaisir s'est étrangé
De nous, et toute liesse.

Notre orgueilleuse cité,
Qui les cités de la terre
Passait en félicité,
N'est plus qu'un monceau de pierre.

Et nous, malheureux butin,
Allons soupirer captives,
Bien loin dessous le matin,
Sur l'Euphrate aux creuses rives...

II

Comment veut-on que maintenant
Si désolées,
Nous allions la flûte entonnant
Dans ces vallées?

Que le luth touché de nos doigts
Et la cithare
Fassent résonner de leurs voix
Un ciel barbare?

Que la harpe, de qui le son
Toujours lamente,
Assemble avec notre chanson
Sa voix dolente?

Trop nous donnent d'affliction
Les maux publiques
Pour vous réciter de Sion
Les saints cantiques.

Hélas ! tout soupire entre nous,
Tout y larmoie :
Comment donc en attendez-vous
Un chant de joie?

Notre âme n'a plus de chanter
Envie aucune,
Mais bien de plaindre et lamenter
Notre infortune...

Aussi, tandis que nous aurons
Cette détresse,
Jour et nuit nous lamenterons
Notre tristesse...

Car, hélas ! qui se contiendra
De faire plainte,
Lorsque de toi nous souviendra,
Montagne sainte?

Or, tandis qu'en son corps sera
Notre âme enclose,
Israël jamais n'oubliera
Si chère chose.

Nos enfants nous soient désormais
En oubliance,
Si de toi nous perdons jamais
La souvenance !

César Auguste.

O grands Dieux immortels, qui avez toutes choses
Au céleste pouvoir de vos dextres encloses,
Par qui le chaud, le froid, le tonnerre et les vens,
Les propres qualitez des mois s'entresuivans
Ont leurs cours et leur estre, et qui par destinees,
Des empires avec les puissances bornees,
Leurs ages et leurs temps, et qui, ne changeant point,
Changez tout, sans tenir nulle chose en un poinct ;
Vous avez élevé jusques au ciel qui tonne
La Romaine grandeur par l'effort de Bellonne,
Maistrisant l'univers d'une horrible fierté,
L'univers captivant veuf de sa liberté.
Toutefois aujourd'huy cette orgueilleuse Rome,
Sans bien, sans liberté, ploye au vouloir d'un homme :
Son empire est à moy, sa vie est en mes mains ;
Je commande, monarque, au monde et aux Romains ;
Je fay tout, je peux tout, je lance ma parole,
Comme un foudre bruyant, de l'un à l'autre pole :
Egal à Jupiter, j'envoye le bon-heur
Et malheur où je veux, sur Fortune seigneur,
Il n'est ville où de moy l'on ne dresse une idole,
Où à moy tous les jours une hostie on n'immole.
Soit où Phebus attelle au matin ses chevaux,
Où la nuict les reçoit recreus de leurs travaux,
Où les flammes du ciel bruslent les Garamantes,
Où souffle l'Aquilon ses froidures poignantes,
Tout recognoist Cesar, tout fremist à sa voix,
Et son nom seulement espouvante les Rois.

Villanelle.

J'AI perdu ma tourterelle ;
Est-ce point celle que j'oy?
Je veux aller après elle.

Tu regrettes ta femelle,
Hélas ! aussi fais-je, moy.
J'ai perdu ma tourterelle.

Si ton amour est fidelle,
Aussi est ferme ma foy ;
Je veux aller après elle.

Ta plainte se renouvelle,
Toujours plaindre je me doy ;
J'ai perdu ma tourterelle.

En ne voyant plus la belle,
Plus rien de beau je ne voy ;
Je veux aller après elle.



* PASSERAT (Jean), né à Troyes en 1534, mort à Paris en 1602. Il commença ses humanités dans sa ville natale et les acheva à Paris au collège de Reims. Il professa ensuite au collège du Plessis, mais il abandonna bientôt sa chaire pour aller à Bourges étudier la jurisprudence sous Cujas. Fixé enfin à Paris en 1569, il s'installa dans l'hôtel de son ami Henri de Mesmes, maître des requêtes, et y vécut pendant vingt-neuf ans. En 1572 il obtint au Collège royal la chaire d'éloquence, que la mort tragique de Ramus venait de rendre vacante. Ses *Commentaires* sur Catulle, Tibulle et Properce, peuvent donner une idée de ce qu'était son enseignement, savant et solide. Il dut interrompre ses leçons pendant les troubles de la Ligue, et prit quelque part à la composition de la *Satire Ménippée* (1594). Il mérite surtout une place dans l'histoire littéraire par ses alertes et franches poésies, où se retrouve l'esprit proprement gaulois.

Mort, que tant de fois j'appelle,
Prends ce qui se donne à toy !
J'ai perdu ma tourterelle ;
Je veux aller après elle.

La Journée de Senlis.

A chacun nature donne
Des pieds pour le secourir :
Les pieds sauvent la personne ;
Il n'est que de bien courir.

Ce vaillant prince d'Aumale,
Pour avoir fort bien couru,
Quoy qu'il ait perdu sa male,
N'a pas la mort encouru.

Ceux qui estoyent à sa suitte
Ne s'y endormirent point,
Sauvants par heureuse fuitte
Le moule de leur pourpoinct.

Quant ouverte est la barrière,
De peur de blasme encourir,
Ne demeurez point derrière :
Il n'est que de bien courir.

Courir vaut un diadesme,
Les coureurs sont gens de bien.
Tremont et Balagny mesme,
Et Congy le sçavent bien.

Bien courir n'est pas un vice,
On court pour gagner le prix :
C'est un honneste exercice :
Bon coureur n'est jamais pris.

Qui bien court est homme habile,
Et a Dieu pour son confort ;
Mais Chamois et Menneville
Ne coururent assez fort.

Souvent celuy qui demeure
Est cause de son meschef :
Celui qui fuit de bonne heure,
Peut combattre de rechef.

Il vaut mieux des pieds combattre
En fendant l'air et le vent,
Que se faire occire ou battre
Pour n'avoir pris le devant.

Qui a de l'honneur envie
Ne doit pourtant en mourir :
Où il y va de la vie
Il n'est que de bien courir.

Contre les Espagnols.

MAIS où est maintenant ceste puissante armee,
Qui sembloit en venant tous les dieux menacer?
Et qui se promettoit de rompre et terrasser
La noblesse françoise avec son prince armee?

Ce superbe appareil s'en retourne en fumee,
Et ce duc, qui pensoit tout le monde embraser,
Est contraint, sans rien faire, en Flandre rebrosser ;
Il a perdu ses gens, son temps, sa renommee.

Henry, nostre grand roy, comme un veneur le suit,
Le presse, le talonne ; et le renard s'enfuit,
Le menton contre terre, honteux, despit et blesme.

Espagnols, apprenés que jamais estranger
N'attaque le François qu'avec perte et danger :
Le François ne se vainc que par le François mesme.

Contre les Allemands.

EMPISTOLÉS au visage noirci,
Diables du Rhin, n'approchés point d'ici :
C'est le sejour des Filles de Mémoire.
Je vous conjure en lisant le grimoire ;
De par Bacchus, dont suivés les guidons,
Qu'alliés ailleurs combattre les pardons.
Volés ailleurs, Messieurs les heretiques :
Icy n'y a ne chappes ne reliques.
Les oiseaux peints vous disent en leurs chants :
Retirés vous, ne touchés à ces champs ;
A Mars n'est point ceste terre sacree,
Ains à Phœbus qui souvent s'y recree.
N'y gastés rien et ne vous y joués :
Tous vos chevaus deviendroient encloués ;
Vos chariots, sans aisseüils et sans roües,
Demeureroient versés parmi les boües.
Encore un coup, sans espoir de retour,
Vous trouveriés le Roi à Montcontour,
Ou maudiriés vostre folle entreprise,
Rassiegeans Mets gardé du duc de Guyse :
Et en fuyant, batus et desarmés,
Boiriés de l'eau que si peu vous aimés.
Gardés vous donc d'entrer en ceste terre :
Ainsi jamais ne vous faille la guerre ;
Ainsi jamais ne laissiés en repos
Le porc sallé, les verres et les pots :
Ainsi tousjours rouliés vous soubs la table,
Ainsi toujours couchiés vous à l'estable,
Vaincueurs de soif, et vaincus de sommeil,
Ensevelis en vin blanc et vermeil,
Sales et nuds, veautrés dedans quelque auge,
Comme un sanglier qui se souille en sa bauge.
Bref tous souhaits vous puissent advenir,
Fors seulement d'en France revenir,
Qui n'a besoin, ô estourneaux étranges,
De vostre main à faire ses vendanges.

Sur la Mort de Thulène, fou du roi.

SIRE, Thulène est mort : j'ai vu sa sépulture,
Mais il est presque en vous de le ressusciter .
Faites de son état un poète héritier :
Le poète et le fou sont de même nature.

L'un fuit l'ambition et l'autre n'en a cure :
Tous deux ne font jamais leur argent profiter ;
Tous deux sont d'une humeur aisée à irriter ;
L'un parle sans penser, et l'autre à l'aventure.

L'un a la tête verte, et l'autre va couvert
D'un joli chaperon fait de jaune et de vert ;
L'un chante des sonnets, l'autre danse aux sonnettes ;

Le plus grand différend qui se trouve entre nous,
C'est qu'on dit que toujours fortune aime les fous,
Et qu'elle est peu souvent favorable aux poètes.

Ode du premier jour de May.

LAISSONS le lit et le sommeil,
Ceste journée :
Pour nous l'aurore au front vermeil
Est déjà née.
Or que le ciel est le plus gay
En ce gracieux mois de may,
Aimons, mignonne ;
Contentons notre ardent désir :
En ce monde n'a du plaisir
Qui ne s'en donne.

Viens, belle, viens te pourmener
Dans ce bocage ;
Entends les oiseaux jargonner
De leur ramage.

Mais écoute comme sur tous
Le rossignol est le plus doux,
Sans qu'il se lasse.
Oublions tout deuil, tout ennuy
Pour nous resjouyr comme lui :
Le temps se passe.

Ce vieillard, contraire aux amants,
Des aisles porte,
Et, en fuyant, nos meilleurs ans
Bien loing emporte.
Quand ridée un jour tu seras,
Mélancolique, tu diras :
J'estoy peu sage,
Qui n'usoi point de la beauté
Que si tost le temps a osté
De mon visage.

Laissons ce regret et ce pleur
A la vieillesse ;
Jeunes, il faut cueillir la fleur
De la jeunesse.
Or que le ciel est le plus gai,
En ce gracieux mois de mai,
Aimons, mignonne ;
Contentons notre ardent désir :
En ce monde n'a du plaisir
Qui ne s'en donne.

La Religion.

— QUELLE es-tu, dis-le moy, si povrement vestue?
— Je suis Religion, fille de Dieu connue.
— Pourquoi l'habit as-tu d'une si povre laine?
— Pour ce que je méprise une richesse vaine.
— Quel livre portes-tu? — Les lois de Dieu mon Père,
Où de ses Testaments est compris le mystère.
— Pourquoy l'estomac nu? — Découvrir la poitrine
Convient à moy qui veut une blanche doctrine.
— Pourquoi sur cette Croix t'appuys-tu, charitable?
— La Croix m'est un repos qui m'est fort agréable.
— A quelle fin es-tu de ces ailes pourveue?
— J'apprends l'homme à voller au-dessus de la nue.
— Pourquoy si rayonnante es-tu de belles flames?
— Les ténèbres je chasse au loin des saintes âmes.
— Pourquoy ce mors de bride? — Afin que, par contrainte,
J'arreste la fureur de l'âme en douce crainte.
— Et pourquoy sous tes pieds foules-tu la mort blesme?
— A raison que je suis la mort de la Mort mesme.

* VAUQUELIN DE LA FRESNAYE (Jean), sieur DES YVETAUX, né à la Fresnaye-au-Sauvage, près Falaise, en 1536, mort en 1606 ou 1608. Il étudia à Paris (1549-1554), s'y éprit de la poésie et des poètes de la Pléiade, puis fit son droit à Poitiers et Bourges, en même temps que ses premiers vers (1555). De retour à Caen, il y fut successivement avocat du roi (1559), lieutenant général, président au présidial (1594). C'est dans les loisirs de ses fonctions et de l'éducation de ses huit enfants qu'il composa ses poésies, œuvres de magistrat sensé plutôt que de poète inspiré. Ses œuvres de début : *Foresteries* (1555), *Idylles*, *Epîtres*, sont les poésies légères d'un disciple de la Pléiade. Ensuite, de 1581 à 1585, il publie cinq livres de *Satires*. La satire devient avec lui un genre littéraire destiné à « défricher les vices et à planter en leur lieu des vertus ». Il y a imité Horace, dont il eut l'enjouement et le bon sens aimable. La fin de sa vie fut occupée par l'*Art poétique*, en trois livres, commencé en 1574 sous l'inspiration de Henri III et publié en 1605. Cette œuvre, imitée de l'*Epître aux Pisons* d'Horace, et peut-être elle-même imitée par Boileau, est la poétique de l'école de la Pléiade.

L'Allégorie.

COMME en la vigne on void, dessous la feuille verte,
La grappe cramoisie et de pampre couverte
Se desrober aux yeux : ainsi sous les discours
D'un conte poëtique, et parmi les amours
Des heros et des dieux, entremeslés de fables,
Sont des enseignemens feconds et profitables.
Souvent nous nous plaisons aux parfums, aux couleurs,
Sans chercher les vertus des odorantes fleurs.
L'abeille toutesfois, ouvriere sacree,
En tire la liqueur dont son œuvre est sucree ;
De mesme on void plusieurs s'abuser aux beautés
Des paroles qui sont pleines de nouveautés ;
Mais d'autres, n'arrestant à ces formes fleuries,
Recueillent le beau sens voilé d'allegories.
De feuillage d'acante et de plaisans festons
Les Muses cachent l'or des vers que nous chantons.

Sonnet.

O VENT plaisant, qui, d'haleine odorante,
Embasmes l'air du baume de ces fleurs ;
O Pré joyeux, où versèrent leurs pleurs
Le bon Damete et la belle Amarante !

O Bois ombreux, ô Rivière courante,
Qui vis en bien échanger leurs malheurs,
Qui vis en joie échanger leurs douleurs,
Et l'une en l'autre une ame respirante !

L'aage or leur fait quitter l'humain plaisir ;
Mais, bien qu'ils soient touchés d'un saint désir
De rejeter toute amour en arriere,

Toujours pourtant un remords gracieux
Leur fait aimer, en voyant ces beaux lieux,
Ce Vent, ce Pré, ce Bois, cette Riviere.

A Galathée.

O Galathée (ainsi toujours la Grâce
Te fasse avoir jeunesse et belle face !),
Avec ta mère, après souper, chez nous,
Viens t'en passer cette longue serée :
Près d'un beau feu, de nos gens séparée,
Ma mère et moi veillerons comme vous.

Plus que le jour la nuit nous sera belle,
Et nos bergers, à la claire chandelle,
Des contes vieux, en teillant, conteront.
Lise tandis nous cuira des châtaignes ;
Et, si l'ébat des jeux tu ne dédaignes,
De nous dormir les jeux nous garderont.

Vœux d'un vieillard.

J'AY passé mon printemps, mon esté, mon automne ;
Voici le triste hyver qui vient finir mes vœux ;
Desja de mille vents le cerveau me bouillonne.
J'ay la pluye en la bouche et la neige aux cheveux.

D'un pas douteux et lent à trois pieds je chemine,
Appuyant d'un baston mes membres languissans,
Mes reins n'en peuvent plus, et ma debile eschine
Se courbe peu à peu sous le fais de mes ans.

Une morne froideur sur mes nerfs espanchee
Engourdist tous mes sens, desormais ocieux ;
D'un glaçon endurcy j'ay l'oreille bouchee,
Et porte en un estuy la force de mes yeux.

Mais, bien que la jeunesse en moy ne continuë,
Pour tout ce changement je n'ai perdu le cœur ;
Autant que de mon sang la force diminuë,
Autant de mon esprit s'augmente la vigueur.

Que sert de prolonger une ingrate vieillesse
Pour regarder sans fruit la lumière du jour?
Heureux qui, sans languir en si longue vieillesse,
Retourne de bonne heure au celeste séjour !

Adieu l'honneur mondain, qui les jeunes enyvre,
Adieu toute richesse et tous ebatements ;
Apprendre à bien mourir, afin de mieux revivre,
C'est désormais le but de mes contentemens.

* SAINTE-MARTHE (GAUCHER, plus connu sous le nom latinisé de SCEVOLE DE), né et mort à Loudun (1536-1623). Outre ses qualités de citoyen et de politique, sa valeur comme jurisconsulte, Scévole de Sainte-Marthe est remarquable comme écrivain. Ronsard écrivait à Baïf que « les vers de Sainte-Marthe avaient été composés par les Muses ». Pasquier les admirait fort. On y trouve de l'élégance et une aimable facilité.

Élégie.

CESTE fluste qui pend à la branche sacree
De ce pin que tu vois, de sa charge orgueilleux,
Passant, notre Brunette à Pan l'a consacree,
Quand elle s'en alla sur le bord stygieux.

Tandis qu'elle en jouoit sur l'herbe rajeunie,
Les zephyrs caressants leurs doux vents retenoient ;
Des oiseaux babillards se taisoit l'harmonie,
Et les clairs ruisselets leur murmure endormoient.

Mais c'est peu que cela, on a vu davantage.
Que sa douce chanson le loup mesme allechoit,
Qui, sans faire aux brebis, ni aux mastins outrage,
Afin de l'écouter, près d'elle se couchoit.

Vous en estes tesmoins, vous, ô forests voisines,
Qui avez vu le chef de vos chênes oyants
Répondre bien souvent à ses notes divines
Et mouvoir à l'envi ses rameaux verdoyants.

Cette fluste étoit lors la fluste plus heureuse
Que berger ni bergere emboucherent jamais,
Mais au rebours, hélas ! la pauvre malheureuse
Reste, comme tu vois, muette désormais.

Ou bien, si quelques foys dedans elle s'entonne
Le soupir d'un doux vent, on oit un long helas !
Et puis d'un triste son, mais tout bas, elle sonne
Le beau nom de Brunette et son aigre trepas.

Le Tourment d'amour.

AMOUR premier de nostre vie
Inventa la bourrellerie
Et cruauté, comme je croy,
Car assez en moy j'apperçoy
Combien sa rage est redoutable,
Moy qui suis le plus miserable
Qui soit en ce monde vivant.
Je suis esbranlé comme au vent,
Je suis espoind et tourmenté,
Demi mort, rompu, transporté,
Tourné dans la rone d'amour :
En mon esprit ne fait sejour
Aucun repos ; je suis ja las ;
Là je suis où je ne suis pas ;
Mon esprit n'est là où je suis ;
Je veux cela que je ne puis ;
Vivant et mourant je demeure ;
Ce qui me plaist en la mesme heure,
Me tourne en mescontentement,
Tant desja l'amoureux torment
S'est acquis sur moy de puissance.
Il me met en routte, il m'élance ;
Ce qu'il me donne, il le retient ;
Il me faict à l'instant deffaire
Ce que luy mesme m'a faict faire.

* GREVIN (Jacques), né à Clermont en Beauvaisis entre 1538 et 1541, mort à Turin en 1570. Instruit d'abord par son oncle, Pierre de Proug, il fut mis ensuite au collège de Beauvais, à Paris, en 1551. En 1558 il donna avec succès, sur la prière de Henry II, *la Trésorière*, comédie en cinq actes et en vers, puis un grand nombre de poésies fugitives publiées, en 1560, sous ce titre : *l'Olimpe de J. Grévin..., ensemble les autres œuvres dudict auteur*. Il se consacre ensuite à des études médicales, et fut reçu docteur en 1562. Mais sa principale renommée est due à ses œuvres tragiques ; l'auteur de *Jules César*, de *la Trésorière*, des *Esbahis* (1560), a été le rival de Jodelle, le précurseur de Garnier et de Hardy.

A Vénus, pour la Paix.

FILLE de Jupiter, mère d'Amour vainqueur,
O des hommes et dieux la volupté féconde,
Qui de tant d'animaux repeuple tout le monde,
(Monde sans ta liesse un solitaire horreur !)

Bride, si tu le peux, la terrible fureur
Qui court dessus la terre et sur la mer profonde ;
Et avec les rayons de ta lumière blonde
Tempère de ton Mars l'audace et la terreur.

Quand tout souillé de sang et de sueur poudreuse
Ses armes il dépouille et sa colère affreuse,
Pour boire avec ses yeux tes beautés à longs traits ;

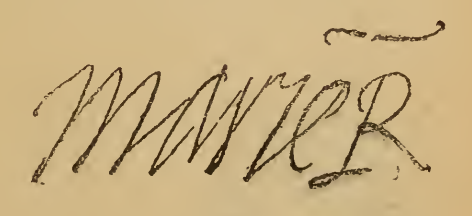
Quand il baise ton col, lors avec telle grâce
Pri'-le s'en retourner aux montagnes de Thrace,
Qu'il laisse notre France en un siècle de paix.

* JAMYN (Amadis), né à Chaource (Aube) vers 1538, mort vers 1585. Disciple préféré de Ronsard, qui le fit nommer secrétaire de la chambre de Charles IX, il avait cultivé les langues classiques avec Daurat et Turnèbe. Jamyn est un des poètes de l'école savante de la Pléiade qui ont eu le style le plus naturel, le plus coulant, le plus naïf et le plus élégant. Malheureusement il n'a pas joint à la grâce, à la facilité du talent, l'élévation des idées et celle du caractère. Outre les deux recueils de ses compositions, publiés, l'un en 1575, l'autre en 1585, Jamyn, pour continuer la traduction d'Hugues Salel, avait mis en vers les treize derniers livres de l'*Iliade* et les trois premiers livres de l'*Odyssée*.

Adieux à la France.

Vers écrits en vue des côtes de France, sur le vaisseau qui conduisait la Reine en Écosse.

ADIEU, plaisant pays de France,
O ma patrie,
La plus chérie,
Qui as nourri ma jeune enfance ;
Adieu, France ! adieu, mes beaux jours !
La nef qui disjoint nos amours
N'a cy de moi que la moitié ;
Une part te reste, elle est tienne.
Je la fie à ton amitié
Pour que de l'autre il te souvienne.





* MARIE STUART. Née en 1542, reine de France de 1559 à 1560, décapitée en 1587. Elle trouve place ici grâce aux poëtiques et célèbres *Adieux à la France.* Ces vers ont été attribués aussi à un journaliste du XVIIIe siècle nommé de Querlon. Mais Marie Stuart, contemporaine de Ronsard, pouvait fort bien les écrire, et l'on connaît encore d'elle une fort belle *Chanson* sur la mort de son mari François II.

Les Pyrénées.

FRANÇOIS, arreste toi, ne passe la campagne
Que Nature mura de roches d'un costé,
Que l'Auriege entrefend d'un cours precipité :
Campagne qui n'a poinct en beauté de compagne.

Passant, ce que tu vois n'est poinct une montagne,
C'est un grand Briarée, un geant hault monté,
Qui garde ce passage et deffend, indompté,
De l'Espagne la France, et de France l'Espagne.

Il tend à l'une l'un, à l'aultre l'aultre bras ;
Il porte sur son chef l'antique faix d'Atlas ;
Dans deux contraires mers il pose ses deux plantes ;

Les espaisses forests sont ses cheveux espais,
Les rochers sont ses os, les rivieres bruyantes
L'éternelle sueur que luy cause un tel faix.



* BARTAS (Guillaume DE SALUSTE, seigneur DU), né en 1544 au bourg de Monfort, près d'Auch, mort en 1590 ou 1591. Sa jeunesse fut studieuse et grave. Huguenot, il prit part aux dernières guerres civiles, puis servit son parti comme diplomate en diverses missions que lui confia le futur Henri IV. Ses poèmes principaux sont *Judith* (1573) ; *la Semaine* (1578), dans laquelle il célèbre l'œuvre des sept jours ; *la Seconde Semaine*, qu'il n'acheva pas et qui devait être une histoire complète de l'humanité. Du Bartas se distingue des autres poètes du XVIe siècle par le caractère religieux et moral de son inspiration. Pour tout ce qui appartient à la forme extérieure, il est un disciple de Ronsard. Ce disciple trop souvent compromet son maître par manque d'art et de tact : il ne sait ni se borner ni se régler. C'est le goût, non le génie, qui lui a manqué. Sa trivialité et son emphase, les bizarreries de sa langue et les témérités parfois grotesques de son style, ne doivent point nous faire méconnaître, chez lui, l'amplitude de la forme, la vigueur du souffle, l'éclat de l'imagination, le sentiment de la grandeur.

Le Cheval.

SES paturons sont courts, ni trop droicts, ni lunez ;
Ses bras secs et nerveus, ses genoux descharnez.
Il a jambe de cerf, ouverte la poictrne,
Large croupe, grand corps, flancs unis, double eschine,
Col mollement vousté comme un arc my tendu,
Sur qui flotte un long poil crespement espandu,
Yeux gros, prompts, relevés, bouche grande, escumeuse,
Naseau qui ronfle, ouvert, une chaleur fumeuse...
Son pas est libre et grand ; son trot semble égaler
Le tigre en la campaigne et l'arondelle en l'er :
Et son brave galop ne semble pas moins viste
Que le dard biscaïn ou le traict moscovite.
Mais le fameux canon, de son gosier bruyant,
Si roide ne vomit le boulet foudroyant,
Qui va d'un rang entier esclaircir une armee
Ou percer le rempart d'une ville sommee
Que ce fougueux cheval, sentant lascher son frein
Et piquer ses deux flancs, part viste de la main,
Desbande tous ses nerfs, à soi mesmes eschappe,
Le champ plat bat, abat ; destrappe, grappe, attrape
Le vent qui va devant ; couvert de tourbillons
Escroule sous ses pieds les bluetans sillons
Fait descroitre la plaine, et, ne pouvant plus estre
Suivi de l'œil, se perd dans la nuë champestre.

Sonnet à Icare.

ICARE est cheut ici, le jeune audacieux,
Qui pour voler au ciel eut assez de courage :
Ici tomba son corps dégarni de plumage,
Laissant tous braves cœurs de sa chute envieux.

O bienheureux travail d'un esprit glorieux,
Qui tire un si grand gain d'un si petit dommage !
O bienheureux malheur plein de tant d'avantage,
Qu'il rende le vaincu des ans victorieux !

Un chemin si nouveau n'étonna sa jeunesse,
Le pouvoir lui faillit, mais non la hardiesse ;
Il eut pour le brûler des astres le plus beau ;

Il mourut poursuivant une haute aventure ;
Le ciel fut son désir, la mer sa sépulture :
Est-il plus beau dessein, ou plus riche tombeau ?



* DESPORTES (Philippe), né à Chartres en 1546, mort en 1606. Il fut dès sa jeunesse un poète officiel, fut comblé de biens et d'honneurs, devint abbé des Vaux-de-Cernay, de Tiron, de Bonport, etc., chanoine de la Sainte Chapelle. Sous Henri IV, sa réputation et son influence étaient grandes encore. Desportes appartient à la seconde génération de la Pléiade ; il a laissé trois recueils de sonnets amoureux (à *Diane*, à *Hippolyte*, à *Cléonice*), des imitations de l'Arioste, des *Elégies*, des *Bergeries*, des *Chansons* et des *Psaumes*.

Phaëton.

APPELLE qui voudra Phaëton misérable
D'avoir trop entrepris je l'estime louable ;
Car au moins il est cheut un haut fait poursuivant,
Et par son trespas même il s'est rendu vivant.
J'aimeroy mieux courir à ma mort asseurée,
Poursuivant courageux une chose honorée,
Que lasche et bas de cœur mille biens recevoir
De ceux que le commun aisément peut avoir.
Mon esprit nay du ciel, au ciel toujours aspire,
Et ce que chacun craint, c'est ce que je désire.
L'honneur suit les hasards, et l'homme audacieux
Par son malheur s'honore et se rend glorieux.
Le jeune enfant Icare en sert de témoignage,
Car si volant au ciel il perdit son plumage,
Touché des chauds rayons du céleste flambeau,
Le fameux océan luy servit de tombeau,
Et depuis de son nom cette mer fut nommée :
Bien-heureux le malheur qui croist la renommée.

D'une Fontaine.

CETTE fontaine est froide, et son eau doux-coulante,
A la couleur d'argent, semble parler d'amour :
Un herbage mollet reverdit tout autour,
Et les aunes font ombre à la chaleur brûlante.

Le feuillage obeyt à Zéphyr qui l'évente,
Soupirant, amoureux, en ce plaisant séjour ;
Le soleil clair de flame est au milieu du jour,
Et la terre se fend de l'ardeur violante.

Passant, par le travail du long chemin lassé,
Brûlé de la chaleur, et de la soif pressé,
Arreste en cette place où ton bonheur te maine.

L'agréable repos ton corps délassera,
L'ombrage et le vent frais ton ardeur chassera,
Et ta soif se perdra dans l'eau de la fontaine.

Villanelle.

ROZETTE, pour un peu d'absence,
Votre cœur vous avez changé,
Et moi, sçachant cette inconstance,
Le mien autre part j'ay rangé ;
Jamais plus beauté si légère
Sur moy tant de pouvoir n'aura :
Nous verrons, volage bergère,
Qui premier s'en repentira.

Tandis qu'en pleurs je me consume,
Maudissant cet esloignement,
Vous, qui n'aimez que par coustume,
Caressiez un nouvel amant.
Jamais légère girouette
Au vent si tost ne se vira ;
Nous verrons, bergère Rozette,
Qui premier s'en repentira.

Où sont tant de promesses saintes,
Tant de pleurs versez en partant?
Est-il vrai que ces tristes plaintes
Sortissent d'un cœur inconstant?
Dieux, que vous êtes mensongère !
Maudit soit qui plus vous croira !
Nous verrons, volage bergère,
Qui premier s'en repentira.

Celui qui a gaigné ma place
Ne vous peut aimer tant que moy ;
Et celle que j'aime vous passe
De beauté, d'amour et de foy.
Gardez bien votre amitié neuve,
La mienne plus ne varira,
Et puis nous verrons à l'espreuve
Qui premier s'en repentira.

Offrande au Sommeil.

JE t'apporte, ô Sommeil, du vin de quatre années,
Du lait, des pavots noirs aux testes couronnées :
Veuille tes ailerons en ce lieu déployer,
Tant qu'Alizon la vieille, accroupie au foyer,
(Qui, d'un pouce retors et d'une dent mouillée,
Sa quenouille chargée a quasi dépouillée),
Laisse choir le fuseau, cesse de babiller,
Et de toute la nuict ne se puisse éveiller,
Afin qu'à mon plaisir j'embrasse ma rebelle,
L'amoureuse Isabeau, qui soupire auprès d'elle.

Contre une nuict trop claire.

O NUICT, jalouse nuict contre moy conjurée,
Qui renflammes le ciel de nouvelle clairté,
T'ay-je donc aujourd'huy tant de fois désirée,
Pour estre si contraire à ma félicité?

Pauvre moy, je pensoy qu'à ta brune rencontre
Les cieux d'un noir bandeau deussent estre voilez ;
Mais, comme un jour d'esté, claire, tu fais ta monstre,
Semant parmy le ciel mille feux estoilez.

Et toy, sœur d'Apollon, vagabonde courrière,
Qui, pour me descouvrir, flammes si clairement,
Allumes-tu la nuict d'aussi grande lumière,
Quand sans bruit tu descens pour baiser ton amant?

Hélas ! s'il te souvient, amoureuse Déesse,
Et si quelque douceur se cueille en le baisant,
Maintenant que je sors pour baiser ma maîtresse,
Que l'argent de ton front ne soit pas si luisant !

Ah ! la fable a menty, les amoureuses flammes
N'eschauffèrent jamais ta froide humidité :
Mais Pan, qui te conneut du naturel des femmes,
T'offrant une toison, vainquit ta chasteté.

Si tu avois aimé, comme on nous fait entendre,
Les beaux yeux d'un berger de long sommeil touchez,
Durant tes chauds désirs tu aurois peu apprendre
Que les larcins d'amour veulent estre cachez.

Mais flamboye à ton gré ; que ta corne argentée
Fasse de plus en plus ses rais estinceler :
Tu as beau descouvrir ta lumière empruntée,
Mes amoureux secrets ne pourras déceler.

Que de fascheuses gens ! mon Dieu ! quelle coustume
De demeurer si tard en la rue à causer !
Ostez-vous du serein ; craignez-vous point la reume?
La nuict s'en va passée, allez vous reposer.

Je vay, je vien, je fuy, j'écoute et me promeine,
Tournant toujours mes yeux vers le lieu désiré.
Mais je n'avance rien ; toute la rue est pleine
De jaloux importuns dont je suis esclairé.

Je voudrais estre Roy, pour faire une ordonnance
Que chacun deust la nuict au logis se tenir ;
Sans plus les amoureux auroient toute licence :
Si quelque autre failloit, je le ferais punir.

Je ne crains pas pour moy : j'ouvrirois une armée,
Pour entrer au séjour qui recelle mon bien :
Mais je crains que ma Dame en peust estre blasmée ;
Son repos mille fois m'est plus cher que le mien.

Chanson.

O BIENHEUREUX qui peut passer sa vie
Entre les siens, franc de haine et d'envie,
Parmy les champs, les forests et les bois,
Loin du tumulte et du bruit populaire,
Et qui ne vend sa liberté pour plaire
Aux passions des princes et des rois !

Il n'a soucy d'une chose incertaine,
Il ne se paist d'une espérance vaine,
Nulle faveur ne le va decevant ;
De cent fureurs il n'a l'ame embrasée,
Et ne maudit sa jeunesse abusée,
Quand il ne trouve à la fin que du vent.

Il ne fremist quand la mer courroucée
Enfle ses flots, contrairement poussée
Des vens esmeus soufflans horriblement :
Et quand la nuict à son aise il sommeille,
Une trompette en sursaut ne l'esveille
Pour l'envoyer du lict au monument.

L'ambition son courage n'attise,
D'un fard trompeur son ame il ne desguise,
Il ne se plaist à violer sa foy ;
Des grands seigneurs l'oreille il n'importune,
Mais en vivant content de sa fortune
Il est sa cour, sa faveur et son roy.

Je vous rens grace, o déitez sacrées
Des monts, des eaux, des forests et des prées,
Qui me privez de pensers soucieux,
Et qui rendez ma volonté contente,
Chassant bien loin la misérable attente,
Et les désirs des cœurs ambitieux !

Dedans mes champs ma pensée est enclose.
Si mon corps dort, mon esprit se repose,
Un soin cruel ne le va devorant :
Au plus matin, la fraischeur me soulage,
S'il fait trop chaud, je me mets à l'ombrage,
Et s'il fait froid, je m'eschauffe en courant.

Si je ne loge en ces maisons dorées,
Au front superbe, aux voûtes peinturées
D'azur, d'esmail et de mille couleurs,
Mon œil se paist des tresors de la plaine
Riche d'œillets, de lis, de marjolaine,
Et du beau teint des printanieres fleurs.

Dans les palais enflez de vaine pompe,
L'ambition, la faveur qui nous trompe,
Et les soucis logent communement :
Dedans nos champs se retirent les fées,
Roines des bois à tresses décoiffées,
Les jeux, l'amour et le contentement.

Ainsi vivant, rien n'est qui ne m'agrée.
J'oy des oiseaux la musique sacrée,
Quand, au matin, ils bénissent les cieux ;
Et le doux son des bruyantes fontaines
Qui vont, coulant de ses roches hautaines,
Pour arrouser nos prez delicieux.

Que de plaisir de voir deux colombelles
Bec contre bec, en trémoussant des ailes,
Mille baisers se donner tour à tour,
Puis, tout ravy de leur grace naïve,
Dormir au frais d'une source d'eau vive,
Dont le doux bruit semble parler d'amour.

Que de plaisir de voir sous la nuict brune,
Quand le soleil a fait place à la lune,
Au fond des bois les nymphes s'assembler,
Montrer au vent leur gorge découverte,
Danser, sauter, se donner cotte-verte,
Et sous leurs pas tout l'herbage trembler !

Le bal fini, je dresse en haut la vue,
Pour voir le teint de la lune cornue,
Claire, argentée, et me mets à penser
Au sort heureux du pasteur de Latmie ;
Lors je souhaite une aussi belle amie,
Mais je voudrois en veillant l'embrasser.

Ainsi la nuit je contente mon âme ;
Puis, quand Phébus de ses rais nous enflamme,
J'essaie encor mille autres jeux nouveaux ;
Diversement mes plaisirs j'entrelace,
Ores je pêche, or' je vais à la chasse,
Et or' je dresse embuscade aux oiseaux.

Douces brebis, mes fidelles compagnes,
Hayes, buissons, forests, prez et montagnes,
Soyez témoins de mon contentement :
Et vous, ô dieux ! faites, je vous supplie,
Que, cependant que durera ma vie,
Je ne connoisse un autre changement.

Sur un Habit féminin porté par Henri III.

LORSQUE le preux Achille estoit entre les dames,
D'un habit féminin déguisé finement,
Sa douceur agréable en cet accoutrement
Allumait dans les cœurs mille amoureuses flames.

En voyant ses attraits, sa façon naturelle,
Les beaux lys de son teint, son parler gracieux,
Les roses de sa joue et l'esclair de ses yeux,
On ne l'estimoit pas autre qu'une pucelle.

Mais, bien qu'il surpassât la plus parfaite image,
Qu'il eust la grâce douce et le visage beau,
Le teint frais et douillet, délicate la peau,
Il cachait au dedans un généreux courage,

Dont il rendit depuis mille preuves certaines,
Faisant sur les Troyens les siens victorieux,
Et s'acquist tel renom par ses faits glorieux
Qu'il offusqua l'honneur des plus vieux capitaines.

Ainsi cette beauté qu'on voit en vous reluire
Vous fait comme céleste à bon droit admirer ;
Amour dedans vos yeux s'est venu retirer,
Et de là droit aux cœurs mille flèches il tire.

Mais, bien que vous ayez une douceur naïsve,
Et que rien de si beau n'apparoisse que vous,
Que vos yeux soient rians, vostre visage doux,
Vous avez au dedans une âme ardente et vive.

Et serez comme Achille au milieu des allarmes,
Foudroyant les plus forts, tuant et traversant ;
Et, tout ainsi qu'un ours se fait voye en passant,
Vous passerez par tout par la force des armes.

Heureux en qui le ciel ces deux thresors assemble,
Qu'il ait la face belle et le cœur généreux !
Vous, l'honneur plus parfait des guerriers amoureux,
Nous faites voir encor Mars et Venus ensemble.

Adieu à la Pologne.

ADIEU, Pologne, adieu, plaines désertes,
Tousjours de neige et de glaces couvertes,
Adieu, pays, d'un éternel adieu !
Ton air, tes mœurs, m'ont si fort sçeu desplaire
Qu'il faudra bien que tout me soit contraire
Si jamais plus je retourne en ce lieu.

Adieu, maisons d'admirable structure,
Poisles, adieu, qui dans vostre closture
Mille animaux pesle-mesle entassez,
Filles, garçons, veaux et bœufs tout ensemble !
Un tel mesnage à l'âge d'or ressemble,
Tant regretté par les siècles passez.

Quoy qu'on me dist de vos mœurs inciviles,
De vos habits, de vos meschantes villes,
De vos esprits pleins de légèreté,
Sarmates fiers, je n'en voulois rien croire,
Ny ne pensoy que vous peussiez tant boire ;
L'eussé-je creu sans y avoir esté !

Barbare peuple, arrogant et volage,
Vanteur, causeur, n'ayant rien que langage,
Qui, jour et nuit dans un poisle enfermé,
Pour tout plaisir se joue avec un verre,
Ronfle à la table ou s'endort sur la terre,
Puis comme un Mars veut estre renommé.

Ce ne sont pas vos grand's lances creusées,
Vos peaux de loup, vos armes desguisées,
Où maint plumage et mainte aile s'estend,
Vos bras charnus ny vos traits redoutables ,
Lourds Polonnois, qui vous font indomtables ;
La pauvreté seulement vous deffend.

Si votre terre étoit mieux cultivée,
Que l'air fust doux, qu'elle fust abreuvée
De clairs ruisseaux, riche en bonnes citez,
En marchandise, en profondes rivières,
Qu'elle eust des vins, des ports et des minières,
Vous ne seriez si long-tans indomtez.

Les Othomans, dont l'âme est si hardie,
Aiment mieux Cypre ou la belle Candie,
Que vos deserts presque toujours glacez ;
Et l'Allemand, qui les guerres demande,
Vous dédaignant, court la terre Flamande,
Où ses labeurs sont mieux récompensez.

Sonnet.

HELAS ! si tu prens garde aux erreurs que j'ay faites,
Je l'advouë, ô Seigneur ! mon martyre est bien doux :
Mais, si le sang de Christ a satisfait pour nous,
Tu decoches sur moi trop d'ardentes sagettes.

Que me demandes-tu ? mes œuvres imparfaites,
Au lieu de t'adoucir, aigriront ton courroux ;
Soy-moy donc pitoyable, ô Dieu ! père de tous,
Car où pourray-je aller si plus tu me rejettes ?

D'esprit triste et confus, de misere accablé,
En horreur à moy-mesme, angoisseux et troublé,
Je me jette à tes piés ; soy-moy doux et propice !

Ne tourne point les yeux sur mes actes pervers,
Ou, si tu les veux voir, voy-les teins et couvers
Du beau sang de ton fils, ma grace et ma justice.

Sonnet au Sommeil.

SOMMEIL, paisible fils de la nuict solitaire,
Père-alme, nourricier de tous les animaux,
Enchanteur gracieux, doux oubly de nos maux,
Et des esprits blessez l'appareil salutaire ;

Dieu favorable à tous, pourquoi m'es-tu contraire ?
Pourquoi suis-je tout seul rechargé de travaux,
Or que l'humide nuict guide ses noirs chevaux,
Et que chacun jouyst de ta grâce ordinaire ?

Ton silence, où est-il? ton repos et ta paix,
Et ces songes vollans comme un nuage espais,
Qui des ondes d'oubly vont lavant nos pensées?

O frère de la mort, que tu m'es ennemy !
Je t'invoque au secours, mais tu es endormy,
Et j'ards, toujours veillant, en tes horreurs glacées.

Ph Desportes

---

*CHARLES IX** *1550-1574*

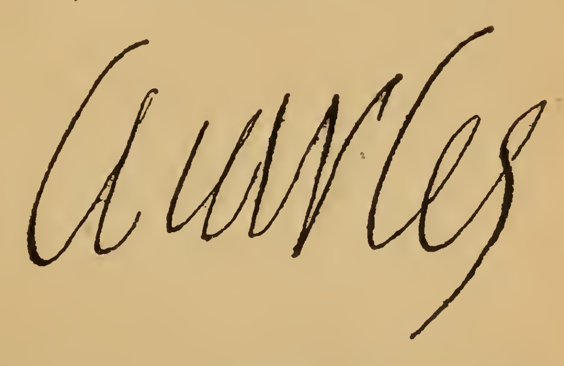
A Ronsard.

TON esprit est, Ronsard, plus gaillard que le mien ;
Mais mon corps est plus jeune et plus fort que le tien ;
Par ainsi je conclus qu'en savoir tu me passe
D'autant que mon printemps tes cheveux gris efface.
L'art de faire des vers, dût-on s'en indigner,
Doit être à plus haut prix que celui de régner.



* CHARLES IX. Né en 1550. Roi de France de 1560 à 1574. C'est certainement le meilleur de tous les rois poètes. Il avait eu pour précepteur l'illustre Amyot et pour maître de poésie Ronsard, qu'il avait en grande estime, comme le prouve la belle pièce de vers qu'il lui adressa et qui est restée justement célèbre. Ses vers ont un accent sincère, de l'aisance, parfois même de la grandeur. Charles IX écrivit encore *la Chasse royale*, publiée par Villeroi en 1625.

Tous deux également nous portons des couronnes :
Mais, roi, je la reçus ; poète, tu la donnes.
Ton esprit enflammé d'une céleste ardeur
Eclate par soi-même, et moi par ma grandeur.
Si du côté des Dieux je cherche l'avantage,
Ronsard est leur mignon et je suis leur image.
Ta lyre, qui ravit par de si doux accords,
Te soumet les esprits dont je n'ai que les corps ;
Elle s'en rend le maître et te fait introduire
Où le plus fier tyran n'a jamais eu d'empire,
Elle amollit les cœurs et soumet la beauté :
Je puis donner la mort, toi l'immortalité.



1550-1587 *CATHERINE DES ROCHES**

A ma Quenouille.

QUENOUILLE, mon soucy, je vous promets et jure
De vous aimer toujours, et jamais ne changer
Votre honneur domestic pour un bien estranger
Qui erre inconstamment et fort peu de temps dure.

* DES ROCHES (Catherine), née à Poitiers vers 1550. Elle mourut de la peste en 1587, le même jour que sa mère Madeleine des Roches. Elles sont célèbres toutes deux par un recueil de vers intitulé : *la Pulce de Mlle des Roches, recueil de divers poèmes grecs, latins et français, composés par plusieurs doctes personnages, aux grands jours tenus à Poitiers en* 1579 (Paris, 1581), et qui est comme un tournoi poétique des beaux esprits du temps. Leurs poésies personnelles ont été publiées sous les titres de *Premières Œuvres de Mmes des Roches, de Poitiers* (1579) ; *Secondes Œuvres de Mmes des Roches, de Poitiers* (1584). Le sonnet *A ma Quenouille* est de Catherine.

Vous ayant au costé, je suis beaucoup plus sûre
Que si encre et papier se venoient arranger
Tout à l'entour de moi : car, pour me revenger,
Vous pouvez bien plus tost repousser une injure.

Mais, quenouille, ma mie, il ne faut pas pourtant
Que, pour vous estimer, et pour vous aimer tant,
Je délaisse de tout cette honneste coutume

D'escrire quelquefois : en escrivant ainsy,
J'escris de vos valeurs, quenouille, mon soucy,
Ayant dedans la main le fuseau et la plume.

---

*GILLES DURANT** *1550-1615*

Le Souci.

J'AIME la belle violette,
L'œillet et la pensée aussi,
J'aime la rose vermeillette,
Mais surtout j'aime le Souci.

Belle fleur, jadis amoureuse
Du Dieu qui nous donne le jour,
Te dois-je nommer malheureuse
Ou trop constante en ton amour?

Ce Dieu qui en fleur t'a changée
N'a point changé ta volonté ;
Encor, belle fleur orangée,
Sens-tu l'effort de sa beauté.

Toujours ta face languissante
Aux rais de son œil s'épanit,
Et, dès que sa clarté s'absente,
Soudain ta beauté se fanit.

* DURANT (Gilles), sieur DE LA BERGERIE, né à Clermont (Auvergne) vers 1550, mort à Paris vers 1615. Il fut avocat au Parlement de Paris, et Pasquier le met au nombre des neuf jurisconsultes qui travaillèrent à la réforme de la *Coutume* de Paris. Ses *Œuvres* (Paris, 1594) se composent d'un assez grand nombre d'odes, d'élégies, de sonnets, de chansons, complaintes, madrigaux, et de plusieurs imitations des *Psaumes* de David ; sa meilleure production est : *A Mademoiselle ma commère sur le trespas de son asne*, pamphlet badin dirigé contre les ligueurs et qu'on trouve souvent joint à la *Satire Ménippée*. Le naturel et la docilité sont les qualités de la poésie de Gilles Durant, d'ailleurs froide et hérissée de jeux de mots.

Je t'aime, Souci misérable,
Je t'aime, malheureuse fleur,
D'autant plus que tu m'es semblable
Et en constance et en malheur.

J'aime la belle violette,
L'œillet et la pensée aussi,
J'aime la rose vermeillette,
Mais surtout j'aime le Souci.

Chanson

CHARLOTTE, si ton âme
Se sent or' allumer
De cette douce flamme
Qui nous force d'aimer,
    Allons, contents,
Allons sur la verdure
Allons tandis que dure
Notre jeune printemps.

Avant que la journée
De notre âge, qui fuit,
Se trouve environnée
Des ombres de la nuit,
    Prenons loisir
De vivre notre vie,
Et, sans craindre l'envie,
Donnons-nous du plaisir.

Du soleil la lumière
Vers le soir se déteint,
Puis à l'aube première
Elle reprend son teint ;
    Mais notre jour,
Quand une fois il tombe,
Demeure sous la tombe,
Sans espoir de retour.

Et puis les Ombres saintes.
Hôtesses de là-bas,
Ne démènent qu'en feintes
Les amoureux ébats ;

Entre elles plus
Amour n'a de puissance,
Et plus n'ont connaissance
Des plaisirs de Vénus.

Mais, lâchement couchées
Sous les myrtes pressés,
Elles pleurent fâchées,
Leurs âges mal passés ;

Se lamentant,
Que n'ayant plus de vie,
Encore cette envie
Les aille tourmentant.

En vain elles désirent
De quitter leur séjour,
En vain elles soupirent
De revoir notre jour :
Jamais un mort
Ayant passé le fleuve
Qui les Ombres abreuve
Ne revoit notre bord.

Aimons donc à notre aise ;
Baisons-nous bien et beau,
Puisque plus on ne baise
Là-bas sous le tombeau :
Sentons-nous pas
Comme jà la jeunesse,
Des plaisirs larronnesse,
Fuit de nous à grands pas?

Ca, finette affinée,
Ca, trompons le destin,
Qui clot notre journée
Souvent dès le matin ;
Allons, contents,
Fouler cette verdure,
Allons, tandis que dure
Notre jeune printemps.

Chanson.

LES Cieux inexorables
Me sont si rigoureux
Que les plus misérables,
Se comparans à moy, se trouveroient heureux.

Je ne fais à toute heure
Que souhaiter la mort,
Dont la longue demeure
Prolonge dessus moi l'insolence du Sort.

Mon lict est de mes larmes
Trempé toutes les nuits ;
Et ne peuvent ses charmes,
Lors mesme que je dors, endormir mes ennuis.

Si je fay quelque songe,
J'en suis espouvanté,
Car mesme son mensonge
Exprime de mes maux la triste vérité.

Toute paix, toute joye
A prins de moi congé,
Laissant mon âme en proye
A cent mille soucis dont mon cœur est rongé.

* BERTAUT (Jean), né à Caen en 1552, mort en 1611. Elevé dans le culte des lettres, il sentit naître en lui la vocation poétique en lisant les vers de Ronsard, dont il devint un admirateur enthousiaste. Ses poésies galantes le mirent à la mode et attirèrent sur lui l'attention de Henri III, qui le nomma conseiller au parlement de Grenoble, secrétaire de son cabinet et son lecteur. Henri IV lui donna la riche abbaye d'Aunay (1594), Marie de Médicis le choisit pour son aumônier, et, en 1606, il fut nommé évêque de Séez, en Normandie, où il passa les cinq dernières années de son existence. Les chansons de Jean Bertaut sont assez nombreuses. On y trouve du sentiment, de la grâce, de la langueur et, parfois, une certaine recherche. Le premier recueil des œuvres poétiques de Jean Bertaut fut publié en 1602, par Pierre Bertaut, frère de l'auteur. Une seconde édition (1605) contient une traduction en vers héroïques du livre II de l'*Enéide*, plusieurs cantiques, dont un sur la *Conversion de Henri IV*, la paraphrase en vers de quelques psaumes. Bertaut a laissé, en outre, une *Oraison funèbre de Henri IV*, la traduction de quelques livres de saint Ambroise, des sermons, des traités de controverse religieuse, etc.

La pitié, la justice,
La constance et la foy,
Cédant à l'artifice,
Dedans les cœurs humains sont esteintes pour moy.

L'ingratitude paye
Ma fidelle amitié ;
La calomnie essaye
A rendre mes tourmens indignes de pitié.

En ce cruel orage,
On me laisse périr,
Et, courant au naufrage,
Je voy chacun me plaindre et nul me secourir.

Et ce qui rend plus dure
La misère où je vy,
C'est, ès maux que j'endure
La mémoire des biens que le ciel m'a ravy.

Félicité passée
Qui ne peux revenir,
Tourment de ma pensée,
Que n'ay-je en te perdant perdu le souvenir :

Cantique.

L'ENNUY, qui rend mes yeux si fertiles en larmes,
Durant le cours des maux dont je suis oppressé,
Ce n'est point, ô Seigneur, d'endurer ces alarmes,
Mais de les meriter pour t'avoir offensé.

Ma faute, et non ma peine, est ce qui te tourmente :
J'en soupire la cause, et non pas les effects,
Et, batant ma poitrine, à par moy je lamente
Non les maux que j'endure, ains[1] les maux que j'ai faicts.

---

1. *Ains :* mais.

L'avarice, enchantant mon cœur de son breuvage,
M'a faict suivre à clos yeux la Rapine sa sœur ;
L'avarice a changé mes biens en mon servage,
M'en rendant possédé plustost que possesseur.

J'ay veu souffrir le pauvre et vers son indigence
Mon secours au besoin ne s'est point estendu,
J'ai veu la calomnie opprimer l'innocence,
Et n'ay point d'un seul mot son bon droict defendu.

Mais en vain, ô Seigneur, mes forfaicts je te conte,
Tu les sçais, et leur nombre ainsi cogneu de toy,
Pensant à ta bonté, me fait rougir de honte,
Pensant à ta rigueur, me fait pallir d'effroy.

Aussi (las !) n'est-ce pas à fin que tu les sçaches
Qu'en me les reprochant d'horreur je me remply :
Mais je te les decouvre à fin que tu les caches,
Et te les ramentoy pour t'en causer l'oubly.

Les Tragiques.

« O FRANCE desolée ! ô terre sanguinaire !
Non pas terre, mais cendre : ô mere ! si c'est mere
Que trahir ses enfants aux douceurs de son sein,
Et, quand on les meurtrit, les serrer de sa main.
Tu leur donnes la vie, et dessous ta mammelle
S'esmeut des obstinez la sanglante querelle ;
Sur ton pis blanchissant ta race se debat,
Et le fruict de ton flanc faict le champ du combat. »
Je veux peindre la France une mere affligée,
Qui est entre ses bras de deux enfants chargée.
Le plus fort, orgueilleux, empoigne les deux bouts
Des tetins nourriciers ; puis, à force de coups

* AUBIGNÉ (Théodore-Agrippa D'), historien, littérateur, et capitaine calviniste, né près de Pons (Saintonge) en 1552, d'une famille noble, mort à Genève en 1630. Avant l'âge de dix ans, il lisait le latin, le grec et l'hébreu. A treize ans, il refusait d'abjurer sa religion, assistait au siège d'Orléans, puis courait à Genève étudier sous Théodore de Bèze, et s'échappait bientôt pour rentrer en France, où il était condamné à mort. Il combattit sous les drapeaux du prince de Condé, s'attacha peu après à la cause du roi de Navarre et ne déposa plus l'épée qu'après la dissolution de la Ligue et l'avènement de Henri IV, qu'il servit avec un dévouement absolu, sur les champs de bataille et dans les négociations. Après la mort du roi, d'Aubigné passa plusieurs années dans la retraite, livré à la composition de ses ouvrages, dont le plus remarquable est l'*Histoire universelle, depuis* 1550 *jusqu'en* 1601. Il y montre une hardiesse dans les idées et une dépendance d'opinions qui firent condamner cet écrit aux flammes. Réfugié à Genève (1620), il employa à la réparation des bastions de cette ville les matériaux d'une église ruinée depuis quarante ans. Ses ennemis prirent prétexte de cette imprudence pour le faire condamner, en France, à la peine de mort. C'était la quatrième sentence capitale qui était rendue contre lui, et il s'en inquiéta si peu qu'il se remaria l'année suivante en secondes noces. — On a encore de d'Aubigné, que Sainte-Beuve appelle le Juvénal du XVIe siècle, les *Tragiques*, satires en vers incultes, mais d'une énergie passionnée. On a publié, longtemps après sa mort, sa propre biographie, sous le titre de *Histoire secrète de Th.-Agr. d'Aubigné*, des *Lettres*, des *Œuvres mêlées*, deux très vifs pamphlets : *la Confession du sieur de Sancy : le Divorce satyrique de la reine Marguerite*. Ce n'est que sous le voile de l'anonyme qu'il donna lui-même au public (1617) un autre pamphlet ou roman satirique plein d'esprit et non sans crudité : *les Aventures du baron de Fœneste*.

D'ongles, de poings, de pieds, il brise le partage
Dont nature donna à son besson[1] l'usage :
Ce volleur acharné, cet Esau malheureux,
Faict degast du doux laict qui doibt nourrir les deux,
Si que, pour arracher à son frere la vie,
Il mesprise la sienne et n'en a plus d'envie ;
Lors son Jacob, pressé d'avoir jeusné meshui[2],
Ayant dompté longtemps en son cœur son ennui,
A la fin se defend, et sa juste colere
Rend à l'autre un combat dont le champ est la mere.
Ni les souspirs ardents, les pitoyables cris,
Ni les pleurs rechauffez, ne calment leurs esprits ;
Mais leur rage les guide et leur poison les trouble,
Si bien que leur courroux par leurs coups se redouble.
Leur conflit se r'allume et fait si furieux
Que d'un gauche malheur ils se crevent les yeux.
Cette femme esplorée, en sa douleur plus forte,
Succombe à la douleur, mi-vivante, mi-morte ;
Elle voit les mutins tous deschirez, sanglans,
Qui, ainsy que du cœur, des mains se vont cerchans,
Quand, pressant à son sein d'un' amour maternelle
Celui qui a le droict et la juste querelle.
Elle veut le sauver, l'autre qui n'est pas las,
Viole en poursuivant l'asyle de ses bras.
Adonc se perd le laict, le suc de sa poictrine ;
Puis, aux derniers abois de sa proche ruine,
Elle dit : « Vous avez, felons, ensanglanté
Le sein qui vous nourrit et qui vous a porté :
Or, vivez de venin, sanglante geniture,
Je n'ai plus que du sang pour vostre nourriture ! »

***

VOUS qui avez donné ce subject à ma plume,
Vous-mesmes qui avez porté sur mon enclume
Ce foudre rougissant aceré de fureur,
Lisez-le, vous aurez horreur de vostre horreur.
Si quelqu'un me reprend que mes vers eschauffez
Ne sont rien que de meurtre et de sang estoffez,

---

1. *Besson :* jumeau. — 2. *Meshui :* aujourd'hui.

Qu'on n'y lit que fureur, que massacre, que rage,
Qu'horreur, malheur, poison, trahison et carnage,
Je lui respons : Ami, ces mots que tu reprens
Sont les vcoables d'art de ce que j'entreprens ;
Les flateurs de l'Amour ne chantent que leurs vices,
Que vocables choisis à prendre les delices,
Que miel, que ris, que jeux, amour et passe-temps,
Une heureuse folie à consommer son temps.
Ce siècle, autre en ses mœurs, demande un autre style.
Cueillons des fruicts amers desquels il est fertile.
Non, il n'est plus permis sa veine desguiser ;
La main peut s'endormir, non l'ame reposer,
Et voir en mesme temps nostre mere hardie
Sur ces costez jouer si rude tragedie,
Proche à sa catastrophe, où tant d'actes passez
Me font frapper des mains et dire : « C'est assez ! »...
On dit qu'il faut couler les execrables choses
Dans le puits de l'oubli et au sepulchre encloses,
Et que par les escrits le mal resuscité
Infectera les mœurs de la postérité.
Mais le vice n'a point pour mere la science,
Et la vertu n'est point fille de l'ignorance.

***

JADIS nos Rois anciens, vrais peres et vrais Rois,
Nourrissons de la France, en faisant quelquefois
Le tour de leur païs en diverses contrées,
Faisoient par les Citez de superbes entrées.
Chacun s'esjouïssoit, on sçavoit bien pourquoy :
Les enfants de quatre ans crioient : Vive le Roy !
Les villes employoient mille et mille artifices
Pour faire comme font les meilleures nourrices,
De qui le sein fecond se prodigue à l'ouvrir,
Veut monstrer qu'il en a pour perdre et pour nourrir.
Il semble que le pis, quand il est esmeu, voye :
Il se jette en la main, dont ces meres, de joye
Font rejaillir, aux yeux de leurs mignons enfans,
Du laict qui leur regorge à leurs Rois triomphans,
Triomphans par la paix : ces villes nourricieres
Prodiguoient leur substance, et, en toutes manieres,

Monstroyent au Ciel serein leurs thresors enfermez,
Et leur laict et leur joye à leurs Rois bien-aimez.
Nos Tyrans aujourd'huy entrent d'une autre sorte.
La ville qui les voit a visage de morte :
Quand son prince la foulle, il la void de tels yeux
Que Neron voyoit Rom' en l'esclat de ses feux.
Quand le Tyran s'esgaye en la ville où il entre,
La ville est un corps mort, il passe sur son ventre,
Et ce n'est plus du laict qu'elle prodigue en l'air,
C'est du sang...

Prière.

TU vois, juste vengeur, les fléaux de ton Eglise
Qui, par eux mise en cendre et en masure mise,
A, contre tout espoir, son espérance en toy,
Pour son retranchement, le rempart de la foy.

Tes ennemis et nous sommes égaux en vice,
Si, juge, tu te sieds en ton lict de justice ;
Tu fais pourtant un choix d'enfans ou d'ennemis,
Et ce choix est celuy que ta grâce y a mis.

Si tu leur fais des biens, ils s'enflent en blasphemes,
Si tu nous fais du mal, il nous vient de nous-mesmes ;
Ils maudissent ton nom quand tu leur es plus doux ;
Quand tu nous meurtrirois, si te benirions-nous.

Cette bande meurtrière à boire nous convie.
Le vin de ton courroux boiront-ils point la lie?
Ces verges qui sur nous s'esgayent, comm'au jeu,
Sales de nostre sang, vont-elles pas au feu?

Chastie en ta douceur, punis en ta furie
L'escapade aux aigneaux, des loups la boucherie ;
Distingue pour les deux (comme tu l'as promis)
La verge à tes enfans, la barre aux ennemis.

Veux-tu long-temps laisser en cette terre ronde
Regner ton ennemy? N'es-tu Seigneur du Monde,
Toy, Seigneur, qui abbas, qui blesses, qui guéris,
Qui donnes vie et mort, qui tue et qui nourris?

Les Princes n'ont point d'yeux pour voir tes grands merveilles;
Quand tu voudras tonner, n'auront-ils point d'oreilles?
Leurs mains ne servent plus qu'à nous persecuter ;
Ils ont tout pour Satan, et rien pour te porter.

Sion ne reçoit d'eux que refus et rudesses,
Mais Babel les rançonne et pille leurs richesses ;
Tels sont les monts cornus, qui (avaricieux)
Monstrent l'or aux Enfers et les neiges aux Cieux.

Les Temples du Payen, du Turc, de l'idolastre,
Haussent au Ciel l'orgueil du marbre et de l'albastre,
Et Dieu seul, au desert pauvrement hebergé,
A basti tout le monde et n'y est pas logé !

Les moineaux ont leurs nids, leurs nids les hirondelles ;
On dresse quelque fuye[1] aux simples colombelles ;
Tout est mis à l'abry par le soin des mortels,
Et Dieu, seul immortel, n'a logis ni autels.

Tu as tout l'Univers, où ta gloire on contemple,
Pour marchepied la terre et le Ciel pour un temple,
Où te chassera l'homme, ô Dieu victorieux?
Tu possedes le Ciel et les Cieux des hauts Cieux !

Nous faisons des rochers les lieux où l'on te presche,
Un Temple de l'estable, un autel de la creche ;
Eux, du Temple un' estable aux asnes arrogants
De la saincte maison la caverne aux brigands.

Les premiers des chrestiens prioyent aux cimetieres :
Nous avons fait ouïr aux tombeaux nos prieres,
Fait sonner aux tombeaux le nom de Dieu le fort,
Et annoncé la vie au logis de la mort.

Tu peux faire conter ta louange à la pierre ;
Mais n'as-tu pas tousjours ton marchepied en terre?
Ne veux-tu plus avoir d'autres temples sacrez
Qu'un blanchissant amas d'os de morts asserrez?

---

1. *Fuye :* refuge, colombier.



AGRIPPA D'AUBIGNÉ

Musée de Bâle.

PAR SARBRUCK

Les morts te loüront-ils? Tes faicts grands et terribles
Sortiront-ils du creux de ces bouches horribles?
N'aurons-nous entre nous que visages terreux,
Murmurant ta loüange aux secrets de nos creux?

En ces lieux caverneux tes cheres assemblées,
Des ombres de la mort incessamment troublées,
Ne feront-elles plus resonner tes saincts lieux,
Et ton renom voller des terres dans les Cieux?

Quoy! serons-nous muets? serons-nous sans oreilles?
Sans mouvoir, sans chanter, sans ouïr tes merveilles?
As-tu esteint en nous ton sanctuaire? Non,
De nos temples vivans sortira ton renom.

Tel est en cet estat le tableau de l'Eglise :
Elle a les fers aux pieds, sur les geennes assise,
A sa gorge la corde et le fer inhumain,
Un Pseaume dans la bouche et un luth en la main.

Tu aimes de ses mains la parfaicte harmonie ;
Nostre luth chantera le principe de vie ;
Nos doigts ne sont point doigts que pour trouver tes sons,
Nos voix ne sont point voix qu'à tes sainctes chansons.

Mets à couvert ces voix que les pluies enroüent ;
Deschaine donc ces doigts, que sur ton Luth ils joüent ;
Tire nos yeux ternis des cachots ennuyeux,
Et nous monstre le Ciel pour y tourner les yeux.

Soyent tes yeux adoucis à guerir nos miseres,
Ton oreille propice ouverte à nos prieres,
Ton sein desboutonné à loger nos souspirs,
Et ta main liberale à nos justes desirs.

Que ceux qui ont fermé les yeux à nos miseres,
Que ceux qui n'ont point eu d'oreille à nos prieres,
De cœur pour secourir, mais bien pour tourmenter,
Point de mains pour donner, mais bien pour nous oster,

Trouvent tes yeux fermez à juger leurs miseres :
Ton oreille soit sourde en oyant leurs prieres ;
Ton sein ferré soit clos aux pitiez, aux pardons ;
Ta main seche sterile aux bien-faicts et aux dons.

Soient tes yeux clair-voyans à leurs pechez extremes
Soit ton oreille ouverte à leurs cris de blasphemes,
Ton sein desboutonné pour s'enfler de courroux,
Et ta main diligente à redoubler tes coups.

Ils ont pour un spectacle et pour jeu le martyre;
Le meschant rit plus haut que le bon n'y souspire ;
Nos cris mortels n'y font qu'incommoder leurs ris,
Les ris de qui l'esclat oste l'air à nos cris.

Ils crachent vers la Lune, et les voûtes celestes
N'ont-elles plus de foudre et de feux et de pestes?
Ne partiront jamais du throsne où tu te sieds
Et la Mort et l'Enfer qui dorment à tes pieds?

Leve ton bras de fer, haste tes pieds de laine ;
Venge ta patience en l'aigreur de ta peine :
Frappe du ciel Babel ; les cornes de son front
Desfigurent la terre et luy ostent son rond.

La Saint-Barthélemy.

VOICY venir le jour, jour que les destinées
Voyoyent, à bas sourcils, glisser de deux années,
Le jour marqué de noir, le terme des appas,
Qui voulut estre nuict, et tourner sur ses pas :
Jour qui avec horreur parmy les jours se conte,
Qui se marque de rouge et rougit de sa honte.
L'aube se veut lever, aube qui eut jadis
Son teint brunet orné des fleurs du Paradis,
Quand, par son treillis d'or, la rose cramoisie
Esclatoit, on disoit : Voici ou vent, ou pluye.
Cett'aube que la mort vient armer et coiffer
D'estincelans brasiers ou de tisons d'Enfer,
Pour ne dementir point son funeste visage,
Fit ses vents de souspirs, et de sang son orage ;
Elle tire, en tremblant, du monde le rideau :
Et le Soleil, voyant le spectacle nouveau,
A regret esleva son pasle front des ondes,
Transi de se mirer en nos larmes profondes,
D'y baigner ses rayons, oui, le pasle Soleil
Presta, non le flambeau, mais la torche de l'œil :

Encor, pour n'y montrer le beau de son visage,
Tira le voile en l'air d'un lousche espais nuage.
Satan n'attendit pas son lever, car voici,
Le front des spectateurs s'advise, à coup transi,
Qu'en paisible minuict, quand le repos de l'homme
Les labeurs et le soing en silence consomme,
Comme si du profond des esveillés Enfers
Groüillassent tant de feux, de meurtriers et de fers,
La cité où jadis la loi fut reverée,
Qui, à cause de loix, fut jadis honorée,
Qui dispensoit en France et la vie et les droicts,
Où fleurissoyent les arts, la mere de nos Rois,
Vid et souffrit en soy la populace armée
Trepigner la justice, à ses pieds diffamée.
Des brutaux desbridés les monceaux herissez,
Des ouvriers mechanics les scadrons[1] amassés
Diffament à leur gré trois mille cheres vies,
Tesmoins, juges et Rois, et bourreaux et parties.
Icy les deux partis ne parlent que François ;
Les chefs qui, redoutés, avoyent fait autrefois
Le marchand, delivré de la crainte d'Espagne,
Avoir libre au trafic la mer et la campagne,
Par qui les estrangers, tant de fois combattus ,
Le Roy deprisonné de peur de leurs vertus,
Qui avoient entamé les batailles rangées,
Qui n'avoient aux combats cœurs ni faces changées,
L'appuy des vrais François, des traistres la terreur,
Moururent delaissés de force et non de cœur,
Ayant pour ceps leurs licts, detenteurs de leurs membres,
Pour geolier leur hoste, et pour prisons leurs chambres,
Par les lievres fuyards, armez à millions,
Qui trembloyent en tirant la barbe à ces lions,
De qui la main poltronne et la craintive audace
Ne les pouvoit, liés, tuer de bonne grace.
Dessoubs le nom du Roy, parricide des loix,
On destruisoit les cœurs par qui les Rois sont Rois :
Le coquin possesseur de royalle puissance
Dans les fanges traînoit les Senateurs de France.
Tout riche estoit proscrit, il ne falloit qu'un mot
Pour vanger sa rancœur soubs le nom d'Huguenot.

---

1. *Scadrons* : pour escadrons.

Des procès ennuyeux fut la longueur finie :
La fille oste à la mere et le jour et la vie :
Là le frere sentit de son frere la main,
Le cousin esprouva pour bourreau son germain :
L'amitié fut sans fruict, la cognoissance esteinte,
La bonne volonté utile comme feinte.
D'un visage riant nostre Caton[1] tendoit
Nos yeux avec les siens et le bout de son doigt
À se voir transpercé ; puis il nous montra comme
On le coupe à morceaux ; sa teste court à Rome ;
Son corps sert de jouet aux badaux ameutés,
Donnant le bransle au cours des autres nouveautés.
La cloche qui marquoit les heures de justice.
Trompette des voleurs, ouvre aux forfaicts la lice :
Ce grand palais du droict fut contre droict choisi
Pour arborer au vent l'estendart cramoisi :
Guerre sans ennemi, où l'on ne trouve à fendre
Cuirasse que la peau ou la chemise tendre.
L'un se deffend de voix, l'autre assaut de la main :
L'un y porte le fer, l'autre y preste le sein :
Difficile à juger qui est le plus astorge[2],
L'un à bien esgorger, l'autre à tendre la gorge.
Tout pendart parle haut ; tout équitable craint,
Exalte ce qu'il hait ; qui n'a crime le feint.
Il n'est garçon, enfant qui quelque sang n'espanche,
Pour n'estre veu honteux s'en aller la main blanche.
Les prisons, les palais, les chasteaux, les logis,
Les cabinets sacrez, les chambres et les licts
Des Princes, leur pouvoir, leur secret, leur sein mesme
Furent marquez des coups de la tuerie extreme.
Rien ne fut plus sacré quand on vit par le Roy
Les autels violez, les pleiges[3] de la foy.
Les Princesses s'en vont de leurs licts, de leurs chambres,
D'horreur, non de pitié, pour ne toucher aux membres
Sanglants et detranchés que le tragique jour
Mena cercher la vie au nid du faux amour.
Libithine marqua de ses couleurs son siege,
Comme le sang des fans rouille les dents du piege,
Ces licts, pieges fumans, non pas licts, mais tombeaux
Où l'Amour et la Mort troquerent de flambeaux.

---

1. *Coligny.* — 2. *Astorge :* impitoyable, insensible. — 3. *Pleige :* garant, caution.

Ce jour voulut monstrer au jour par telles choses
Quels sont les instruments, artifices et causes
Des grands arrests du Ciel. Or des-jà vous voyez
L'eau couverte d'humains, de blessez mi-noyez.
Bruyant contre ses bords, la detestable Seine,
Qui des poisons du siecle a ses deux chantiers pleine,
Tient plus de sang que d'eau, son flot se rend caillé,
A tous les coups rompus, de nouveau resouillé
Par les precipités ; le premier monceau noye,
L'autre est tué par ceux que derniers on envoye :
Aux accidents meslés de l'estrange forfait,
Le tranchant et les eaux debattent qui l'a fait.
Le pont, jadis construit pour le pain de la ville,
Devint triste eschafaut de la fureur civile ;
On void, à l'un des bouts, l'huis funeste choisi
Pour passage de mort, marqué de cramoisi ;
La funeste vallée à tant d'agneaux meurtriere
Pour jamais gardera le titre de Misere,
Et tes quatre bourreaux porteront sur leur front
Leur part de l'infamie et de l'horreur du pont :
Pont, qui eus pour ta part quatre cens precipices,
Seine veut engloutir, Louvre, tes edifices,
Une fatale nuict en demande huict cens,
Et veut aux criminels mesler les innocens.
Qui marche au premier rang des hosties rangées?
Qui prendra le devant des brebis esgorgées?
Ton nom demeure vif, ton beau teinct est terny,
Piteuse, diligente et devote Yverny,
Hostesse à l'étranger, des pauvres, aumoniere,
Garde de l'hospital, des prisons, thresoriere.
Point ne t'a cet habit de nonnain garenti,
D'un patin incarnat trahi et dementi :
Car Dieu n'approuva pas que sa brebis d'eslite
Devestit le mondain pour vestir l'hypocrite ;
Et quand il veut tirer du sepulchre les siens,
Il ne veut rien de salle à conferer ses biens.
Mais qu'est-ce que je voy? Un chef qui s'entortille,
Par les volans cheveux, autour d'une cheville
Du pont tragique, un mort qui semble encore beau,
Bien que pasle et transi demi caché en l'eau ;
Ses cheveux, arrestans le premier precipice,
Levent le front en haut, qui demande justice.

Non, ce n'est pas ce poinct que le corps suspendu,
Par un sort bien conduict, a deux jours attendu ;
C'est un sein bien aimé qui traîne encor en vie
Ce qu'attend l'autre sein pour chere compagnie.
Aussi voy-je mener le mary condamné,
Percé de trois poignards aussi tost qu'amené,
Et puis poussé en bas, où sa moitié pendue
Receut l'aide de luy qu'elle avoit attendue :
Car ce corps en tombant des deux bras l'empoigna,
Avec sa douce prise accouplé se baigna.
Trois cens, precipités, droit en la mesme place,
N'ayant peu recevoir ni donner cette grace,
Apprens, homme de sang, et ne t'efforce point
A desunir les corps que le Ciel a conjoint.
Je voy le viel Rameau à la fertile branche,
Chappes, caducs, rougir leur perruque si blanche,
Briou, de pieté comme de poil tout blanc,
Son vieux col embrassé par un Prince du sang,
Qui aux coups redoublez s'oppose en son enfance ;
On le perce au travers de si foible deffence :
C'estoit faire perir une nef dans le port,
Desrober le mestier à l'aage et à la mort.
Or, cependant qu'ainsi par la ville on travaille,
Le Louvre retentit, devient champ de bataille,
Sert après d'eschafaut, quand fenestres, creneaux
Et terrasses servoient à contempler les eaux,
Si encores sont eaux. Les dames, mi-coiffées,
A plaire à leurs mignons s'essayent eschauffées,
Remarquent les meurtris, les membres, les beautés,
Bouffonnent salement sur leurs infirmités.
A l'heure que le Ciel fume de sang et d'ames,
Elles ne plaignent rien que les cheveux des Dames :
C'est à qui aura lieu à marquer de plus près
Celles que l'on esgorge et que l'on jette après :
Les unes qu'ils forcoyent avec mortelles poinctes
D'elles mesmes tomber, pensant avoir esteintes
Les ames quand et quand, que Dieu ne pouvant voir
Le martyre forcé, prendoit pour desespoir
Le cœur bien esperant. Nostre Sardanapale
Ridé, hideux, changeant, tantost feu, tantost pasle,
Spectateur, par ses cris tous enrouez, servoit
De trompette aux maraux ; le hasardeux avoit

Armé son lasche corps ; sa valeur estonnée
Fut, au lieu de conseil, de putains entournée ;
Ce Roy, non juste Roy, mais juste harquebusier,
Giboyoit aux passans trop tardifs à noyer,
Vantant ses coups heureux ; il deteste, il renie,
Pour se faire vanter à telle compagnie.
On voyoit par l'Orchestre en tragicque saison
Des comiques Gnatons, des Taïs, un Trazon[1].
La mere avec son train hors du Louvre s'eslongue,
Veut jouir de ses fruicts, estimer la besongne.
Une de son troupeau trotte à cheval trahir
Ceux qui sous son secret avoyent pensé fuir.
En tel estat la Cour, au jour d'esjoüissance,
Se pourmene au travers des entrailles de France.
Cependant que Neron amusoit les Romains,
Au theatre et au cirque à des spectacles vains,
Tels que ceux de Bayonne ou bien des Tuileries,
De Bloys, de Bar-le-Duc, aux forts, aux mommeries,
Aux ballets, carrousels, barrieres et combats,
De la guerre naissant les efforts, les esbats,
Il fit par boute-feux Rome reduire en cendre :
Cet appetit brutal print plaisir à entendre
Les hurlements divers des peuples affolés,
Rioit sur l'affligé, sur les cœurs désolés,
En attisant tousjours la braise mi-esteinte
Pour, sur les os cendreux, tyranniser sans crainte.
Quand les feux, non son cœur, furent saouls de malheurs,
Par les pleurs des Martyrs il appaisa les pleurs
Des Romains abusés ; car de prisons remplies
Arrachant les Chrestiens, il immola leurs vies,
Holocaustes nouveaux, pour offrir à ses Dieux
Les saincts expiateurs et causes de ses feux.
Les esbats coustumiers de ses apres-disnées
Estoient à contempler les faces condamnées
Des chers tesmoins de Dieu, pour plaisirs consumés
Par les feux, par les dents des lyons affamés.
Ainsi l'embrasement des masures de France
Humilie le peuple, esleve l'arrogance
Du Tyran : car au pris que l'impuissance naist,
Au pris peut-il pour loy prononcer : Il me plaist.

---

1. *Trazon :* soldat fanfaron dans l'*Eunuque* de Térence.

Le peuple n'a des yeux à son mal, il s'applique
A nourrir son voleur en cerchant l'heretique ;
Il fait les vrais Chrestiens, cause de peste et faim,
Changeant la terre en fer et le Ciel en airain.
Ceux-là servent d'hosties, injustes sacrifices
Dont il faut expier de noz Princes les vices,
Qui, fronçans en ce lieu l'espais de leurs sourcils,
Resistent aux souspirs de tant d'hommes transis :
Comme un Domitian, pourveu de telles armes,
Des Romains qui trembloyent, espouvantoit les larmes,
Devoyant la pitié, destournant autre part
Les yeux à contempler son flamboyant regard.
Charles tournoit en peur, par des regards semblables,
De noz Princes captifs les regrets lamentables,
Tuoit l'espoir en eux, en leur faisant sentir
Que le front qui menace est loin du repentir.
Aux yeux des prisonniers, le fier changea de face,
Oubliant le desdain de sa fiere grimace,
Quand, après la semaine, il sauta de son lict,
Esveilla tous les siens, pour entendre à minuict
L'air abayant de voix, de tel esclat de plaintes
Que le Tyran, cuidant les fureurs non esteintes,
Et qu'après les trois jours pour le meurtre ordonnés,
Se seroient les felons encores mutinés ,
Il despescha partout inutiles deffenses.
Il voi que l'air seul est l'écho de ses offenses,
Il tremble, il fait trembler par dix ou douze nuicts
Les cœurs des assistans quels qu'ils fussent, et puis
Le jour effraie l'œil quand l'insensé descouvre
Les corbeaux noircissans les pavillons du Louvre .
  Catherine, au cœur dur, par feinte s'esjouit,
La tendre Elizabeth tombe et s'esvanouit :
Du Roy, jusqu'à la mort, la conscience immonde
Le ronge sur le soir, toute la nuict lui gronde,
Le jour siffle en serpent ; sa propre ame lui nuit,
Elle mesme se craint, elle d'elle s'enfuit.
  Toy, Prince prisonnier[1], tesmoin de ces merveilles,
Tu as de tels discours enseigné nos oreilles ;
On a veu à la table, en public, tes cheveux
Herisser en contant tels accidents affreux.

---

1. Henri de Navarre.

Si un jour, oublieux, tu en perds la memoire,
Dieu s'en souviendra bien à ta honte, à sa gloire.
L'homme ne fut plus homme, ains[1] le signe plus grand
D'un excez sans mesure apparut quand et quand :
Car il ne fut permis aux yeux forcés du pere
De pleurer sur son filz ; sans parole la mere
Voyoit traisner le fruict de son ventre et son cœur ;
La plainte fut sa voix, muette la douleur.
L'espion attentif, redouté, prenoit garde
Sur celuy qui, d'un œil moins furieux, regarde.
L'oreille de la mousche espie en tous endroicts
Si quelque bouche preste à son ame la voix.
Si quelqu'un va cercher en la berge commune
Son mort, pour son tesmoin il ne prend que la Lune.
Aussi bien au clair jour ces membres destranchés
Ne se discernent plus, fidellement cerchés.
Que si la tendre fille ou bien l'espouse tendre
Cerchent pere ou mari, crainte de se mesprendre,
En tirent un semblable, et puis disent : Je tien,
Je baise mon espoux, ou du moins un Chrestien.
Ce fut crime sur tout de donner sepulture
Aux repoussés des eaux, somme que la nature,
Le sang, le sens, l'honneur, la loy d'humanité,
L'amitié, le devoir et la proximité,
Tout espoir et pitié délaissés par la crainte
Virent l'ame immortelle à cette fois esteinte.

Jugement.

BAISSE donc, Eternel, tes hauts Cieux pour descendre,
Frappe les monts cornus, fay-les fumer et fendre,
Loge le pasle effroy, la damnable terreur,
Dans le sein qui te hait et qui loge l'erreur ;
Donne aux foibles agneaux la salutaire crainte.
La crainte, et non la peur, rende la peur esteinte.
Pour me faire instrument à ces effects divers,
Donne force à ma voix, efficace à mes vers ;
A celui qui t'avoüe, ou bien qui te renonce,
Porte l'heur ou malheur, l'arrest que je prononce.

1. *Ains :* mais.

Pour neant nous semons, nous arrosons en vain,
Si l'esprit de vertu ne porte dans sa main
L'heureux accroissement. Pour les hautes merveilles,
Les Pharaons ferrez n'ont point d'yeux, point d'oreilles,
Mais Paul et ses pareils à la splendeur d'en haut
Prennent l'estonnement pour changer comme il faut.
Dieu veut que son image en nos cœurs soit empreinte,
Estre craint par amour, et non aimé par crainte ;
Il hait la pesle paru d'esclaves fugitifs,
Il aime ses enfants amoureux et craintifs.

Sonnet au Roi.

SIRE, vostre Citron qui couchoit autrefois
Sur vostre lit paré, couche ores sur la dure :
C'est ce fidelle chien qui apprit de nature
A faire des amys et des traistres le chois :

C'est lui qui les brigands effrayoit de sa voix,
Et de dents les meurtriers ; d'où vient donc qu'il endure
La faim, le froid, les coups, les desdains et l'injure,
Payement coustumier du service des Rois.

Sa fierté, sa beauté, sa jeunesse agreable
Le fit cherir de vous, mais il fut redoutable
A vos haineux, aux siens, pour sa dextérité.

Courtisans, qui jettez vos desdaigneuses veuës
Sur ce chien délaissé mort de faim par les ruës,
Attendez ce loyer de la fidelité.

La Mort de Marie Stuart.

PAR Paulet, son geolier, la reine estoit conduite,
Ses femmes se plaignoient et marchoient à sa suite,
Mais elle qui sans crainte à la mort se hâtoit,
Leur redonnait courage et les réconfortoit.
« Que ma mort ne soit point, disoit-elle, suivie
De pleurs ni de souspirs ; me portés vous envie,
Si pour perdre le corps je m'acquiers un tel bien,
Que tout autre bonheur aupres de lui n'est rien?
Il nous faut tous mourir, suis-je pas bien-heureuse
De revivre avec gloire en ceste mort honteuse?
Si la fleur de mes jours se flestrit en ce temps,
Elle va refleurir en l'eternel printemps,
Où la grace de Dieu, comme une alme rosee,
La rendra toujours gaye et des ames prisee,
Luy faisant respirer un air si gratieux
Qu'il embasmera tout dans le pourpris des cieux.
Les esprits bien-heureux sont des celestes roses,
Au soleil eternel incessamment escloses ;
Les roses des jardins ne durent qu'un matin :
Mais ces roses du ciel n'auront jamais de fin. »
Elle disait ces mots à ses tristes servantes
Du mal-heur de sa mort plus mortes que vivantes ;

* MONTCHRESTIEN (Antoine DE), poète dramatique et économiste français, né à Falaise vers 1575, tué au bourg des Tourailles, près de Domfront, en 1621. Fils d'apothicaire, orphelin de bonne heure, il passa sa première jeunesse au service d'un gentilhomme protestant, et se mit à courir les aventures. Un duel l'obligea à quitter la France, vers 1605. Il s'établit en Angleterre, et prit le titre de seigneur de Vasteville. Entre temps il composait des tragédies : *Sophonisbe*, *l'Ecossaise* (Marie Stuart), *David ou l'Adultère*, *les Lacènes*, *Aman*, *Hector*, auxquelles il faut joindre une *Bergerie*, en cinq actes. Dans ces pièces, aussi bien que dans *Suzanne ou la Chasteté*, recueil de stances et de poèmes, Montchrestien nous apparaît surtout comme un élégiaque remarquable. Le style est aisé, plein de grâce facile et d'harmonie. Montchrestien fut convaincu, par son séjour en Angleterre et en Hollande, de l'importance du commerce et de l'industrie, et, rentré en France en 1611, il établit des aciéries à Ousonne-sur-Loire, puis à Châtillon-sur-Loire, dont il fut gouverneur. Il composa alors son traité d'*Economie politique*, dédié en 1615 au roi et à la reine-mère. Vers 1621, renonçant à l'industrie, il reprend sa vie d'aventures, se mêle au parti protestant, combat dans l'Orléanais avec le duc de Rohan, puis dans le Maine et en basse Normandie, où il fut tué par surprise, d'un coup de pistolet.

Redoublant les souspirs en leurs cœurs soucieux,
Les regrets en leur bouche, et les pleurs en leurs yeux.
Mais estant arrivee au milieu de la salle,
Sa face parut belle, encor qu'elle fust palle,
Non de peur de la mort venuë avant saison,
Mais pour l'ennuy souffert en sa longue prison.
Lors tous les assistans émeus en leur courage,
Et d'aise tous ravis, regardoient son visage,
Admiroient ses beaux yeux, consideroient son port,
Lisoient dessus son front le mespris de la mort :
La merveille en leur cœur faisoit place à la crainte,
De son prochain danger leur ame estoit atteinte.
Elle ne souspirant les faisoit souspirer,
Et s'abstenant de pleurs contraignoit à pleurer.
Sa constance admirable autant qu'infortunee
Glaçoit tous les esprits, rendoit l'ame estonnee :
Bref tous portans les yeux et les cœurs abbatus
Regardoient ses beautés et loüoient ses vertus.
Comme tous demeuroient attachés à sa veuë,
De tant de traits d'amour mesme en la mort pourveuë ;
D'un aussi libre pas que son cœur estoit haut,
Elle s'en va monter dessus son eschaffaut ;
Et soubsriant un peu de l'œil et de la bouche :
« Je ne pensois mourir, dist elle, en ceste couche ;
Mais puisqu'il plaist à Dieu de se servir de moy
Pour maintenir sa gloire et defendre ma foy,
J'acquerray tant d'honneur en ce honteux supplice,
Où je fay de ma vie à son nom sacrifice,
Qu'on m'en celebrera en langage divers :
Une seule couronne en la terre je pers,
Pour en regaigner deux dans le celeste empire,
La couronne de vie et celle du martire. »

Prière d'Esther.

Y DUSSÉ-JE mourir, j'en courrai le danger :
Laisser ma Gent en proye à l'orgueil estranger?
N'estouffer au berceau ses cruelles miseres?
Cessent de plus mouvoir mes nerfs et mes artéres,
Cesse mon cœur de battre et mes deux yeux de voir,
Alors qu'un tel dessein je pourrai concevoir.

Non, non, j'aime mieux courir mesme fortune,
Que traîner plus long-temps une vie importune :
Il est bon de mourir avecque ses amis,
Quand vivre avecques eux il ne nous est permis :
Il te faut donc, Esther, souffrir en leur souffrance
Ou bien les delivrer avec ta delivrance.
Et que te sert d'avoir ce bandeau sur le chef,
Si tu ne peux au loin destourner ce méchef?
Et que te sert d'avoir ce sceptre dans la destre,
Si ton peuple par toy delivré ne peut estre?
Si tu ne peux les tiens de la mort recourir,
Il ne te reste rien sinon à bien mourir.
Mais Dieu qui tient en main de tous hommes la vie,
Peut-il pas empescher qu'elle te soit ravie?
Ou s'il le veut permettre as-tu pas ce confort,
Que tu mourras afin de revivre en ta mort ;
Et que fermant les yeux aux tenebres mortelles,
Tu les viendras ouvrir aux clartés eternelles?
Certes je croy que Dieu veut se servir de moy,
Pour retirer les siens de ce mortel esmoy :
L'amour passionné qu'Assuére me porte
Fait revivre en mon cœur mon esperance morte :
Il prise trop Esther, il en fait trop de cas,
Pour causer aujourd'huy sa honte et son trespas.
A toi donc, seul object de ma triste pensée,
Puisse arriver ma voix de mes soupirs poussée,
Voix qui pour s'élever et gaigner jusqu'à toy,
Pour ses deux aisles prend ton amour et ma foy.
Toy qui tiens en ta main des Princes le courage,
Toy qui leurs volontés mets sous ton arbitrage,
Donne-moy le pouvoir d'impetrer de mon Roy
Qu'ores il me conserve et tous les Juifs en moy.
Inspire-le, Seigneur, si bien qu'il me permette
Que mon peuple captif en franchise je mette,
Revoquant cest arrest contre luy prononcé,
Par lequel le trépas luy doit estre avancé :
Nous n'avons, après toy, rien pour nostre deffense,
Que le foible rempart d'une simple innocence :
Mais fay le prevaloir à l'orgueil insolent
Du temeraire Aman qui va nous desolant.
Renvoye sur son chef tout le mal qu'il nous brasse,
Remue un peu le bras ; foudroye son audace.

TABLE

GRAVURES HORS TEXTE

Paris. — Imp. LAROUSSE, 17, rue Montparnasse.

ANTHOLOGIE DES ÉCRIVAINS FRANÇAIS

Par GAUTHIER-FERRIÈRES

XVe ET XVIe SIÈCLES

Poésie . . . . I vol.
Prose . . . . I vol.

XVIIe SIÈCLE

Poésie . . . . I vol.
Prose . . . . I vol.

XVIIIe SIÈCLE

Poésie . . . . I vol.
Prose . . . . I vol.

XIXe SIÈCLE

Poésie 1800-1850 . . . . I vol.
Prose 1800-1850 . . . . I vol.
Poésie 1850-1900 . . . . I vol.
Prose 1850-1900 . . . . I vol.

ÉCRIVAINS CONTEMPORAINS

Poésie . . . . I vol.
Prose *(En préparation)* . . . . I vol.
